



## Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

## Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

## Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



900000103022









OUVRAGE  
DE  
PENELOPE.



O U V R A G E  
DE  
P E N E L O P E ;  
O U  
M A C H I A V E L  
E N  
M E D E C I N E .  
P A R  
A L E T H E I U S D E M E T R I U S .  
T O M E S E C O N D .

---

Je ne fai pas au Ciel placer un Ridicule :  
D'un Nain faire un Atlas , ni d'un Lache un Hercule.  
J'appelle un Chat un Chat , & Rolet un Fripon.  
BOILEAU, Sat. I.

---

B E R L I N ,

M D C C X L V I I I .





POLITIQUE  
 DES  
 MEDECINS.

---

CHAP. I.

*Politique des Medecins entr'eux.*


 E vous ai fait connoître  
 l'inutilité de la Medeci-  

 ne, & l'utilité des Sien-  

 ces estrangères, & en gé-  
 néral celle de l'esprit &  
 du manége, à qui tout  
 cède. A présent je viens aux plus grands  
 détails, & je passe d'abord au point le  
 plus

plus délicat & le plus difficile de toute la Politique de votre Art ; c'est celle des Medecins entr'eux. *Sylva* disoit en sollicitant pour les Medecins ; „ je sollicite pour mes plus grands Ennemis, contre mes bons Amis les Chirurgiens ”. Avoit-il tort ? On peut dire des Medecins , ce que Caton disoit des Valets : Autant de Medecins , autant d'ennemis ; ou avec Machiavel : *figulus figulum odit, Medicus Medicum* (a). Comment faire , lorsqu'il faut vivre avec une pareille race ? Le voici ; écoutez.

Si votre réputation est déjà bien établie , il faut inspirer de la crainte à vos Confrères : il vous haïront ; mais vous les contiendrez. Si elle ne l'est pas encore , il faut prendre une autre voie ; car ce conseil ne peut se pratiquer

(a) *Valentinus* a donné sous le nom de *Machiavel* que je conserve , des *propositions* contre les Medecins , qu'il a lui-même refutées en qualité de Commentateur. C'est bien ressembler à ce Chirurgien dont parle le *Sage* , dans un de ses Romans , qui donnoit des coups d'épée par une porte , pour aller les guérir par l'autre. On ne me reprochera pas une telle perfidie.

quer dans la jeunesse ; & alors le hazard seul décidera de votre sort.

CHERCHEZ d'abord quelque vieux Medecin qui vous introduise chez les Malades subalternes qu'il ne daignera pas voir lui-même ; & si vous êtes assez heureux pour en trouver un qui ait ce rare excès de bonté , tachez d'en tirer parti , & même de le supplanter sans cérémonie , comme il eût vraisemblablement fait en pareil cas.

EN général, il y a peu à compter sur les Vieillards : ils croient être parvenus à l'Empire. Leurs décisions, leur ton impertinent, leurs airs de mépris vous font sentir sans cesse leur supériorité : de sorte que s'ils vous accordent du savoir, de l'esprit, &c. il faut voir comme ils savent adroitement rabattre ces éloges ! *Ce génie-là, disent-ils, est bel & bon ; mais il n'est pas formé. C'est un fruit qui a besoin de mûrir ; ou, il est fort savant, mais mauvais Praticien ; son expérience est encore bien jeune. &c.* Que Sykva n'a-t-il pas dit de Hunauld, parcequ'il le craignoit ? Argentérius qui écrit toujours, qui se renferme dans les Bibliothèques, qui n'a

vû aucun Malade pendant quinze ans à Montpellier ; qui durant ce même espace de tems n'en a vû que fort peu à Paris, décide avec la même audace & méprise quiconque a du mérite.

QUE l'injustice de vos Confrères ne vous rebute point : rampez dans le jeune âge ; mais ensuite il ne faut que de la hardiesse & du savoir pour les humilier. J'en ai cent exemples.

EPIEZ les fautes des vieux Medecins ; ils en font presque à chaque pas. Il faut les prendre sur le fait , leur prouver que leur opinion porte à faux , & les forcer de chanter la Palinodie. Ces Mrs. sont modestes , lorsqu'une fois ils sont convaincus d'ignorance.

NE manquez pas de dire hautement ce qu'on doit penser de l'âge d'un Médecin , & ne respectez point le préjugé sur cela (a).

LE Public croit bonnement que c'est pour le soulagement du Malade , que les Medecins s'assemblent. Quel abus ! c'est pour le soulagement du Medecin traitant , & comme disent nos Docteurs , pour partager le fardeau.

Lors-

(a) V. *L'Anti-Machiavélisme.*

Lorsqu'on est assemblé, personne ne veut plus se charger de rien; on ne propose que de petits remèdes, que tout le monde peut approuver, & qui laissent le Malade aller tranquillement dans l'autre monde, sans risquer la réputation du Medecin. Car quelque génie, quelque vüe supérieure qu'on ait, il faut descendre un cran plus bas, & se mettre à la portée de tous les Consultants & même de tous les auditeurs.

LES Medecins disputent & s'échauffent dans leur harnois, pour des vétilles & des riens; par exemple, pour deux ou trois grains de Nitre, de Sel sédatif; pour un quart ou un huitième de grain de Laudanum &c. Cependant la première Maxime des Consultants est de paroître unis, quelque divisés qu'il soient. Le Malade a-t-il fini sa carrière? chacun dit: *est-ce ma faute? je m'en doutois; j'avois prévu l'évènement: ce n'étoit pas mon avis qu'on fît ce remède.* Est-il guéri? nos Docteurs s'encensent, & sur-tout le premier qui a ouvert la Scène. C'est toujours lui qui a tout fait, qui a guéri & sauvé le Malade. *Racine* à peine éclos

de l'œuf Hippocratique, est appelé pour la Maladie d'un grand Prince; il est le plus jeune, il parle le premier, suivant l'usage, & enfin propose une saignée. Tous furent sans peine du même avis, parce qu'il n'y avoit pas à balancer de prendre ce parti. Cependant il s'attribua l'heureux succès; il écrivit par tout qu'il avoit sauvé le Prince, qui sans lui étoit perdu.

LE premier embarras d'un jeune Medecin, est de se trouver dans ces sortes de spectacles, où chaque Acteur ne cherche qu'à être aplaudi du Parterre, & s'inquiète peu de guérir le Malade, pourvû que le spectateur soit séduit.

TACHEZ d'abord de deviner ce que pensent les autres, pour vous y conformer. Un jour *Bacouill* proposa une purgation; elle fut agréée des Médecins qui parlèrent ensuite. *Caron* seul en sentit le danger; mais il y acquiesça comme les autres, en ajoutant seulement: *Quoi! ces B. . . . d'Anes ne se souviennent pas, que nous avons tué ces jours passés une femme en pareil cas!* Mandé à Versailles auprès de Mr. Le Duc

Duc de . . . . . qui avoit alors une cruelle petite Vérole, après la sortie de laquelle il fut saigné plusieurs fois; *Pensez-vous*, disoit-il à quelqu'un qui proposoit ce qu'il y avoit de mieux à faire, *que c'est un Prince du Sang que nous traitons, & qui va nous échaper à la barbe du Roi & de toute la Cour? (a)* Ce sont à peu près les termes de ce Docteur, & le langage de ses Confrères. Ils aiment mieux qu'un homme, quel qu'il soit, mais principalement un grand Seigneur, cède à sa destinée, ou même la prévienne sans tant de délais, que de se compromettre en rien.

C'EST par l'esprit d'Empirisme, par je ne sai quelle poudre d'une femme de la rue des francs-bourgeois, que *Caron* tua ce pauvre *Hunauld*, mon cher Compatriote, mon Maître, & mon Ami. Le Public qui aime ce qui est à sa portée, attaché par vanité à ses petites opinions, trouve de la bonne foi dans la conduite de ce Docteur: mais

(a) *Malim pereat suo fato, quam si quid nobis exprobari possit.*

mais les Esprits éclairés n'y en voient pas plus, que d'habileté. Ou cachez-vous mieux, mon fils, si vous êtes capable de sentimens si bas; ou plutôt défiant l'adversité, ne vous exposez point à rougir de l'avoir craint.

NE soiez jamais d'un avis particulier, si vous n'y êtes fortement autorisé, & capable d'entraîner tous les esprits par la force de vos lumières & de votre éloquence. Mais à peine pourrez vous jamais en venir à bout, si vous consultez avec de vieux Medecins. Toutes vos raisons ne tiendront point contre le bouclier de leur Expérience: c'est l'Egide de Pallas. Songez qu'en Medecine, comme dans le Mariage :

*Du coté de la Barbe est la toute Puissance.*

Songez qu'un Vieillard peut impunément manquer de mille connoissances, qui vous sont absolument nécessaires; qu'un jeune Homme qui a sa réputation (a) à faire, ne peut l'élever qu'à  
for-

(a) Pour cette seule raison un jeune Medecin

force de soins , de lumières & de succès ; & qu'enfin

- „ *Tant de meurtres par vous commis jusqu'aujourd'hui ,*  
 „ *Ne vous ont donné droit de faillir comme lui.*

Epousez les modes, les goûts, les hypotèses de vos Confrères. Jadis vous eussiez parlé *tempéramens* aux Galénistes ; *particules incongrues, Archée, Sels volatils* aux Chimistes ; *Froncement & Relachement* aux Méthodiques ; *humeurs* aux humoristes : Aujourd'hui Astrucien ou Chiracien, avec les *Fermentateurs* ; Hecquétien, avec les *Triturateurs* ; Andrien avec les *Vermineux* ; Chiracien encore avec les *Épaisseurs* ; Phlébotomiste, ou ami des Plantes avec l'un, vous (a) commanderez avec l'autre aux maladies les plus rebelles ; il faut suivre en un mot toutes les imaginations de vos Confrères.

AVEC

decin méritoit la préférence sur un vieux, *cæteris paribus.*

(a) *Petite Vérole, je t'accoutumeroi à la saignée,* disoit Chirac, au rapport de Fontenelle.

Λ 5

AVEC les ennemis des Modernes, vous serez sectateur des Medecins de l'Antiquité, pour qui vous vous montrerez digne Emule des Erasistrates & des Hérophiles. A quoi vous serviroit de raisonner sur le Mécanisme de notre Machine, sur la composition Chimique des remèdes & des alimens, enfin sur l'heureuse application que la sage Medecine aidée du génie, fait de toutes ces connoissances? On ne vous entendroit (a) point. Mais si vous dites de l'air pénétré d'un homme qui a perdu une bataille: *Tout est perdu, il n'y a plus de Médecine, depuis que la Physique & les Physiciens s'en sont mêlés*; alors plus vous gémirez sur le sort d'un Art plus solide & plus brillant que jamais, plus l'ignorance ainsi flatée gémira de même, en vous applaudissant. IL faut avoir soin d'arriver un quart d'heure avant les autres, non pour dormir, (*Molin* seul a ce droit;) mais pour vous trouver tête-à-tête avec le  
Ma-

(a) *Sangrado* n'eut pas manqué de placer ici ce savant Passage: *Habent aures & non audiunt. &c.*

Malade & gagner sa confiance, en paroissant étudier sa maladie & s'intéresser sérieusement à lui. Vous ne devez aussi fortir que le dernier, en disant que c'est vous qui avez mis les Confrères sur la voie; parce qu'étant venu exprès de meilleure heure, vous avez eu le tems de bien examiner & de connoître la nature de la maladie.

POUR ce qui est du discours, vous l'acquérerez par l'habitude. Il s'agit moins d'ailleurs de briller par une véritable élocution, que par un certain jargon qui se puise, ou dans les ouvrages, ou dans les entretiens familiers de ceux qui le possèdent. Exercez-vous donc, non à trouver des remèdes; car c'est en cela seul que consiste la Médecine & non le Médecin; mais des termes, des termes de l'Art, empoulés, inintelligibles & d'un pied de long, pour outrer le conseil d'Horace. Les auditeurs étonnés de l'éloquence de *Sylva*, lui demandoient comment il pouvoit si bien parler *impromptu*, sur une Maladie qui n'avoit été examinée qu'en autant de minutes, qu'il y avoit de Médecins. *Rien de plus facile*, disoit-

soit-il, lors qu'on s'exerce : si je fais des singes, j'en suis un moi-même. Je travaille nuit & jour à copier tantôt la Carlière, tantôt L'engard, aujourd'hui Finot ; demain nôtre Législateur, nôtre Maître à tous, le grand Chirac. O heureux cent fois qui a la facilité de parler de Duclos, & à la force des Poumons d'Astruc, peut joindre la solidité & la pénétration de ce savant Homme !

LE bien nommé *Renard* a eu la finesse d'imiter les Prédicateurs. Comme ceux-ci ont leur Carême & leur Avent tout prêts à prêcher, nôtre Docteur a une provision de quarante discours qu'il fait par cœur. C'est pour quarante maladies principales ; de sorte qu'il y en a toujours un qui est de mise pour fêter le Saint du jour. C'est une harangue en forme qu'il faut essuier. Soiez de même un déclamateur, un homme de précaution. Mais en voulant suivre des Orateurs de cette distinction, craignez le sort du malheureux *Bacouill* ; il eut presque celui de *Phaëton*. Il voulut être un éloquent personnage ; *Sylva* l'interrompt ; & voilà mon harangueur de mémoire, si dé-

déconcerté qu'il ne put jamais renouer les deux bouts de son discours. Il est vrai que ces malheurs n'arrivent qu'à ceux qui n'ont aucunes lumières, aucunes ressources dans l'imagination, ou qui n'ont point encore parlé en Public. Ainsi ne négligez rien pour vous en procurer l'habitude. Essaiez-vous dans le particulier, comme feu *Santeul* : il se donnoit des mouvemens étonnans, pour réussir dans la déclamation ; il faisoit des signes de croix, il gesticuloit, crioit, se composoit, s'agitoit comme un Possédé, marchant à grands pas presque toute la nuit la veille de ses discours. Cela faisoit un fort mauvais voisin ; mais un grand Orateur, bien digne des regrets de la Faculté. Au défaut de ce Docteur, qui n'est plus, hélas ! cherchez quelqu'autre déclamateur qui vous apprenne à réciter. Prenez *Procopé* ; c'est le Maître d'École de *Ferrein* : sur-tout ne copiez pas *Racine*.

SI vous n'êtes pas le premier du cercle à parler ; si la scène s'ouvre par d'autres Acteurs ; ajoutez toujours quelque chose à ce qu'on aura dit avant

A 7 vous,

vous, pour ne pas paroître un de ces Personnages inutiles ou müets de nos Théâtres. Vous donnerez ensuite des éloges adroits à ce que vous aurez ajouté; vous passerez chez le Malade, dans le tems de l'opération du remède, s'il n'est par trop violent; car alors ce seroit vous exposer à la mauvaise humeur du Patient, (prenez y garde) s'il est d'un tempéramment brusque & inquiet. Il faut aussi changer quelque petite chose dans la façon de le prendre, comme l'eau chaude en eau tiède, l'eau tiède en eau froide, ou chauffée au Soleil ou au Bain-Marie. Par cette conduite pleine d'égards en apparence pour le Malade, vous viendriez à bout de supplanter, non un ou deux Confrères, mais toute la Faculté.

M A I S tandis qu'affis auprès du lit, un Medecin met son pauvre cerveau à la torture, pour jeter de la poudre aux yeux de son Malade, il y aura un autre *Sofie* caché dans la ruëlle, qui a seul la confiance & l'argent d'*Amphitrion*; & le premier aura tout au plus l'honneur de sa table. Le Célèbre M<sup>r</sup>. de *Maupertuis* me mena un jour chez la  
Mar-

Marquise . . . Le premier soin fut de voir en quelle Cage on me mettroit, dès qu'on entendroit le carosse de *Bé-trave*. *Marcot* visitoit la nuit les Huguenots de Montpellier; les Medecins de jour étoient, comme je l'ai été long-tems, dupes de leurs visites d'amitié, manière d'exercer sa profession fort desapprouvée par *Molin* & la plûpart de nos Confrères.

EXAMINEZ donc, lors même que vous croirez être seul chargé du Malade, ( ce qu'il ne faut jamais oser chez les grands, de peur d'encourir le mépris qu'ont mérité *Bacouill*, *Peronet*, &c. ) examinez, dis-je, si l'on n'appellera pas quelqu'autre Medecin, qui sera toujours le Juge de votre conduite. En ce cas, n'oubliez aucun des remèdes consacrés par la Routine, afin que les ignorans vous rencontrant dans leur chemin, trouvent vos vuës conformes aux leurs, & vous félicitent en conséquence sur votre perspicacité. Cette Politique n'échappoit pas à *Sylva*. *M<sup>r</sup>*. . . avoit conseillé les eaux de Plombières à un Officier aux Gardes; il en parla à ce Docteur. Si c'est vous,  
lui

lui dit-il , qui avez tiré ce coup de collier, je vous tiens pour le plus grand Medecin de Paris.

SI vous osez suivre quelque méthode qui s'éloigne du grand Courant de la Faculté, que rien ne transpire; que tout soit déguisé & couvert entre l'Apoticaire & vous, sous les dehors nullement effrayans des Remèdes ordinaires. Quelques signes de croix, par exemple, dont on convient & qu'on rejette sur un pieux usage, font le succès de ces ruses.

MAIS quelque précaution que vous préniez; quelques lumières que vous joigniez aux détours de la Politique la plus raffinée, vous serez nécessairement blâmé dans une infinité de circonstances. La Medecine est une Ile bien plus fertile en écueils, que celle de Calipso. Mentor même y eût échoüé. Que faire donc si vos Confrères condamnent vos démarches? Il n'y a point d'appel, si leur barbe & leur gravité s'est emparé de l'imagination d'une Famille entière. Attendez patiemment; l'occasion de relever leurs sottises & de vous revancher, n'est pas loin. Mais  
la

la Loi du Talion ne suffit point ici ; il faut couvrir de ridicules & de mépris , quiconque vous aura tant soit peu offensé. Voilà comme il faut mâter & brider de jalouses bêtes. On fait plus pour ceux qu'on craint, que pour ceux qu'on aime & estime. C'est ainsi que *Racine* fut perdu par *Chirac*. Il est vrai que la partie étoit trop inégale. Avec moins de présomption, vous mesurerez mieux vos forces.

Si ceux dont vous aurez juré la perte, ont du favior, du génie, & surtout ce génie plaisant & caustique, qui fait rire les uns, en écorchant les autres (comme ce livre pourra bien faire); je vous conseille alors de filer doux & de faire la paix, non en rampant; car malheur à vous s'ils s'aperçoivent que vous les redoutez! mais au contraire en leur faisant sentir tout ce que vous pourriez faire, pour leur nuire & les écraser, si vous n'étiez leur partisan & leur ami.

LE Malade de votre Confrère est-il mort? remarquez de quel côté panchent les Parens; écoutez ce qu'ils disent du Me-

Medecin, de sa malversation, de son ignorance, de sa vivacité &c. Il faut appuier les idées les moins fondées, de toute la force de votre esprit & demander à voir les Formules du Docteur, pour les critiquer. N'est-ce pas dans cette seule vuë, que la plûpart des beaux-Esprits lisent les Ouvrages de leurs Contemporains? Que l'Apoticaire les apporte lui-même à votre tribunal. Ici ce fera un combat d'Elémens contraires; là une drogue au moins inutile; un *mariage* bizarre, ou impossible; une dose *Tournefortienne* qui purgeroit un Cheval. Ai-je tort, Mr. l'Apoticaire, direz-vous en le regardant d'un air flatteur, avec un compliment assorti sur le droit qu'il a de juger dans son propre Barreau? Alors le donneur de Cliftères, fouriant agréablement, se rengorgera comme un Docteur en passant la main sous son menton, se donnera un air de réflexion & repartira ensuite politesse pour politesse. J'avois fait, dira-t-il, les mêmes observations que Monsieur, & je vous avouë que j'en ai bien ri. En effet, ajoutera-t-il, (si c'est un Pharmacopole du bon ton, un homme chez

chez qui *Sylva* prenoit communément ses remèdes) ce n'est pas là un mélange, un mariage, c'est un véritable *adultère* de drogues. Le lait, par exemple, poursuivra-t-il, est un *jaloux*, comme parle *Sangrado*, qui demande à se trouver seul en possession des parties. Il finira par féliciter les Malades *de tomber sur* un Medecin qui est aussi bon *Chimique*, que *Galenique*: d'autant plus, dira-t-il, que la plupart des Recettes des Medecins sont pitoiables, comme on en eût pu juger par celles du *Traité des Maladies Vénéériennes d' Astruc*, avant que *Boulduc & Grosse* les eussent corrigées. De cette manière vous serez toujours en reste avec M<sup>r</sup>. l'Apoticaire, qui ne cessera de louer l'élégance de vos formules, & de se féliciter lui-même d'avoir eu les mêmes pensées qu'un Docteur Régent.

LE Medecin est quelquefois appelé lui-même au Tribunal de la famille, en présence d'un Confrère. Si c'est vous qui êtes ici juge & Président au Procès, faites voir de la politesse envers l'Accusé; mais que ce soit une victime couronnée de fleurs, avant d'être

d'être égorgée, à la manière d'*Astruc* dans ses écrits. Osez lui dire en face qu'il a été trop lent, ou trop vif; qu'il a négligé une chose qui eût sauvé le Malade. Si vous avez cette impudence, votre Confrère est un Homme perdu, sur-tout si vous le chargez en arrière à Cartouche.

S'AGIT-IL d'un Confrère qui a du génie & des talens? Il ne suffit pas de le craindre; il faut être assez adroit & dissimulé, pour qu'il ne s'aperçoive pas que vous sentez sa supériorité. A plus forte raison vante-t-on l'érudition d'un Medecin, qui n'a ni talens, ni génie? louez-la, dites qu'elle est étendue, quoique superficielle. Si ses ouvrages en ont imposé, appréciez-les; faites voir, que ce n'est rien qu'une rapsodie d'opinions réchauffées; une compilation énorme & monstrueuse, faite sans esprit & sans goût; accueillie cependant par ceux, qui partisans de l'Histoire des opinions, aiment à trouver une Bibliothèque dans un Livre. Dans tout ce que vous direz, & sur la pitoiable Théorie d'*Astruc*, & sur sa Pratique détestable, & sur les sciences étrangères pour les-

lesquelles il a fait banqueroute à la Médecine, enfin sur la grossièreté de ce Balourd dans ses disputes Médicales, vous ne ferez que l'Eco des gens sensés.

C'EST ainsi qu'en Médecine, l'un prête, l'autre rend, & que chacun souffre & rend tour à tour, comme dans le monde, mille traits de calomnie, ou de médisance.

SOIEZ donc médisant, avec adresse; fachez mêler ensemble le bien & le mal: mais pour couvrir vos plus noires calomnies, & les plus indignes artifices envers ceux qui peuvent vous supplanter, & que vous savez en avoir le dessein, ne manquez pas de donner des éloges à ceux qui ne peuvent vous nuire. *Sylva* n'a jamais raté ces coups de Maître. En élevant *Boyer*, il ne pouvoit que gagner à la comparaison. „ c'est une ombre au tableau, qui lui „ donnoit du lustre.”

IL faut jouïr l'équité, principalement pour les morts. Tout Paris exalte encore la mémoire de *Chirac*, parce que c'est le dernier mort qui ait eu de la réputation. Ne vous avisez pas de  
siffler

fiffler l'Apothéose du Vulgaire ; foyez assez votre propre Ami, pour avoir des égards, qui ne vous porteront aucun préjudice, si ce n'est dans l'esprit des Connoisseurs, & vous serviront auprès du Peuple. Mais où sont-ils ces vrais savans ? Il y en a bien peu. Que vous importe au reste, que *Chirac* n'ait pas plus connu la Medecine, que la Philosophie, & qu'en un mot la Mémoire des hommes soit contagieuse ? La contagion, le danger, si vous osez le faire sentir, sera tout pour vous. Respectez-vous donc vous-même dans les préjugés, & prenez le grand chemin de la Fortune, en adoptant toutes les opinions du vulgaire. Laissez-là votre sot & malheureux amour de la Vérité : Aïez pitié de vous enfin, de votre Femme, de votre famille, à qui vous avez tant coûté, & croyez ce Paradoxe ; qu'il y a une sorte d'inhumanité, à trop affecter d'en avoir.

LES liens des Medecins, sont les Malades, mais ces liens se rompent aisément. Bizarrerie, ignorance, caprice, ingratitude, inconstance, mille  
in.

indignités, tout cela ne suffit point pour peindre le caractère du monstre, dont les Medecins sont les Valets. J'en ai éprouvé des traits si noirs, que mes desirs seroient comblés; si je pouvois vivre sans le secours de la Médecine.

LA confiance que la Présidente A . . . donnoit le lundi au Docte *Hunauld*, étoit prodiguée le Mardi au premier Ane de la Faculté, à Midi. Lorsque j'eus guéri Monsieur le Marquis de . . . d'une fièvre continue très dangereuse qu'il eut a Sartbourg, M<sup>r</sup>. le Duc son père me fit l'honneur de me témoigner autant de confiance, que de reconnoissance; j'étoit à ses yeux un petit *Vernage*. Il s'attendoit que j'aurois été beaucoup plus flatté de ses bontés: M<sup>r</sup>. le Duc, lui dis-je, si vous avez de l'estime & de l'amitié pour moi, c'est un honneur auquel je suis extrêmement sensible; mais je fais peu de cas de la confiance dont vous m'honorez. Pourquoi donc, reprit-il, fort étonné? c'est, lui dis-je, que *Vernage* & moi morts, le *grand-Thomas* prendra peut-être notre

tre place dans votre esprit. Tâtez-moi donc le pouls par amitié, dit en riant ce bon Seigneur.

VOILÀ l'Art de plaire & de captiver la bienveillance des Malades ; matière qui n'est encore qu'effleurée & que nous traiterons beaucoup plus au long dans l'Article suivant. &c. Il me reste à vous dire comment il faut enlever, & prendre comme d'assaut les pratiques de vos Confrères ; je dis enlever, car c'est véritablement comme une proie qu'il faut ravir.

Ayez beaucoup d'Amis & sur-tout d'Amies fort repandües dans le grand Monde, qui parlent haut, & vous élèvent aux nues. Détachez moi tous ces gens-là, comme des Troupes Légères, ou des espèces de Hussards, qui aillent, pour ainsi dire, faire le coup de pistolet & bruler la barbe à vos rivaux.

NE vous formalisez jamais de l'association d'un Confrère ; c'est un conseil que j'ai oublié de vous donner. Il faut paroître faire quelque cas de ses lumières & ne les trouver jamais superflues. Ajoutez seulement aux éloges  
mo-

modérés que vous donnerez, cette espèce de préservatif : „ c'est dommage que „ Monsieur ne connoisse pas le tem- „ péramment du Malade &c. ”. Redoublez d'amitié & d'attentions simulées. Que vos sentimens soient vrais ou faux, qu'importe? Dès que votre homme sera congédié, votre victime vous sera rendüe. Les derniers appelés sont souvent les Maîtres du Champ de Bataille; *Ultimi Primi*. Songez à cette ancienne Devise de *Bacoüill*; craignez-la; tenez vous ferme & ne vous laissez pas chasser comme un sot. Faites même sentir qu'en conscience un autre Medecin ne peut finir sans vous un Malade que vous avez si bien commencé. Ajoutez comme certains, que cela est contre vos statuts & la bonne Police de votre Profession: moiennant quoi les Medecins, dont les *Honoraires* augmentent avec le nombre, se laisseront prendre à un hameçon doré, ou à la crainte d'essuier à leur tour un pareil traitement. Enfin tachez de vous joindre aux Medecins les plus doux, pour que votre conduite soit approuvée: en ajoutant, (comme en passant)

B

que

que vous les appelez souvent, & qu'ils n'usent guères de représailles. Touchés de ces petits reproches, à la première occasion ils pourront se revancher. Mais encore une fois, en vous joignant à vos Confrères, qu'ils ne se joignent point à vous. Il ne s'agit que de prendre leur avis pour votre sûreté, & de les faire remercier; & vous traiterez ensuite votre malade à votre fantaisie. S'il meurt, c'est la faute de la Consultation; s'il guérit, c'est vous qui l'avez sauvé.

Vous aurez souvent des disputes. Le Moien d'être Medecin, & de vivre avec des Medecins sans disputer! Mais si malgré tout ce que je vous-ai dit de faire pour les séduire, vous ne pouvez éviter les discussions de l'Art, ne vous engagez jamais dans ces vaines subtilités, qui masquent la Vérité, comme l'Erreur, & plus souvent l'une que l'autre. Consultez seulement les préjugés des Assistans; qu'ils vous fournissent vos réponses, & vous serez vainqueur. Enfin déclarez vous le Disciple & l'Ami des Medecins Etrangers les plus fameux, des *Gaubius*, des *Albinus*, des *Tronchins*, &c.

TEL-

TELLÉ est la Politique des Medecins entr'eux. Dans le Chap. II. vous aurez celle de ces Docteurs avec les Malades; elles se touchent de si près qu'il est difficile de marquer bien exactement la barrière qui les sépare, & que l'une ne se mêle pas quelquefois un peu avec l'autre.



## CHAP. II.

### *Politique des Medecins avec les Malades.*

LA Medecine est une guerre des Medecins entr'eux, comme entr'eux & les Chirurgiens; avec cette différence que la première est plus à craindre, parce qu'elle est plus sourde & plus cachée. Avec les Malades, la Medecine n'est que ruses.

REGARDEZ-VOUS, Mon Fils, comme un Acteur qui va jouer un Personnage difficile sur un grand Théâtre; Personnage à plusieurs travestissemens, à plusieurs Rôles; qui renferme tous ceux des Comédiens de la Troupe &

B 2                   mê.

même des spectateurs. Il faudra que votre esprit se plie & se replie de mille façons, afin de plaire par vos propos & par votre mérite personnel, si ce n'est pas par votre Figure : elle doit cependant être grave, enjouée, dure, compatissante, douce, polie, brusque, farouche, indulgente, sévère, suivant les circonstances. Cè n'est pas tout. Il faut une attention, une adresse, une astuce continuelle pour avoir des Malades & se les conserver. C'est un mêts rare pour les jeunes Medecins; heureusement ils n'en sont pas si friands que les vieux. Les premiers ont honte de recevoir de l'argent; les autres de n'en pas recevoir. C'est ainsi que l'âge & l'expérience changent la volonté même des hommes.

JE vais vous apprendre les divers moiens d'attraper cette forte de Gibier. On appelle, on attire les Malades à foi, comme on prend une Caille; tout dépend de l'art de séduire, ou de tromper, comme dit *Pétrarque*, qui a défini ainsi la Medecine. Il ne faut que des ruses à peu près semblables à celles de *Ferrein*, lorsqu'il prit

prit certain Tribunal à la pipée, & sans savoir le François, trouva le secret de faire chanter les morts (a).

HIPPOCRATE dira tout ce qu'il voudra, sur la nécessité de savoir la Médecine, quand on veut l'exercer. Depuis le tems de ce bon-homme, les choses ont bien changé de face. Le Public a rendu inutiles, l'étude, le savoir, & le mérite. Comment les vrais Médecins seroient-ils nécessaires? Il ne faut qu'une affiche à un Médecin, comme à un Charlatan. Parens, Amis, Protecteurs, Femmes sur-tout, tout en sert: la faveur peut tout sans le mérite; & le mérite sans la faveur, rien. C'est elle qui de la poudre des Ecoles a produit tant de Médecins au grand jour. Par elle *Helvetius* n'est-il pas devenu, encore enfant, & à peine févré, une espèce de petit *Archiatre*? Les femmes vouloient lui mettre des Moustaches, pour qu'il le devint à l'âge où *Mr. le Duc de Noailles* a été fait Marechal de France. Et *Bétrave*,

cet.

(a) V. le Chap. de l'*Anat.*

cet ignare tant de fois baffoué dans les Ecoles, présenté par le Dieu des Jardins, n'en a-t-il pas retiré les plus grands avantages ?

ON ne gagne à pâlir sur les livres qu'une figure *Socratique*, qui n'est guères du goût de nos Dames ; elles aiment mieux une couleur de *Bétrave*. C'est folie, dit l'un, de courir après l'érudition ; Voiez *Astruc* : en est-on meilleur Medecin ? C'est sottise, dit l'autre, de tant lire, il ne faut qu'un bon livre & un bon ami ; il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Il est vrai qu'on est habile en pure perte communément ; les Malades sont des Ingrats, & le Medecin le moins éclairé & qui se jôie le plus de la vie des hommes, a bien peu de conscience & de Religion, s'il n'en a autant que ceux qu'il sert. L'air, la gravité, la Perruque, l'acoutrement du Medecin sùffit donc, sans qu'il ait besoin de l'être réellement. Mais entrons dans le détail : voici des préceptes préférables à tous ceux des Anciens & des Modernes.

VEILLEZ d'abord les Malades ;  
soiez

soiez leur Garde, vos soins plairont ; on s'habitüera avec vous ; vous gagnerez les domestiques, vous commencerez par être leur Medecin. Les valets sont des êtres essentiels à votre fortune. Si les portes des Maîtres vous sont fermées, ils vous l'ouvriront. Les Maîtres commandent aux valets, mais les valets conduisent les Maîtres. *Dureclos* sentit l'utilité de cette Politique, Sans esprit, sans éloction, ni savoir, il suivit l'ombre tranquillement voluptueuse du *Béat Sidobre*, Protecteur digne de lui, comme *Pouce*, celle du respectable *Mr. Teray*. A la faveur de cette ombre, ou d'un tel appui, il s'étoit glissé dans beaucoup de bonnes Maisons ; il passoit les nuits auprès des Malades ; il faisoit à leurs Gens une sorte de petite Cour. Il avoit déjà un nom dans Paris, lorsque pour éviter la Restitution, il emporta l'argent de son Patron dans l'autre Monde.

QU'EST-IL besoin de vous parler du manège d'*Helvetius*, de *Sylva* &c. ? vous savez comme le premier babille le matin dans l'Antichambre, en prenant le Caffé à la crème avec les Fem-

mes des Duchesses, en attendant le *pe-  
tit jour*; l'air riant avec lequel l'autre  
les saluoit du plus loin qu'il les aperce-  
voit; l'attention qu'il avoit à rassurer  
les Domestiques avec bonté; à venir  
voir d'amitié le Maître, lors même  
qu'il se portoit bien; à plaisanter, ba-  
diner avec les Enfans; à les baiser,  
sans oublier les petits complimens or-  
dinares: „ *le joli Enfant! qu'il est bien*  
„ *fait! qu'il a d'esprit! mon Dieu qu'il*  
„ *est bien élevé!* ”.

SONGEZ, Mon Fils, que les Mala-  
des sont la Proïe des Medecins, com-  
me les pauvres Plaideurs, celle des  
Avocats & des Procureurs. Imitiez  
leur conduite; ils ne se déchirent  
point entr'eux, ils se ménagent &  
se respectent; pourquoi? Pour mieux  
manger de concert & dévorer leurs  
Parties. Profitez à leur exemple du  
désordre de la Nature, pour vous en-  
richir. L'intrigue & le Patélinage, sans  
savoir & sans esprit, font tous les jours  
la fortune & le bonheur d'un Medecin.  
Quelles richesses *Molin* a sù acquérir!  
Cela ne m'étonne point; il a été approu-  
vé de tout le monde, parce qu'il a tout  
ap-

approuvé. *Chirac* disoit de lui, que si après ses discours les plus sérieux & ses décisions les plus importantes, un Perroquet lui eût dit qu'il connoissoit un remède préférable au sien, il eût dit : *cet Animal a raison*. Il est vrai qu'il a toujours ménagé les Charlatans, afin d'être appelé par eux chez le petit Peuple. Faites de même gagner de l'argent à tout le Monde, à charge de revanche; soiez complaisant, enfin approuvez tout. Les vrais titres pourrout vous manquer; la complaisance y suppléera.

POUR parler haut & faire l'important, il faut être vieux, accredité, & déjà riche; car dans la jeunesse, il ne faut avoir que les opinions à la mode. On ne sauroit montrer trop de douceur, tant avec les Malades, qu'avec les Medecins. L'âge seul donne le droit d'être dur, orgueilleux, brusque, pédant, brutal, insolent &c.

SI quelques Femmelettes parlent entr'elles des causes de la Maladie que vous traitez, & de ce qu'elles croient qu'il faudroit faire pour la guérir; sans faire semblant de les écouter, retenez

ce qu'elles disent, afin de raisonner, comme elles, à la première occasion, loin de les contredire. Il est vrai que vous n'aurez pas le sens commun; mais vous gagnerez leur estime & celle de toute une famille, qui croit souvent ces bégueules fort expérimentées. Il ne suffit cependant pas d'ordonner précisément les mêmes remèdes, pour être généralement applaudi & paroître un Personnage nécessaire. Il y a une attention fort recommandée par *Machiavel*, c'est qu'au milieu de ces petites complaisances, qui ne peuvent que débarasser le Malade du fardeau de la vie, il faut faire subtilement sentir que ces bonnes Dames ont rencontré juste, il est vrai, mais jusqu'à un certain point: de sorte qu'il seroit avantageux d'ajouter telle & telle petite chose qu'elles ont oubliée, & dont mille expériences vous ont découvert l'utilité. La vanité sera trop flatée, pour qu'on ne convienne pas de tout avec vous; ainsi voilà un excellent stratagème, pour vous ménager des ressources qui vous rendent utile, lorsqu'il est visible que vous ne l'êtes point du tout: & vive l'Esprit!

SI

Si les femmes vous prônent, votre fortune est faite. *Sylva* (a) doit la sienne à la Garde d'un Peintre nommé *Fontaine*. Rien, pas même votre Barbier, rien n'est à dédaigner. Plus vous approcherez de vous ceux qui le méritent le moins, plus sensibles à cet honneur, ils s'en éloigneront par modestie, plus ils sentiront la force de la comparaison; & enfin leur respect faisant place à votre Art, le laissera seul dans la carrière: ou, si les femmelettes & autres aussi importants personnages consultent avec vous, vos avis ne pourront se comparer, sans que le votre l'emporte aisément sur le leur, quand il n'en différeroit que d'une bagatelle; comme de quelques gouttes de *Lochies* qu'un Benêt de mari, au rapport d'un sot Auteur (*Valentinus*), avala pour délivrer sa femme des douleurs qui succédoient à l'accouchement.

LES Théologiens ont beaucoup d'autorité sur le Peuple. Il ne suffit pas de leur parler Religion, de l'air & sur  
le

(a) V. Sa vie par *Brubier*.

le ton d'un homme qui en a ; il faut encore leur faire l'honneur de leur parler Medecine & Physique , comme à des Physiciens , pour gagner leur confiance , en flattant leur amour propre. Sont ils Malades ? En qualité de dévots , il leur faut plus de soins , plus d'attentions , qu'aux Gens du Monde , plus de remèdes & des remèdes plus doux : " car de douceurs , les Estomacs „ dévots furent toujours avides. "

PRENEZ ces bonnes Gens au miel de vos Medecines sucrées , confites & aromatisées ; ne leur demandez point d'argent , & après Dieu , vous serez leur Sauveur. Un Medecin n'est qu'un habile Marchand de paroles , qui doit savoir perdre , pour gagner. Soiez donc désintéressé par un raffinement d'avarice , & vous vous attacherez les Idoles du Peuple par la reconnoissance. (a)

QUE les Chirurgiens soient vos Amis & tâchez de mériter le suffrage des plus habiles d'entr'eux. La chose n'est

(a) Pecuniam in loco negligere , maximum interdum est lucrum. Terence. *Les Adelpbes*. V. la *Politiq.* sur la *Relig.*

n'est pas si facile ; mais elle est nécessaire. Dissimulez avec tous ; paroissez chercher à vous instruire de ceux mêmes dont vous seriez aisément le Maître. Rampez devant tous ; adoptez en apparence leurs plus mauvaises décisions. Ignorez vous la Chirurgie ? Paroissez la savoir , avec ceux qui l'ignorent comme vous. Si vous la possédez , feignez toujours quelque ignorance avec les Maîtres de l'Art , qui véritablement doivent être les vôtres sans peine dans une partie aussi bornée , & dont ils ont fait leur unique occupation.

CULTIVEZ principalement les Chirurgiens des grandes maisons. Si vous appuiez fortement la confiance qu'on a pour eux , ils en chasseront les autres Médecins pour vous avoir. *Helvetius* leur fournit , leur fait politesse par-tout ; il les cite comme aiant ouvert une opinion sage , un avis important ; ajoutant d'un air composé , qu'ils sont fort en état de présider à l'administration des remèdes , & de bien conduire une Maladie.

TACHEZ aussi de vous faire prôner par les Apoticaire. " Ces suppôts de  
„ la Pharmacie ont appris par les Or-

„ donnances des Medecins, l'Art d'en-  
 „ jour le rôle; hardis dans la pratique  
 „ des Règles, qu'ils conçoivent de  
 „ travers, ils ordonnent, ils appli-  
 „ quent des remèdes & traitent leurs  
 „ Maîtres de fots & d'ignorans.” Cela  
 est vrai; mais ces vérités-là, laissez  
 les dire aux Poètes (a). N'écrivez  
 point contr'eux, ni contre les Chi-  
 rurgiens comme ont fait *Hunauld*,  
 (b) *Mettrie*, &c. Vous ne dissua-  
 derez pas le Peuple des talens de cer-  
 tains fameux Pharmaciens & Chimi-  
 stes. Il ne comprendra jamais com-  
 ment des gens qui font tant de remèdes  
 & les connoissent tous, ne pourroient  
 pas aussi bien guérir que *Molin* & tant  
 d'autres Docteurs qui n'en connoissent  
 presque pas un.

POUR bien faire votre petite Cour  
 à ces Messieurs, faites croire à chacun  
 qu'il est votre Pharmacien & que vous  
 ne prenez point ailleurs vos Médica-  
 mens; que vous en vantez par-tout  
 l'excellence; & enfin si ceux qui peu-  
 vent vous servir, sont assez modestes

(a) Pope *Essai sur l'Homme*. pour

(b) Dans *St. Com. Veng.* dans les *Malad.*  
*Ven.* dans un *Mercur* &c.

pour ne point faire la Medecine, & que par conséquent ils ne se trouvent point à portée de se défaire eux-mêmes de leurs vieilles drogues, comme les Apotiquaires de Londres, faites les partir les premières.

DAIGNEZ consulter avec eux. Les plus Doctes Medecins de leur siècle étoient obligés de consulter avec *Louise Bourgeois, dite Boursier*, accoucheuse de *Marie de Medicis*. Il leur étoit defendu de rien faire sans son avis, qui toujours l'emportoit. Elle dit elle-même de bonne foi qu'elle ne méritoit pas cette préférence, mais que le Roi le vouloit ainsi, à cause, non de sa science, car elle n'en avoit point; mais, admirez! à cause de sa grande expérience. Il est vrai qu'*Hippocrate* lui-même nous apprend à ne point mépriser les remèdes de bonne femme, par le grand nombre de ceux qu'il nous a conservés, & que *van Helmont* dit qu'il auroit eû la gale toute sa vie sans une drogue qu'une Vieille lui donna. *Molin* a suivi ces exemples; il a écouté tous les Empyriques, ses premiers Confrères, & enfin il n'a point

point été la dupe de la dédaigneuse vanité du Corps. Consultez donc avec eux tous, & si vous voulez absolument les ramener à votre avis, au lieu de déférer au leur, que ce soit si poliment, que leur amour propre n'en soit point choqué. Sur-tout point de mauvaises plaisanteries sur une profession si utile. Celui qui a inventé le Clystère étoit un grand homme! C'est dommage que l'histoire n'ait par transmis son nom à la Postérité! Enfin n'imités pas ce Petit-Maître, qui voiant un Apoticaire trancher de l'Anatomiste, réduisit tellement tout son savoir, qu'au lieu de toutes les Parties du corps humain, qu'il se vançoit de connoître, il ne lui laissa franchement que le trou du . . . Politesse dans le goût de celle que Pitcairne fait quelque part à M<sup>r</sup>. Astruc. (a)

QUOIQUE vous n'aïez aucun Malade, qu'on vous voie dès le matin courir les rues & toujours d'un air fort em-

(a) Ce Docteur dans son *Traité de la Digestion* niant les efforts des Muscles du bas ventre à la garde-robe, Pitcairne dit: *credo Astrucium nunquam cacasse.*

empressé. C'est un conseil que ma très honorée mère m'a souvent donné, & dont je n'ai fait que rire. *Leauté* a été meilleur Politique ; il a usé plusieurs chaises dans Paris à faire des courses inutiles. On disoit: *voilà un Medecin bien occupé ; il n'y a pas d'heure qu'on ne le rencontre dans quelque quartier de Paris.* Faites de même ; entrez dans plusieurs Caffés, écrivez y avec attention : qu'il s'y trouve en même tems quelqu'un d'affidé, qui dise à l'oreille ; *c'est un tel, c'est le fils de Démétrius ;* avec un petit mot d'éloge au bout du nom, comme : " c'est un garçon d'Esprit, ,, mais la Faculté espère qu'il en fera un ,, meilleur usage que son Père ". C'est ce qui a été pratiqué par *Bertrand, Lemery, Herman, &c.*

ETES vous prié à diner, ou à souper en ville ? Faites vous attendre & sortez au dessert. Qu'on vous demande de la part du Petit Duc, ou de la vieille Barone. Etes vous au logis ? Ce n'est que pour les Consultans. Si vous dormez ; " vous êtes en affaire ; ,, vous rentrez, vous sortez dans la ,, minute ; vous êtes toujours en l'air, ,, VOUS

„ vous n'avez pas le tems de manger  
 „ un morceau; il faut que vous aiez  
 „ un corps de fer, &c.

APRÈS avoir expédié vos consultations domestiques, réelles, ou prétendües, fortiez, cela fera du bien à vos Chevaux & à vous; l'exercice est bon pour tous les Animaux. Allez a l'Opéra derrière un pilier, ou aux Thuilleries dans une allée retirée. &c. Laissez pendant ce tems votre carosse à la porte d'un Hôtel, & revenez de vos plaisirs avec l'air harassé de *Boyer*. Reprenez haleine; asséiez vous dans l'antichambre & racontez vos fatigues aux Valets; dites, à la manière du Docteur *Thomés* (a), que vous avez fait les quatre coins de Paris. Marcot ne s'entretient-il pas de ses cures avec des laquais? *Molin* se délasse en ronflant, jusqu'à ce que les consultants soient venus, & aient tous parlé; mais il n'est pas de bonne humeur, lorsqu'on le laisse dormir trop long-tems, ou qu'il se trouve enfermé sous un scélé; il veut qu'on lui paie le tems perdu.

VOTRE maison doit annoncer un  
 hom-

(a) Dans l'*Amour Medecin*.

homme aisé. Premier Etage, ou au moins un second, Porte Cochère, ou bâtarde, un Portier pour écrire l'adresse des Malades, un Equipage, (car les chaises sont pour les Maîtres à danser, & les *Fiacres* au continu sont mal-honnêtes;) enfin une Bibliothèque de parade, qui n'oblige point à lire; une femme à soi, qui n'oblige point à . . . (car il faut qu'un Medecin se marie,) une sale de consultants &c. : tout cela est nécessaire à qui veut se donner pour Medecin. A Paris pour faire fortune, le premier pas est de commencer par se ruiner. *Chirac* épousa la fille d'un Tailleur dont il employa presque toute la dot en meubles. Sa femme surprise & éplorée lui en faisoit de grands reproches. *Consolez-vous*, lui dit-il, *c'est un fond placé au dénier cinq. Tel qui venant chez moi ne m'eût donné que 24 Sols, donnera 6 lb. pour ma haute-lice.*

PUISQU'ON se prend par les dehors, il faut être aussi bien vêtu, que meublé. Laissez dire *Hippocrate*, & clabauder *Sangrado*; & soiez, s'il se peut, aussi magnifique que *Sylva* & *Sidobre*. Il vaut mieux aller à la Gar-  
got-

gotte en velours , comme *Ferrein* , qu'en drap d'Elbœuf à l'Hôtel de Malte. Les Préceptes du *Traité de Decenti ornatu* étoient bons pour le vieux tems ; il seroit ridicule de les rajeunir. Aujourd'hui la lancette & la feringue marchent sous la foye , la broderie , l'hermine & la Dentelle. La Medecine seroit-elle seule en habit bourgeois ? Vous savez l'Etiquette dans les deüils de cour ; c'est le velour ras qu'il faut porter. Paris est charmant par le désordre qui y regne ; rien ne fait mieux l'éloge du Luxe. Si vous suivez ces conseils , vous reussirez d'une manière , ou d'une autre : vous aurez , ou des Pratiques de Medecine , ou des Pratiques d'Amour. Faute d'espèces , *Ferrein* vous dira qu'on a crédit chez le Charron , & il faut l'avoir , quand on veut courir les bonnes fortunes ; car , comme dit notre Ami Maître Jean la Fontaine , *l'Amour est nu , mais il n'est pas croté*. Un homme d'Esprit à piéd ! suivi d'un favoiard qui s'impatiente ! Eh fi ! Il n'y a point de *Caillette* qui ne préfère un sot ou un fat trainé. D'ailleurs c'est annoncer sa misère & le mépris du Public.

L'ART

L'ART de vous emparer des Malades, est à présent beaucoup plus approfondi qu'il n'étoit.

JE passe aux moïens de les gagner & de se les attacher. Amusez-les ; c'est, ça été & ce sera toujours l'essentiel du Medecin, comme je l'ai fait voir. Mais s'agit-il de maux & de remèdes ? Que votre Medecine rentre dans sa coquille, comme un Limaçon : plus de gaieté ; plus d'air riant ; plus de faillies. Que la Gravité répande son triste nūage sur votre Phisionomie, & en éclipse tout l'esprit. Rien ne marque tant l'interêt qu'on prend à la Maladie, que de changer tout à coup de visage & de paroître comme stupide & hébeté. Voilà ce qui plait alors. Vous souvient-il d'un certain Medecin de Cour, appelé *Boudin* ? Il avoit une vaste Perruque dont les deux pans étoient ordinairement jettés en arrière. Lorsqu'on le consultoit, il en jettoit un par devant ; & dans l'instant il enfonçoit son petit front ridé dans cette épaisse forêt de poils, où il prenoit un air sérieux & recüeilli. Il avoit raison ; *seria serio*. Or quoi de plus sérieux que

que les Maladies, sur-tout dans le beau fèxe? Il est vrai que s'il est un Personnage ennuieux, c'est d'écouter une histoire qui ne finit point, de vapeurs & de maux imaginaires. N'imitiez pourtant pas le Laconique *Chirac*, qui pour trancher court, nioit aux Malades jusqu'à leur propre sentiment. Ecoutez au contraire & paroissez vous intéresser fortement; donnez des remèdes; variez les sans cesse, comme vos propos, qui doivent être ici d'un ton jovial & divertissant. Moieusement, vous aurez le département des Vapeurs, qu'avoit *Sylva*, difficile à remplacer. Suivez *Finot*; il avoit un Répertoire de remèdes pour amuser un Malade durant une année entière. Lisez dans les yeux de la Vaporeuse; peut-être vous inspireront-ils mieux qu'Hippocrate. C'est sans doute dans ce Livre expressif que *Brillant* avoit appris à mettre si heureusement en pratique les Conseils de *Macbiavel* (a), de *Rivière*

re

(a) Puellæ contrectandæ sunt molli manû, marito non advertente. *Macb.* blanda clitoridis tillitatio juvat. *Riv.* Non aliud remedium coitû præstantius. *La Mettr. de Vertig.*

re &c. Faites valoir toutes les autorités, & si l'heure du Berger sonne, profitez en. Mais ne soiez pas aussi indiscret que *Brillant*; il faudroit être réservé, quand même vous auriez été la dupe de votre méthode, comme le fut *P.* . . pour avoir voulu s'assurer de la perfection de sa cure. *Qu'alloit il faire dans cette Galère? C'est tenter Dieu.*

LES femmes galantes sont précisément celles qui demandent le plus de ménagement. La Galanterie est un rameau si chéri, que personne n'osera si déclarer pour vous, si vous ne respectez cette agréable branche de la République: vous manquerez dans une femme, à tous ceux qui y prennent intérêt. Fut ce une *Catin*, songez qu'elle peut faire votre fortune avec la sienne; qu'elle peut vous perdre, l'ayant faite; que vous déplairez à ceux mêmes à qui vous révélez les malheurs les plus attachés à sa profession. Mais voilà un galant homme, je le suppose, un de vos amis: il est amoureux, fou d'une de ces créatures, qui est Malade, & qu'il fait que vous traitez. Problè-

blème embarrassant ! il vous demande sur votre honneur ce que vous en pensez. Le rendez-vous est pris, les Louïs comptés. Le laisserez vous donner dans le panneau, & se prendre à la fourcière ? Oüi, mon Fils, si vous avez à faire à un homme impatient ; si non vous êtes perdu, à ce que dit ce Coquin de *Machiavel*.

NE vous parez pas d'une bonne foi pernicieuse. Ne dites pas qu'il y a des maux incurables ; qu'il faut vivre avec ses incommodités, comme avec ses Ennemis domestiques ; que le tempéramment ne se refond point ; car ce langage est détesté. Les Mélancoliques veulent des Remèdes ; les Boutiques des Apoticairens en sont pleines ; donnez en & votre charge est faite. La Pharmacie étant épuisée, vous avez les eaux & le changement d'air. La saison des eaux est d'une grande ressource aux Medecins ; le voiage du moins sera salutaire, il faut le réiterer plusieurs années ; car vive là Medecine Gymnastique, sur-tout pour les Avars, à moins que la *Musique* ne tienne lieu de tout, comme on l'a vü dans la 2<sup>e</sup>. Partie. HIP-

HIPPOCRATE (a), Sydenham, &c. sont des modèles de candeur, qu'il ne faut point imiter : n'avoïez jamais vos fautes, sous quel prétexte que ce puisse être. Mille choses serviront à les couvrir : ce qui a été fait, avant qu'on vous ait appelé ; la lenteur des parens à demander le Medecin ; car

*Principiis obsta ; serò medicina paratur,  
Dum mala per longas invaluere moras :*

La gravité des simptômes ;

*Contra vim mortis non est medicamen in  
hortis (b).*

tout ce que les assistans peuvent dire par hazard, qui vous soit favorable &c. Panchez avec adresse du même coté ; adoptez les raisons, fausses ou vraies, qu'on donnera de la mort du Malade. Réüssir, est d'un homme d'esprit ; échouer est d'un sot : Maxime qui doit être gravée en lettres d'or dans le cabinet d'un Medecin. La malignité des Maladies est une bonne batterie.

(a) V. De Vulnerib. Capit. &c.

(b) Ecole de Salerne.

Laissez *Baerbaave* (a) la traiter de fable imaginée par l'ignorance des Medecins. Si ce grand mot est doublement étaié de l'experience & de la gravité, c'est un piège auquel vous pourriez enfilez Paris & Rome. Vous aurez recours à l'ouverture des cadavres & vous direz aux assistans curieux, d'un air qui les fasse trembler: *Prenez garde; reculez, je sens la malignité, & la manière dont coupe le scalpel!* Si vous trouvez des tubercules pierreux, ou purulens au poumon, des taches livides au foie, des marques d'inflammation à l'estomac & ailleurs; vous vous écrierez encore: *Ah! Dieux quelle malignité!*

LES remedes trop chauds ou trop froids réussissent également à empêcher la petite Vérole de sortir; c'est pourquoi elle ne se montre quelquefois qu'aux approches de la mort; au cou, à la poitrine, au visage, entre cuir & chair, sous la forme de taches rouges, larges, plates, érépipélatenses. C'est bien là la petite vérole; il n'y a pas de doute sur cela, si le Malade a ressenti la première

(a) Malignitatis fabulas ignorantia ratio produxit. *Apb.*

nière attaque du mal, par une douleur terrible qui lui perçoit le dos, le creux de l'estomac, les reins, les côtes; *mentant* (a) ainsi la Néphrétique, la Pleurésie, l'inflammation du ventricule, du foie &c. Cependant n'en convenez jamais. Outre la malignité, vous pouvez alléguer la platitude des taches, & la rejeter sur toute autre chose, avec tant d'art & de babil, que personne ne pourra soupçonner, qu'il n'a manqué à la petite Vérole que la liberté de grossir & de s'élever, ou plutôt le rare bonheur d'avoir un Médecin sage. Pour suivre le courant, vous pouvez pousser l'impudence plus loin. Le champ est bien plus beau, lorsqu'on a été appelé trop tard par un Confrère; car à l'aspect de la moindre éruption, vous pouvez soutenir en face au Médecin traitant, qu'il a eu tort de saigner (s'il l'a fait, depuis que le premier bouton a paru); que ce n'étoit pas du petit lait, ou de la limonade, qu'il falloit pour boisson, mais de bonne eau de scorsonnère, du Persil, du saffran, de

(a) Expression latine de Martial.

de la canelle, de la Thériaque, une bonne rotie au vin, ou autres drogues qui ordinairement ne valent pas le Diable, mais *quæ sapiunt apud Vulgus*. Par là vous ferez aux yeux de votre confrère, pour peu qu'il soit éclairé, un ignorant, un impudent mortel, un grand fripon même, s'il m'est permis de vous le dire, Mr. mon Fils; mais il ne pourra jamais si bien persuader les assistans, qu'un fourbe qui flate leurs préjugés. Vous rougirez peut-être de mettre en oeuvre de tels conseils. Eh! pourquoi? Vous en seriez la dupe. Vos confrères ne sont point gens à être en reste avec vous; croïez que tout vous fera rendu au centuple, & que vous ménageriez des hommes qui vous couvriraient de honte à la première occasion : *Exurgunt enim per ruinam aliorum*.

DE l'argent! de l'argent! Voila le tronc de l'Arbre d'Esculape. *Pete dum dolet, nam sanus solvere nolet*. C'est à ce métal, & non au Malade, qu'il faut vous attacher. Les Malades, je vous prie, aiment-ils leur Medecin, pour lui-même, ou pour la santé qu'ils en attendent?

S' A-

S'AGIT-IL de consultations par écrit ? Le prix est un demi-Loüis, & quelquefois on n'en veut donner que six francs ; alors imitez le Marchand qui feint de reprendre sa marchandise & fait rapeller son monde, en demandant le secret sur le bon marché qu'il fait. Ce Marchand en Medecine, c'est Caron. Il dit qu'on ne sort pas du Cabinet d'un Medecin, comme d'une Eglise ! Sortant de chez un Malade, il demande à la porte, *qu'est-ce qui paie ?* S'il est demandé hors de Paris, il consent à partir, pourvû qu'on *éclaire* ; & sa *lumière*, qu'il veut toujours faire passer devant, c'est l'argent. Un valet de Chambre qui devina ce qu'il vouloit dire, reçut de lui un compliment sur sa pénétration. L'argent soutient le Medecin, & le console de toutes ses fatigues. S'il est avare & trop intéressé, il est méprisé ; mais il est riche & heureux. - Or " on est heureux pour soi, & non pas pour les autres ", comme dit Autereau (a).

LE

(a) Démocrite prétendu fou. l'Auteur de cet  
Ou-

Le pis aller, mais quel mal? est d'être affublé d'une Epitaphe impertinente, dans le goût de celle de *Sylvius*. Eh bien! *Caron* s'y attend: mais qu'importe encore une fois? Il a bien fait paier ses victimes, lorsque la douleur les rendoit généreuses; il n'a rien négligé pour faire venir, comme on dit, l'eau au *Moulin*. Si sa chaise venoit à se briser dans quelque village, il faisoit crier sous son nom un petit chien noir ou blanc perdu. C'étoit assez la manie de *Rivière*, qui faisoit par le zèle & la charité que lui inspiroit peut-être son amour propre, cette source de toutes les vertus, ce que *Caron* a pratiqué tant de fois par avarice.

LOIN d'être distrait, comme on l'a dit de *Cbirac* (a), de répondre à contresens, en écoutant vos malades, car rien ne les blesse d'avantage, affectez une profonde méditation & apprenez de *Machiavel* les gestes & les discours de

Ouvrage, de *la Magie de l'Amour* &c. a eu le sort auquel tout Ecrivain doit s'attendre, s'il n'a d'autres revenus que ceux de sa plume; il est mort à l'Hopital, où l'Auteur de *Rbadamiste* fut attendu, suivant les *Lettr. Phil.* de Volt.  
Tel-

de l'Acteur. *Hippocrate* qui avoit moins de goût, que de génie, les a inferés dans son premier Aphorisme, (lui, ou ceux qui les ont publiés) dont telle est l'énergie & la beauté, qu'elle brille encore malgré ce défaut, qui n'a été senti par aucun commentateur (b).

JE n'ai point de règles à donner ici. Le fameux Comedien Baron exprimoit la colère, en jettant un noeud de sa perruque sur son épaule; c'est ce qu'il disoit lui-même à ceux qui lui demandoient des regles de déclama-tion. Les Italiens & les Anglois (c) rendent de la même manière, ou par les mêmes tons, les passions les plus opposées. Vos Confrères au contraire semblent s'être donné le mot, pour exprimer la même affection de l'Âme, l'avarice ou l'interêt, par des gestes différens. L'un s'appuie le menton sur son Bec-à-Corbin; l'autre s'épluchant le dedans des narines, se promène en long

Telle est l'estime où sont les Beaux arts.

(a) V. la Facult. Veng. Act. II.

(b) Mauvais chiens de chasse, que ces Animaux là! Ils n'ont point de nez.

(c) *Lettres d'un François.* (l'Abbé le Blanc).

long & en large , s'arrêtant à chaque pas , d'un air de méditation profonde sur un mal , ou sur un malade , qui communément lui sont fort indifférens. Celui-là , la tête baissée , met sa main sur son front & garde un morne silence. *C'est un charme* , dit alors le petit Bourgeois , *ce docteur fait plaisir à voir.* Les gestes de *Sylva* (a) , ont mérité le pinceau de Voltaire , dans son *Epitre sur la Modération.*

P U I S Q U E chaque Acteur a ses gestes favoris , il est juste que vous aïez les vôtres. D'abord , en tâtant le poux , parlant , interrogeant , ou dissertant , il faut composer votre visage , vos yeux & jusqu'à vos mines , si vous partagez ce dernier agrément avec *Sylva*. Il faut ensuite n'effraïer personne , mais persuader le Malade que vous connoissez son mal , & que vous le guérirez : apprivoiser toute la Famille , lui donnant une espérance mêlée de crainte , & en faisant à chacun des reponses pleines de douceur. Plus vous serez naturellement distrait , plus il faut affecter

(a) " Il lève au Ciel les yeux , il soupire ,  
„ il s'écrie &c.

ter un air d'interêt, fimbole de l'attention de l'esprit. Point de legereté : point de diffipation, ni d'écart; point de contradiction; point d'*oui*, pour *non*; point d'examen, ni de jugement précipité. Un coup d'oeil vif & juste déposera contre vous; on tremblera d'exécuter des Ordonnances données si fort à la legère. Enfin je ne puis vous dire s'il faut flater, ou dire vrai; c'est à vous à le deviner dans chaque maison & dans chaque circonstance.

A l'égard des visites, il faut voler la première fois, & jamais s'offrir, sans être demandé; jamais se présenter, même de la part des plus grands Seigneurs; autrement vous vous faites un Ennemi de celui qui est en possession de la victime; & quand vous auriez sauvé un homme, le Malade, ou qui ne vous aimoit point, ou qui n'avoit point de confiance en vous, ne vous fera ensuite aucune sorte de remerciement. Vos soins feront non seulement en pure perte; mais votre cure, si belle soit-elle, vous fera plus de tort, que cent autres malades que vous aurez tués, ne vous mettront peut-être

envogue : car on s'illustre en Medecine, *per vitas & mortis*. On batit sur des Cimetieres de sa fabrique.

LE Malade qui n'aura pû vous congédier, en considération de ceux qui vous envoient, se vengera par de mauvais propos de n'avoir pû se dispenser de se laisser guérir par vous. Son but sera de donner toute la gloire de la guérison, à l'ignorant qu'il aime, & qu'il vouloit avoir seul pour Medecin, quoique ce ne fût peut-être qu'un Chirurgien fort ignorant dans notre Art.

LES visites qui suivent la première, ne doivent marquer ni trop, ni trop peu de zèle & d'empressement. Faites coup sur coup, on passe pour un homme avide ; à moins que l'importance du mal ou du Malade, ou sa volonté expresse ne l'exigent. Il faut supposer une foule de malades dont on est nuit & jour importuné ; c'est l'excuse du ralentissement. " On ne peut être „ par tout à la fois ; on ne peut suffire „ à l'Univers. " Voilà votre point fixe ; partez de là. Consultez au reste la coutume & la mode du lieu. Ne quittez pas toutes vos pratiques, pour une seule ;

le; faites dix visites, s'il le faut, veillez, si vous pouvez; mais ne perdez pas une Ville, pour sauver un homme.

Si vous avez le coup d'oeil bon, ou le tact exquis, vous jugerez à peu-près du tems que pourra durer la maladie. Si la guérison n'est pas loïn, il ne tient qu'à vous de la reculer. Suivez vos confrères aux lits de leurs Malades, ils vous apprendront l'art d'allonger habilement la courtoie: une petite palette de sang dans qui n'en a pas assez; un petit minoratif, un grain d'Emétique coulé *incognito*, & autres petits poisons fort en usage, vous procureront le plaisir de recommencer la curation, ou de troubler peut-être une heureuse crise. Qu'il y a d'écueils à suivre la droiture & la probité! Si vous guérissez votre Malade trop-vîte; si vous le traitez, ainſique vous même; *comme il m'a mené, dira-t-il! il m'a traité, comme ſes Soldats. Quitte, ou double! La Peste qui s'y fie! il a ſauvé la vie à mon chef d'office; mais j'aime-rois mieux mourir, que de me ſervir d'un tel medecin.* C'est ainſi qu'on ſe félicitera d'avoir échapé au mal, & qui

pis est, au Medecin, dans les mains duquel on se donnera garde de retomber. Si par un coup de maître, voïant de loin la petite vérole dans le sang, vous la noiez dans le grand courant des liquides, avant qu'elle ait le tems de paroître, de former des Pustules, de créver un œil, ou de grossir un joli nez, on ne vous en aura aucune obligation. Votre art passera pour un art chimérique & de la plus dangereuse hardiesse. Cet autre rempli de crapule est attaqué de la Dysenterie : point d'Émétique ; la cause du mal seroit emportée ; vive le *diascordium*, qui la conserve ! c'est un grand remede pour les medecins & d'ailleurs le public n'est pas fort sensible à la medecine *Prophylactique*.

MON cher Enfant, tout change dans la vie. Le discours dont je n'ai parlé que par rapport aux assemblées des Medecins, n'est plus le même, tête à tête avec un Malade. *Chomel* dit avec autant de grace, que de complaisance : *Mad<sup>e</sup>.*, vos maux sont toujours hors de la voie ordinaire. Il faut toujours méditer, combiner pour vous. Vous avez une petite agitation dans le poux, une petite toux, un peu de lympe épaisie ; par conséquent faisons un Bol,

avec

avec du blanc de Baleine, du quinquina, & du Kermès. Le Sieur Bacouill dit aux Fiévreux: *si vous n'avez point envie de vomir, faites vous saigner; si vous avez des nausées, prenez le Tartre estibié (car les Gascons écrivent, comme ils prononcent, & vice versa).* Le joli Médecin! Qu'eût dit Sangrado, lui qui déclame si fort contre la Fortune précoce de Racine, s'il eut vû un tel Ane occuper une des premières places du Royaume!

D'AUTRES s'arrêtent gravement au milieu de l'Ordonnance; & regardant fixement le Malade entre deux yeux, la tête, disent-ils, en levant la leur, & l'estomac pourroient bien être de la partie? je le gagerois; & les reins mêmes pourroient bien aussi un tantet souffrir? N'est ce pas? si le Malade répond oui, comme les Imaginaires font à tout hazard, & en même tems se plaint un peu de la poitrine; alors notre Docteur repart ainsi: *je m'en doutois; ajoutons donc une poudre Céphalique pour la tête: quelques gouttes anodines minérales d'Hofman, pour les acreurs du ventricule: (je n'en sai pas la composition, mais elles sont divines;)* puis douze grains de

*pillules de Starkey pour les reins; six Cinglosses pour consoler le pöumon &c.* La formule faite & envoyée chez l'Apoticaire, est un Coffre plombé à la Douane; le fort en est jetté. Si vous êtes assez sot pour la redemander, sous prétexte d'y changer quelque chose, on vous demandera une autre fois si c'est votre dernier mot, c'est à dire qu'on vous rira au nez.

IL faut se prêter à la manière de pratiquer du pays. Le Célèbre M<sup>r</sup>. de . . . . dans son second voiage en . . . eut un point de côté pleurétique pour lequel il se fit saigner plus d'une fois; le Roy lui dit qu'il avoit joué gros jeu. En Hollande, en Prusse, en Allemagne, la Medecine se fait avec des poudres incisives, purgatives, calman-tes, & autres drogues solides ou liquides. Le quinquina n'y est guère usité; il donne, dit-on, le Scorbut. Ces idées sont si fort en vogue en Zélande, qu'on aime mieux avoir la fièvre deux ans de suite, que de prendre l'écorce du Pérou; & moi-même je crois que j'aurois encore la fièvre double tierce qui me prit il y a environ un An, à Middelbourg, si malgré mon ancien ca-  
ma-

malade *Wesflit*, habile medecin d'ailleurs, je n'avois avalé force quinquina, tant bon que mauvais. En combien de Pais, on ne saigne point, même avant l'éruption de la petite verole, tandis qu'en France, on verse du sang, dans tous les tems de cette Maladie ! Un Medecin qui laisse ses Malades aller doucement dans l'autre Monde, compare nos Docteurs François à des pêcheurs qui voulant prendre plusieurs anguilles à la fois, lancent dans l'eau une fourche à trois branches (ces trois branches, sont la saignée, l'Emétique & l'Opium), avec laquelle ils manquent cent anguilles & n'en prennent pas une. L'Heureuse comparaison ! Il vaut mieux que votre malade périsse d'une inflammation à la gorge qui l'empêche d'avalier, que de vous opposer au goût & à la mode du Pais. Je representois à plusieurs Medecins le tort qu'ils avoient de ne pas prévenir de tels accidens par la saignée ; de ne point donner de quinquina &c. *Nous le sentons bien*, répondoient-ils ; *mais enfin ce n'est pas l'usage ; & un Medecin qui voudroit s'entêter contre le peuple, mourroit de faim.*

LAIS-

LAISSEZ donc prouver Mr. *Quesnay* (a) qu'il n'y a qu'une Medecine & une Vérité. Le plus court n'est-il pas de se conformer à des préjugés, & à des habitudes dont votre bien-être dépend ? Il y a, par exemple, des gens, qui comme *la le Maure*, prennent tous les jours des lavemens; clistérisez moi ces C . . spongieux, *usque ad perfectam Saturationem*, jusqu'à parfait contentement. En Hollande, n'en ordonnez point; ils sont trop chers, (b) & cette operation est un ouvrage. Une femme auroit le tems de mourir, avant que ce remede fût préparé: c'est pourquoi il est peu usité. D'autres sont dans l'usage de se faire saigner tous les printems; ne leur laissez pas passer le mois de Mai, sans suivre leur loüable coutume. Revenez voir le sang versé, examinez-le & paroissez vous y connoître, à la man-  
niè-

(a) *Oeconomie Animale. Nouv. edit. pref.*

(b) Le plus simple coute 36 sols du país.

(c) *De Purgantibus in secundâ variolarum febre.*

(d) Il a passé pour le plus grand Medecin, en ne faisant rien, ou en ordonnant seulement sa *poudre temperante*, son *essence douce*, ses  
Pi

nière des Chirurgiens gascons, jusqu'à y trouver les raisons de tous les maux auxquels le Malade vous aura dit être sujet.

IL ne faut point donner de Remèdes à ceux qui ne les aiment point. Laissez dire Mr. *Freind* (c) qu'il est des cas qui exigent qu'un Medecin ait du jugement & qu'il s'en serve avec vigueur. *Solano* l'eût regardé du même œil que *Zunol* & *Zapata*. *Stahl* (d) ne restoit-il pas les bras croisés dans la petite vérole? & cette conduite n'a-t-elle pas trouvé des approbateurs, même parmi les Medecins (e)? Le plus grand honneur du Medecin, n'est il pas d'être l'esclave de la Nature, comme *Boerhaave* l'a fait voir dans un beau discours? c'est donc bien fait d'être, comme notre *Allemand*, spectateur oisif de tous ses mouvemens & de

*Pilules*. C'est ainsi que *Molin* qui n'a fait preuve que d'une vieille routine, est fort vanté par *Haller*, s'il est vrai que ce soit lui, comme on me l'écrit, qui ait donné l'extrait des *Recherches sur la chirurgie &c.* dans la *Bibliothèque raisonnée*.

(e) *Hecquet*, brigand. de la *Méd.*

dé toutes ses erreurs ; ou , comme fait souvent *Baconill*, de se retirer, sans avoir rien ordonné , laissant le Malade dans le borbier ; ou enfin comme *Winslow*, de ne favoriser que la liberté de la circulation , à moins que vos Malades voulant absolument que vous leur ordonniez (a) quelque chose , vous ne soiez forcé de le faire , à la manière de *Sydenham* (b) qui , las d'être importuné pour des fièvres tierces printannières , consentoit qu'on prît un lavement, ou autre fadaïse. Par la complaisance d'un tel homme, jugez de l'absolüe nécessité de la charlatanerie.

Il en est d'autres, qui sont insatiables des choses mêmes, qui les tuent visiblement. Le meilleur parti pour les Hippocondriaques, par exemple, seroit la Médecine d'*Asclépiade*, ou gymnastique ; de monter à cheval, de voïager, de faire de l'exercice, en un mot de prendre des plaisirs qui récréent & dissipent, sans épuiser les forces. Les  
mê-

(a) Donnez du vin aux yvrognes, vous passerez peut-être avec le tems pour un autre *Asclépiade*. Il fut chef d'une nouvelle secte,

mêmes conseils conviendroient à ceux qu'un poumon foible & délicat menace de Phtisie. Mais ce seroit tems perdu, que de vouloir les convaincre du tort qu'ils se font, en prenant des médicamens de toutes mains. Alors on est mieux recompensé de suivre ces dignes successeurs des Arabes, dont le papier toujours trop court, semble devoir plier sous le fardeau de l'Ordonnance, *Racine, Tournefol &c.*

MAIS point de remedes inconnus, inusités, Chimiques, sans un mystère que l'Apoticaire seul, & jamais le Malade, puisse découvrir, comme on l'a dit, car s'il survenoit quelque facheux événement, il se croiroit empoisonné par l'experience, qu'il seroit persuadé que vous eussiez voulu faire à ses dépens.

CE qu'il y a de plus reçû, de plus trivial, de plus innocent; voilà ce qu'il faut prescrire, sans jamais perdre ce point de vuë. Songez qu'un Malade peut envoyer chercher votre formule, l'exa-

te, pour avoir trouvé cette methode Bachique de guérir &c. *Bayl. 402. Dict. critiq. T. 1.*

(b) *De febr. Interu.*

l'examiner, quand vous serez forti; & s'il n'a jamais entendu parler de vos drogues, il les jettera par la fenêtre, & qui pis est, furtivement, pour vous faire croire qu'elles l'ont guéri, & se moquer de vous, si vous donnez inconsidérément dans le panneau.

NE vous pressez donc point d'attribuer la guérison à vos Remedes.

MON fils, on n'est compatissant, (le mot le dit) qu'en souffrant, qu'en partageant les douleurs d'autrui. Je vous plains, si vous me ressemblez. Je vous souhaite au contraire un cœur, tel que celui de *Vardaux*, ou de *Chirac*, c'est-à-dire, de Bronze & de Diamant, avec un visage sensible & un air pénétré. Que l'état du Patient soit peint sur votre physionomie agonisante avec lui. Que la tristesse, ou la gaïeté se succedant subitement tour à tour, annoncent la plus affreuse catastrophe, ou la plus heureuse crise. La figure du Medecin est le Barometre de l'esperance, ou de l'effroi. Si votre proie vous échape & que les Parques ne veüillent plus filer pour elle & pour vous; pleurez avec un épouse en pleurs; ou pa-

rois-

roissez du moins consterné, si vous n'avez pas le don des larmes. Un Medecin qui ne change point de visage, est décidé non seulement mauvais acteur, mais mauvais citoyen; on lui refuse avec raison jusqu'aux moindres sentimens d'humanité.

D'UNE mouche, faire un Elephant, c'est l'usage des gens d'imagination en conversant, (a) & des bons politiques en faisant la Medecine. C'étoit-là la méthode de sylvia. Il faut toujours, comme il le pratiquoit, exagerer le danger de la maladie. Si le malade meurt, tan-pis, ou tan-mieux pour lui, car je ne fai lequel; mais le Medecin est perdu, si la Nature s'avise de ne pas tenir ce que la témérité de son Art, ou plutôt de son ignorance avoit promis. Il faut dire à la vüe du cadavre: " je  
 „ n'en suis pas surpris; tous ceux qui  
 „ ont été attaqués du même mal, sont  
 „ morts; excepté M<sup>r</sup>. un tel, qui grace  
 „ à son heureux tempérament & peut-  
 „ être

(a) L'Habitude de mentir fait qu'on ne peut plus s'en abstenir. *Altera Idyosincrasia*. On exagère tout, sans y prendre seulement garde.

„ être à l'extrême diligence qu'on a  
 „ faite pour m'apeler, a été soustrait  
 „ à la fureur de l'*Epidémie*” (a) : car  
 l'exception donne un grand poids au  
 mensonge. C'est ainsi que se conduit le  
*Bon bouleux Vardaux*. On dit qu'un Avoca-  
 cat gagna un procès qu'il eût perdu, sans  
 l'adresse qu'il eut d'imaginer une loi. Un  
 medecin peut bien pour gagner de l'ar-  
 gent, supposer qu'il a fait une *cure incur-*  
*vable*.

(a) Terme dont les Medecins couvrent leur  
 ignorance. Un grand nombre de Malades  
 sont-ils attaqués de la Dissenterie, de la petite  
 Vérole, du *Cholera-morbus* &c. ? Ils accusent  
 l'air, la saison, & même certain mois. C'est  
 un mal Epidémique, contagieux. Chansons  
 que tout cela. La cause de tous les maux  
 est dans le corps, & les Maladies paroissent en  
 tout tems, plus ou moins. N'en déplaise à *Sy-*  
*denham*, j'ai vu des *Cholera-Morbus* en Automne  
 & en Hyver &c. Ce n'est pas que je nie tout à  
 fait l'influence de l'air : mais on le charge trop,  
 il n'est pas si coupable. Les gens foibles se res-  
 sentent principalement de son action : il est  
 rarement infecté.

(b) Le Tartre stibie.

(c) Ce mal a toujours son siège dans les  
 gros intestins, & jamais dans les grêles, si ce  
 n'est peut-être la largeur de quelques doits &  
 foiblement, à la suite d'une longue & opiniâ-  
 tre Dissenterie. Ce que m'a fait voir l'ouver-  
 ture de plus de cent Cadâvres. On trouve  
 des

table, comme dit *Crispin* dans *Moliere*.

MAIS la même raison d'intérêt, pour vous le redire en deux mots & en passant, doit vous engager à ne jamais employer la Médecine préservative. Vous pourriez, je le sai, évacuer la crapule de cet *Apicius* avec l'ancien poison de la Faculté (*b*), & avec elle la cause d'une Dyfenterie qui va devenir terrible (*c*). Vous pourriez cha-

ri-

des schirres, des inflammations, des gangrenes, des abcés externes & internes, un défaut de velouté, qui pend quelquefois long de la moitié du bras, au cul de ces malheureux, où il faut le couper. Les Medecins ignorans prement cette tunique pour l'intestin même, qu'ils s'efforcent vainement de remettre. La mort est sûre, quand les choses parviennent à ce vif. Sur cent dissenteries, il n'y en a pas trois qui aient la fièvre. Ce mal est, comme la petite Vérole; une inflammation singulière, que les Médecins ne connoissent point. La saignée n'est bonne que par accident, en cas de fièvre, ou de pléthore. La cause de ce mal est l'acreté corrosive des humeurs, dont il faut d'abord emporter la source; autrement sans avoir le tems de causer une inflammation, le sang viendra par les selles. Il y a beaucoup de dissenteries sans inflammation d'entrailles, & vice versa les intestins s'enflamment, sans causer la dissenterie: c'est pour cette dernière espece d'inflammation qu'il faut une rivière de sang. De-

gne-

ritablement empêcher cette belle *Géorgienne* (a) qui doit vivre du revenu de ses charmes, de relever avec un gros nez & un œil de moins; n'en faites rien; les malades sont toujours persuadés qu'ils n'auroient point eü le mal dont vous vous vantez de les avoir préservés; on est regardé comme un charlatan, un imposteur qui en veut à la bourse, plus qu'à la reconnoissance. car comme on dit: *tel Prêtre, tel Peuple; tel Maître, tel Valet*; ma foi on peut bien dire en general: *tels Medecins, tels Malades*. La Plûpart sont bien dignes, les uns des autres.

VOIONS à présent comment il faut se conduire avec tous ces ennuieux faiseurs de questions, dont les lits des Malades sont entourés, & qui poursuivent souvent le Medecin jusqu'à son carosse, (car les Medecins emploiez en ont un, quoiqu'ils ne les citent pas si souvent que M<sup>r</sup>. de Réaumur).

ON

gnerus, qui a le mieux écrit sur ce mal, n'a ni tout vû, ni tout dit, comme vous voiez; car ces observations me sont propres. Un peu de vraie Medecine ne gâte rien.

(a) V. Volt. *Lettr. Phil.*

ON est sans cesse interrogé. La politesse veut qu'on réponde, & la Politique, qu'on réponde bien, ce qu'il faut précisément, ni trop, ni trop peu; encore ce dernier parti seroit il préférable. Il est bon de satisfaire tout le monde; mais il ne faut pas se compromettre, & ce sont deux choses difficiles à réunir.

METTEZ-VOUS d'abord dans l'esprit que la réputation du Medecin est toujours en danger, & souvent plus qu'un Malade même qui se meurt: que la plupart de vos Confrères sont si familiers avec la mort, que les plus sinistres événements ne peuvent les ébranler (a); que la vie des Citoyens est la chose dont ils s'embarassent le moins; & qu'enfin vous trouverez mille ingrats, pour un cœur vraiment grand, & capable de sentir le prix des services qu'un bon Medecin rend tous les jours. Dans cette voie vous ne ferez pas un faux pas, si vous suivez les conseils que je vais vous donner.

VOUS

(a) Et si fractus illabatur orbis, Impavidos ferient ruinæ. *Hor.*

D

Vous n'aurez pas la fureur de *Chirac*, ou de *Solano*; vous n'aspirerez point à l'honneur de passer pour sorcier (a). Ecoutez un Professeur en Medecine à *Leipfic*: „ il faut parler avec beaucoup „ de précaution, si l'on veut faire hon- „ neur à l'Art; ne point trop promet- „ tre, épouvanter un peu, & non ex- „ cessivement, enfin parler toujours „ conditionnellement & avec un *peut- „ être* „ (b). *Bayle* recommande aux Medecins cette autre maxime d'*Agathon*: „ il est vraisemblable que plu- „ sieurs choses arriveront, qui ne sont „ pas vraisemblables (c)”. Ne cherchez donc point à deviner, pour ainsi di-

(a) De deux malades, celui que vous condamneriez à mort, reprendra la vie, & celui dont vous aurez juré la guérison, mourra, comme pour vous faire enrager. V. L'Histoire que *Bayle* raconte dans son *Dist.* T. III. p. 547.

(b) Adverbe admirable!

(c) Ne se passe-t-il pas dans le Monde bien des choses vraies, qui n'ont aucune vraisemblance? Par exemple, quand deux gens se ressemblent, comme les *Sofies*, les *Menechmes* (dans *Molière*, & *Regnard*), on peut bien continuer avec l'un, une conversation commen-  
cée

dire, la pluie, ou le beau tems de l'Art, ou vous vous tromperez plus souvent que l'Almanach de Liege. Qu'il y ait une double corde a vôtre Arc, c'est-a-dire un double sens, une amphibologie dans vos reponses, comme dans celles des Sybilles, ou des Oracles.

MACHIAVEL, puisque Machiavel y a, (car Valentinus est dans le même cas que moi, & s'il vivoit, il n'avoüeroit point *la Dette*, il craindroit les grecs, ou les juifs, comme on voudra nommer nos communs Antagonistes,) Machiavel donc, qu'il vaut mieux reprendre tard que jamais, veut qu'on baptise toujours la maladie de quelque  
nom

cée avec l'autre. Je ne peux distinguer les deux frères gémeaux M<sup>r</sup>. R. de St. M. & il est arrivé à ce sujet des erreurs qui autorisent les Auteurs que j'ai cités. Moi-même j'ai connu une personne, qui fut persuadée pendant plusieurs jours que j'étois une de ses vieilles connoissances, & que j'avois rendu des services à sa Mère que je n'avois jamais vuë. Il n'y eut que ma ressemblance avec M<sup>r</sup>. H. . . . qui ait pû me faire deviner cette incroyable Enigme, que je fis durer exprès plusieurs jours. Les coups de surprise sont au reste infiniment plus frequens en Medecine.

D 2

nom que ce soit, qu'on en parle hardiment, sans jamais paroître embarassé, ni à la vüe du Malade, ni par aucune question.

JE ne fais point de l'avis de nôtre Chef. Pour se conduire de la sorte, il faut être sûr de son fait: par exemple, Mr. *le Duc* de Grammont demanda en pleine table à Mr. *de la Mettrie*, qui avoit l'honneur d'être son Medecin, quel jour la dysenterie d'un de ses valets de chambre seroit guerie. Dans quatre jours, lui répondit-il, en riant; à quelle heure, reprit le Duc sur le même ton? A vôtre lever, Monsieur, repliqua-t-il, à cinq heures du matin. L'événement qui justifia la plaisanterie, étonna fort ensuite ceux que d'abord elle avoit fait rire.

IL n'en est pas de même d'une infinité d'autres Maladies, dont on ne connoit pas plus le cours incertain, que la

(a) V. Les Observations de Medecine pratique, de Mr. *de la Mettrie*, dédiées à Mr. *Menara*, Medecin de St. Malo, fort estimable & fort estimé, en reconnoissance d'un grand nom-

la nature compliquée. Tel qui annonce un abcès au foie, sous prétexte d'une douleur au défaut des côtes droites, & d'un verni de jaunisse, avec fièvre hectique (a), comme je l'ai vû, en trouvera un au Poumon, & *vice versa*. Alors les Docteurs ont un pied de Nez, comme on dit vulgairement.

IL y a assez de témoins de notre ignorance & de notre témérité, sans en aller encore chercher parmi les morts. Défiez vous de ces pestes de gens-là : leur silence est plus à craindre, que le babil d'un sot n'est ennuyeux : il dépose tous les jours contre les Medecins.

NOMMEZ donc plutôt un grand nombre de parties qu'une seule ; dites :  
 „ tout est ici entrepris ; ces angoisses,  
 „ ces anxietés, ces douleurs sont trop  
 „ continuës, trop terribles, pour ne  
 „ pas

nombre d'Observations de ce Docteur, qui n'eût jamais eû le tems d'en faire part au public, tant il est employé. L'Auteur les a indistinctement confonduës avec les siennes souvent faites ensemble. *Cæsaris quod est Cæsaris.*

D 3

„ pas reconnoître une foule de causes.  
 „ Les Reins, la Vessie, le Foie, l'Estomac, les Intestins, tout est étranglé,  
 „ irrité, rien ne passe; Les Medecines, même mêlées d'Opium, ne se  
 „ conservent point ” &c. Par là véritablement que faites vous, si ce n'est vous menager des ressources que la prudence suggère, & que souvent l'étendue du domaine d'une maladie force de chercher? Et puisque la Nature s'enveloppe, l'Art ne seroit-il pas bien insensé d'oser se montrer à découvert pour être méprisé? Sage & réservé dans vos reponses & vos prognostics, enveloppez-vous donc dans le même voile & comme dans le manteau des complications qui frappent les yeux. Point de *mais*, point de *si*, ni de *car*. Vive & brille à jamais l'Adverbe donc j'ai parlé! Il n'est point de piège plus dangereux que celui de ces maudits Monosyllabes; tôt ou tard, on y est atrapé. Songez que toute proposition conditionnelle est la marque, ou du moins regardée comme telle, d'un esprit incertain & sans vües. On dira que vous biaisez, que vous vacillez, que vous avez perdu la tête,

tête, & ne savez plus de quel bois faire fleche &c. Feu M<sup>r</sup>. de la Peyronie s'est attiré tous ces discours & beaucoup d'autres infiniment plus mortifiants, pour s'être vingt fois par jour contredit avec les mêmes Seigneurs dans la terrible *maladie* de Mêts, dont il s'étoit témérairement chargé. Il faut toujours dire la même chose, & soutenir plutôt ses erreurs, que peut-être le cornet du destin reparera, que de se couper honteusement soi-même. *Sylva* avoit pour système de rassurer les uns, en faisant trembler les autres; il disoit les choses les plus opposées, mais à différentes personnes. Il est vrai qu'il se souvenoit toujours parfaitement de ce qu'il avoit dit aux mêmes questionneurs, de sorte qu'il avoit coutume de dire à ses amis: *Si j'ai tort avec Gautier, j'ai raison avec Garguille. Les événemens les plus déplorables me servent, comme les plus heureux.*

JE n'approuve point cette Politique, quoiqu'elle ne soit pasd'un sot, comme la précédente; ce ne seroit point la mienne: je préférerois une des propriétés de la matière, l'impénétrabilité; c'est un

soûterrain, où l'on peut se sauver avec tout le monde, & où vos ennemis ne peuvent vous suivre. Dans le système de ce Docteur, on ne jouït point assez des grands succès. La Medecine est un secret pour le Public: pourquoi lui réveler ce que la Nature & l'Art déposent rarement chez les Medecins mêmes? c'est s'exposer à faire de fausses confidences, dont on est la Dupe.

HIPPOCRATE appelloit *principe divin* ce qu'il ignoroit. Les Modernes ont imaginé la *malignité*; quelques-uns ont recours au Soleil, à la Lune &c. comme on l'a vû, avec tant d'autres sotises de *Mead*, de *Pitcairne* &c. Si vous dédaignez de repeter les chimères d'autrui, imaginez-en de nouvelles, pour expliquer ce qu'on vous demande, & ne restez jamais court.

JE n'ai pas prétendu par tout ce que je viens de dire, que vous deviez jamais paroître hésiter sur la cause & la Nature des Maladies. L'indécision est la compagne de l'ignorance. Quoique vous n'aiez jamais vû un tel mal, prononcez donc hardiment: trompez par d'ingénieux sophismes, plus obscurs encore

core que la Maladie, *propter metum Judæorum*, comme je l'ai déjà dit avec Bayle, sans le savoir; c'est-à-dire, M<sup>r</sup>. Bacouill, à cause de ces Juifs qui feront appellés juges de votre procès au tribunal d'une famille en fureur, pour ne pas repeter les autres raisons que j'ai déjà dites. S'ils vous craignent, & en conséquence vous font l'honneur de vous haïr, vous êtes un homme perdu. S'ils vous aiment, comme un Medecin doux, & mediocre, qui ne peut leur nuire; les aiant conquis par la flatterie, par l'amitié, ou par l'interêt, en leur faisant souvent gagner de l'argent, alors ils veront avec vous tout ce que vous aurez sottement prédit, & enfin ils diront tout ce que vous voudrez. Voilà le seul cas, où le tribunal des Morts n'ait rien de redoutable pour les Vivans de la Faculté.

LES Remedes demandent la même circonspection. Ne dites point: "L'E-  
 ,, métique ordinaire fait vomir; l'E-  
 ,, métique, ainsi que le Kermès, se-  
 ,, ché au four, ne fait point vomir;  
 ,, le verre d'Antimoine, donné à la ma-

nière des Anglois , à la dose d'un quart de grain dans de la cire , dissipe les duretés , les tensions du ventre , l'amollit , emporte les tranchés , les Hocquets , les spasmes , les crampes , la rétraction des Testicules , le Priapisme ( a ) , & guérit en un mot en purgeant les Dyfenteries les plus opiniâtres : ne dites point l'Opium est salutaire dans les insomnies inquiètes de la petite Vérole &c. , car vous n'en savez rien : rien n'est généralement vrai & l'on voit tous les jours des effets inattendus. Le Kermès , par exemple , ne va-t-il pas , suivant qu'il est poussé par la Nature , comme un vaisseau par les vens , ou le courant des eaux ? Sur-tout encore une fois point de prognostic ; il fait plus d'honneur à la Medecine , qu'au Medecin. Laissez dire Galien &c. & croiez que si une prédiction fatale s'accomplit , on pourra vous pardonner votre habileté sévère ; mais que si vous vous êtes trompé , une seule erreur

VOUS

( a ) Symptômes , qui viennent de l'acreté des Humeurs , qui irritent le petit muscle , commun

à

vous enleva tout le fruit de votre Art, fussiez-vous un aussi grand magicien que *Solano*. En vain vous aurez rencontré cent fois juste ; on n'oublira jamais, que tel que vous aviez condamné, en a rappelé ; & que le mal que vous aviez crû léger, est devenu mortel. *Bacouill* peu inquiet du passé qu'il oublie, laissant là la fatigante Medecine *Anamnestique*, (comme frivole), ignore le présent, (peu utile), & prédit cependant l'avenir (bagatelle!). Savez vous pourquoi ? C'est que le grand *Chirac* lui a dit : *tirez toujours votre pronostic, nigaut, comme vous me voiez faire ; vos propres erreurs vous corrigeront.* O la Belle leçon ! je m'étonne que les Medecins ne l'aient fait inscrire en lettres d'or sur la porte de leur Ecurie.

BEAUCOUP de gens feront tout le contraire de ce que vous leur recommanderez. Ne dites donc point, à la vûë du Malade convalescent ; *il étoit tems d'y remédier ; vous auriez eu*

à l'Anus & au Bulbe de l'Urètre : ce que personne n'a encore dit. Je ne vois pas même qu'on ait observé jusqu'ici tous ces symptômes.

*une grande Maladie, sans cette Médecine de précaution ; & cent autres discours imprudens, dont vous avez vû les conséquences : en un mot il faut être certain qu'on ait pris vos remedes.*

Ce n'est que lorsqu'on voit la teinture des drogues prescrites dans les selles, qu'on doit triompher ; à l'exemple de ce Medecin de qualité, que Boissi a joué dans une de ses Pièces, sous le nom du Medecin Prussien, qui aiant fait prendre au fils d'une fermier général, un peu de *Gilla Vitrioli* de Paracelse, lorsqu'on lui montra les selles noirâtres : *Mon Dieu, dit-il, que cet Enfant est heureux d'être délivré de cette*

(a) Ou de femme, ou de Mari qui soupire après le veuvage ; & à ce sujet on me permettra bien de transcrire ici un plaisant conte que je puise dans une de mes Mines (*Bayle* qui l'a tiré du *Menagiana*). Je ne sai si *Brubier* en a fait usage, car il entre à merveille dans son projet de differer les enterremens en France. " Dans un village du Poitou, une femme eut une grosse Maladie à la fin de laquelle elle tomba en létargie. Son Mari & ceux qui étoient autour d'elle, la crurent morte. Ils l'enveloppèrent seulement

„ d'un

*te corruption! Il eût eü une fièvre maligne épouvantable.* C'est ainsi que les Opérateurs consolent ces Païsans, auxquels ils font prendre des eaux Martiales artificielles.

BEAUCOUP d'autres non seulement rejettent vos Ordonnances, mais voudront en faire eux-mêmes, & que vous les approuviez. Les plus ignorans vous proposeront sérieusement des remèdes; la famille, les amis, vous solliciteront. Ce n'est plus comme avec les Malades; *En mourra-t-il? Quand sera-t-il hors d'affaire? Jusqu'à quel jour croiez vous qu'il aille? & autres discours d'héritiers (a) pressés?* C'est une autre for-

„ d'un linge & la firent porter en terre. En  
 „ allant à l'Eglise, celui qui la portoit, passa  
 „ si près d'un buisson, que les épines l'ayant  
 „ piquée, elle sortit de sa létargie. Qua-  
 „ torze ans après, elle mourut encore, au  
 „ moins le crut-on ainsi. Comme on la por-  
 „ toit en terre & que l'on approchoit d'un  
 „ buisson, le mari se mit à crier deux ou trois  
 „ fois: n'approchez pas des hayes”. On a  
 „ vü un Soldat Militairement enterré, c'est-à-  
 „ dire légèrement couvert de terre, (à Stras-  
 „ bourg) & qui lui-même fut retrouver son  
 „ lit, & fit belle peur à ses Camarades.

sorte de persécution; *quel mal, voulez vous que fasse un aussi innocent Remede ? Il a guéri M<sup>r</sup>. un tel , Madame unè telle ; & cela toujours précisément dans le même cas. Si vous n'opinez pas du bonnet ; voilà les Medecins ! ils se moquent de l'expérience d'autrui , & n'estiment que la leur. Il suffit qu'un remede guérisse ; pour qu'ils le rejettent , & on sent bien pourquoi : comme si Hippocrate & Galien n'avoient pas bati leur Medecine sur l'expérience des autres , dit la Célèbre Louise Bourgeois !*

Si le malade meurt après vos refus, auxquels on n'a osé s'opposer, vous serez chargé de l'évenement. " Il en eût échapé sans vous, sans votre horrible entêtement ". *Quel fléau, dit-on alors, que les Medecins !*

TACHEZ donc de vous plier à tout, à l'exemple de Caron, sans jamais rien rebuter brusquement. Il y a mille choses indifferentes ; il y en a mille autres agréables, qui quoique moins dans l'in-

(a) Expression de *Sylva*, qui eût été moins ridicule dans la bouche de Van Helmont. V.

Py

dication, sont plus salutaires, & conseillées pour cette raison par *Hippocrate*, & son émule *Aretée*, sur-tout dans les maux d'Estomac, qu'un rien *chagrine* (a). Il y a encore des Remedes nuisibles, soit qu'ils allongent la Maladie, soit qu'ils n'abregent les douleurs que de quelque peu de tems. Pour ce qui est des premiers, nous avons vû qu'ils sont peu scrupuleusement usités; & quant aux seconds, certains casuistes prétendent qu'on peut les donner hardiment, sans être si grand *Machiavéliste*, dans ces cas où la Femme, les amis, au desespoir de voir tant souffrir un Malade, sont réduits à la triste nécessité de lui souhaiter la mort, comme *Mr. Scultens* (b) le dit du grand & malheureux *Boerhaave*. Que répondre à une famille qui vous dit? *Selon vous, c'est un homme mort, il n'en peut revenir. On ne risque donc rien de lui donner, par Exemple, le liliun.* Il est vrai que le Malade en sera quitte, pour une plus vio-

*Pylor. Rest.* Ce chapitre vous dira pourquoi.  
 (b) *Oratio in Boerhaavii, Viri summi Laudem.*

violente Agonie. Il faut donc y consentir, d'autant plus, qu'on a vû quelquefois des crifes heureuses & surprenantes par ce Remede; & que vous avez à dire avec Celse, outre la Maxime d'Agathon; *melius est anceps remedium tentare, quam nullum.* Enfin plus on est sage, plus on se défie de sa raison & de ses lumières: plus on se dépouille de tout ce qu'on nomme opinion. Je vois avec plaisir que ceux qui ont le mieux approfondi la Nature, n'en ont aucune (a). C'est une Reine abandonnée.

N'AIËZ pas une Morale plus rigide que Caron. Il n'est Medecin que les deux ou trois premiers jours; encore n'exerce-t-il pas despotiquement son Empire; mais il ne l'étend pas ordinairement plus loin. Après quoi remedes bons ou mauvais, il adopte tout; il dit que c'est l'affaire des Malades & non la sienne; que telle est leur préven-

(a) Voila, dira-t-on, le Pyrrhonisme revenu. On verra si je suis Pyrrhonien en Medecine; Mais il est clair que je ne le suis point sur le compte des Medecins; ils auroient mauvaise grace de me le reprocher.

vention, qu'ils prendroient toujours malgré lui les Remedes proposés, & qu'ainsi le mieux est de se relâcher un peu de sa sévérité, parceque, ajoute-t-il, on peut rejeter sur les parens les événemens funestes, qui sans la complaisance du Medecin, auroient été infailliblement attribués à sa seule conduite. Non seulement donc on se met par là à l'abri de tout reproche; mais on pare à tout, en faisant voir qu'on n'a eü qu'une condescendance, forcée (b) par les importunités & par les fausses expériences vantées mal à propos. Ensuite il faut ajouter :  
 „ Voilà ce que c'est que de se mêler d'un  
 „ métier qu'on n'entend point. *Ne sutor*  
 „ *ultrâ crepidam* (c). Tout le monde  
 „ a cette fureur, & en est la victime”.  
 Mon fils, cela s'appelle tirer parti de tout, & se menager un recoin, où l'on sera trouvé nécessaire.

LORS.

(b) Comme celle du bon *Sydenham*. V. de *febrib. intermitt.*

(c) Un peu d'érudition ne gate rien. *Astruc* en met par tout; c'est la moutarde de ses Ecrits, comme on l'a vü. Moutarde fade.

LORSQUE vous prescrivez quelque Médicament que ce soit, vous devez sérieusement réfléchir sur ce qu'il en peut arriver ; & si en cas de malheur, on ne peut pas blâmer votre conduite. L'état actuel du Malade est-il périlleux ? Abandonnez tout à la Nature égarée ; qu'elle s'en tire, comme elle pourra ; c'est son affaire. Le Medecin n'a point assisté à la création, pour savoir comment le corps est fait & se défait ; & quand il le sauroit, il faudroit encore avoir, ce que les Poètes feignent qu'il y avoit autrefois, *fenêtre au corps*, chose commode aux Medecins d'alors (a). Dites seulement que la Nature est bonné & sage, & on dira que vous l'êtes. N'ordonnez chose au monde, ou seulement que de petits remedes à la mode qu'on ne puisse accuser, pour les raisons données ci-devant.

NE vous obstinez pas plus contre les Malades, que contre vos Confrères. Si le Malade, ou sa famille montre une répugnance invincible contre certains remedes, tels que l'Opium, l'E-  
méli-

(a) La Fontaine. *Cont.*

métique, la saignée, &c. quand vous croiriez que la vie en dépendroit, ne vous entêtez pas à les donner. Ou si malgré tout ce qu'on vous dira, vous persistez dans vos opiniâtres, vous serez chargé de toute l'iniquité, si par hazard votre Malade vient à périr. Mille expériences vous autorisent à suivre ce conseil; mais je ne vous ferai part que d'un seul trait arrivé à *Chirac*. Il voulut absolument faire saigner du Pied la femme d'un Conseiller au parlement. Cette Dame montra tant d'Antipatie pour cette saignée, qu'elle dit cent fois qu'elle mourroit dans l'opération. Elle pria instamment son Docteur de prendre le bras, au lieu du pied. Celui-ci s'imaginant bonnement, comme bien des Gens le croient encore, que la saignée du pied dégage mieux la tête, lors même que les gros vaisseaux sont encore pleins, (quelle sottise!) n'en voulut jamais démordre, & ne fit que se moquer des terreurs paniques de la malade. Cependant la veine s'ouvre, la femme meurt & le Mari au desespoir, va se jeter dans la *Rivière*. Arrive *Chirac*: en grand Médecin,

cin, que rien ne déconcerte, il écoute tranquillement cette tragique Histoire, & remonte en Carosse, en disant : *Parbleu, voilà de grand Fous !*

L'HORREUR de la Nature est un sentiment inexplicable; on ne peut la vaincre; il faut en craindre les suites, principalement dans une imagination vive. Un Medecin qui ne fait pas taire ses maudites *regles*, pour écouter un tel instinct, est un imprudent & un insensé : mais lorsqu'on a bravé ces répugnances terribles, c'est une seconde folie de ne pas prendre les précautions en usage, au sujet des agonisans.

IL faut s'informer dans le voisinage, si par hazard le malade ne seroit pas mort depuis la dernière visite. Si vous apprenez qu'*oui*; alors sans paroître étonné, dites; *je l'avois bien prévu; je n'aurois pas même crû qu'il eût été si loin. Le Pauvre homme a bien souffert ! mais enfin il faut que tout le monde paye le tribut, Grands & Petits ; & autres Bourgeois bavardages de Mylord claquent. Baptême ajoute : Pallida mors æquo pulsât pede pauperum tabernas regumque turres.*

S I

SI un Malade vous chasse par une porte, vous rentrerez par l'autre, sous prétexte de vous conformer à vos statuts, ou du simple intérêt que vous prenez, ne dites pas à sa bourse, mais à sa santé. Je me souviens qu'un Capitaine des *Houllans*, impatienté de voir sans cesse revenir les Medecins de . . . tantôt l'un, & tantôt l'autre, même après les avoir fait payer, fut enfin forcé de faire mettre un Sentinelle à sa porte, avec ordre de les bourrer. Ils étoient furieux que le Malade me voulût seul. C'étoit un plaisir de voir de quel lointain & de quel air ils regardoient, comme des gens battus, le champ de Bataille. Voilà de déterminés chasseurs de *Schellings*! Mais avoient-ils tort? Un Medecin étranger reste quelquefois, & s'établit dans une ville, où il ne comptoit séjourner qu'un certain tems. Cela augmente le nombre & conséquemment diminuë le revenu des Guérisseurs. C'est une *regle de trois* qu'un avare a bientôt faite.

ENFIN, pour ajouter ici toute la scéleratesse qui accompagne trop souvent la pratique des Medecins, & qu'il  
ne

ne manque rien au Tableau de leurs mœurs, si une pauvre fille que son propre cœur a séduite, & qui se trouve prise à l'hameçon de l'Amour, vient chercher chez vous un remede plus prompt, que celui de la Nature, le lui refuseriez vous? Et vous, Medecin, Homme de sac & de Corde (a); ferez-vous retenu (b) comme un sot, par le frein des préjugés? Attendrez vous de cruels délais, pour tirer une malheureuse de l'abîme, duquel elle vous implore! Si elle est riche, de bonne maison, si une mère aussi genereuse, qu'au dés-

(a) Les Medecins ne se facheront pas d'un Epithete que j'ai entendu donner en Chaire à *St. François*.

(b) En ce cas vous seriez beaucoup plus scrupuleux que le digne fondateur de votre Art. Vous savez l'histoire de cette galante chanteuse, qui devenue grosse, pour n'avoir pas toujours chanté, & qui aiant grand' peur de perdre sa voix, (par la raison peut-être, tant la belle enfant étoit simple! qu'il sort plus d'air par une grande, que par une petite ouverture), fut consulter Hippocrate. Ce sage oubliant ses propres loix, (*se spontè legi Legifer obligat*) lui conseilla de sauter haut & souvent, les jambes fort écartées, & à plomb. Le conseil fut suivi, &

espoir , vous offre la moitié de son bien , pour sauver l'honneur de sa fille & le sien propre qui en dépend , comment faire ? J'avoüe que le cas est embarrassant. Au défaut de conseils , c'est à vous à voir si vous n'aurez point de remords , en suivant l'exemple que je vais vous proposer ; il contient le crime & l'art de le faire valoir. Madame M . . . à la fille de laquelle un Prince avoit fait un enfant , fut trouver le plus scélerat des Medecins , homme sans foi , sans probité , sans religion d'aucune espece , & qu'elle fa-  
voit

& heureux ; car il vint un bon petit œuf fécondé , qui eût fait un homme & dont les traces eussent au moins effraïé les Amoureux , si la Musique n'y eût rien perdu. La fille enchantée en fit present au divin Grec : ce qui lui donna occasion de nous en écrire quelque chose ; comme une matrice grosse , heureusement volée dans un cas rare , a procuré au celebre M<sup>r</sup>. *Noortwyk* le plaisir & l'honneur de découvrir par l'injection &c. la communication , qui n'avoit point encore été connue , on du moins prouvée avant lui , entre les Vaisseaux arteriels & veineux de la Matrice & du *placenta*. V. Hipp. de *Nat. puer.* C'est le premier qui ait parlé de l'œuf humain ; tant est *nouveau* le système des œufs.

voit avoir plus d'une fois fait payer à la mère, le meurtre de son enfant. Elle arrive toute éplorée chez ce Fripon, (car quel nom donner à ce malheureux )? À quelque prix que ce soit, au nom de Dieu, Monsieur, lui dit-elle, d'un ton de suppliante, soïez le sauveur de ma famille; ma fille est grosse, délivrez-la, & vous me rendrez la vie. Eh! bien, Madame, repliqua le Docteur, que voulez vous que je fasse? Voilà une malheureuse affaire. Est ce qu'un habile Homme tel que vous, reprit la mère, n'auroit aucuns remedes pour de si frequens malheurs! Le Medecin rêva quelque tems, regarda le Ciel qu'il alloit offenser, & fit des mines de possédé, que la Consultante prit d'abord pour un refus; mais elle en fut quitte pour la

(a) *De N. . .* habile accoucheur de L. qui servit Madame de Fenelon dans les Couches qu'elle fit à la Haye, appelé chez une païsanne en travail d'enfant, ne voulut pas la secourir, sans être païé d'avance. Le Mari n'ayant pas autant d'argent comptant, qu'il en falloit, fut vite en emprunter de tous ses voisins & amis. La recette ne se trouvant point encore assez abondante, tous les assistans le  
sup-

la peur ; il promet tout. Mais, Madame, songez-vous bien, reprit-il, après avoir un moment comme rentré en lui-même, songez-vous bien jusqu'à quel point il faut être versé dans les plus secrets mystères de l'Art, pour réussir en ce cas. D'ailleurs les remèdes sont extrêmement chers, j'entens ceux dont l'effet est sûr & constaté par de fréquentes expériences. Discours de Fripon, qui veut être bien payé ! aussi le fut-il, lorsque la pauvre enfant eut été délivrée par ce coquin d'Esculape, du fardeau, dont mal-adroitement l'avoit chargé l'Amour. Ce succès horrible ruina presque la mère, de laquelle il tira & avant & après, des sommes si considérables, que certains les font monter à 100000 lb. (a) Le Prince informé de

supplèrent en vain de mettre la main à l'œuvre ; il ne céda aux prières & aux larmes, que lorsqu'on y eut joint l'argenterie, celle même qui étoit utile à la Malade. Comme une telle récompense de son adresse, étoit une chose forcée ; appelé en Justice, il lui fallut regorger la plus grande partie de ce qu'il avoit ainsi extorqué. Voilà un fait qui n'est qu'un petit *Pendant* de l'autre, & qui me fait

re-

E

de l'indignité de cette manœuvre, auroit certainement fait pendre le Medecin, si la Dame même ne fut venue les larmes aux yeux se jeter à ses piés & lui demander grace & miséricorde pour ce malheureux, qui regna & fit fortune en Medecine le siècle dernier. Tirons le rideau sur ces horreurs, & disons avec *Rousseau* (a),

*Fortune, dont les mains couronnent  
Les forfaits les plus inouis &c.*



### C H A P. III.

#### *Politique par rapport à la Religion.*

**S**i l'Anatomiste, le Physicien, le Chymiste &c., sont les seuls confidens des plus rares merveilles du Monde, à combien peu de Medecins cette confi-

regretter que le Medecin n'ait pas du moins restitué tout ce que lui avoit valu l'abus le plus

confiance a-t-elle été faite! Combien peu y en a-t-il, à qui la Philosophie, même celle du corps humain, ne soit pas tout-à-fait étrangère! *Astruc*, *Molin* &c. Philosophes! Aussi ne sont-ils pas exposés au soupçon d'impiété & au titre odieux d'Athée, s'il est vrai, comme on pourroit le conjecturer, que ce soupçon ne puisse être fondé que sur l'étude de la nature. En effet a-t-on vu passer des ignorans pour Athées & n'a-t-on pas vu au contraire accuser un *Leibnitz*, un *Mallebranche*, un *Wolf*, un *Descartes*, des *Boerhaaves*, des *'s-Gravesandes* &c.? Accusation qui ne peut avoir d'autre fondement que le profond savoir de ces Grands Hommes & l'ignorance de leurs sentimens: accusation par là-même bien digne de ceux qui l'intendent.

DES Medecins beaucoup plus éclairés, ont donné dans les idées les plus ridicules. *Hoffman* a fait un traité de *Potentia Diaboli*. Je m'imagine voir *Newton* expliquer l'Apocalypse. Ce Me-

plus honteux & le plus indigne de sa profession.  
(a) *Ode à la Fortune*, pièce sublime.

Medecin a fait cet ouvrage, pour prouver que le Diable (a) se méloit de nos maladies, & qu'il étoit la cause de ces extraordinaires bouleversemens de l'Oeconomie Animale, où l'on ne comprend rien. *Winslow*, pauvre génie, mais que la Postérité comptera parmi les Anatomistes, est grand Partisan des *Possessions*; il voit souvent du fortilége & de la Magie, dans des maux faciles à concevoir par le seul *Naturalisme*. Il croit qu'on a le Diable au corps, lorsqu'un mal lui semble tenir du prodige: c'est pourquoi son remède est l'Exorcisme. Un jour il envoya chercher *Andros*, pour ces prétendues possessions. *Andros* se trouva l'ami du Démon, & du Malade par conséquent; *Winslow*, *Agnus Dei*, l'agneau de Dieu, &

(a) Il y a eu un Théologien en Hollande, qui a osé soutenir que les *Diables* dans le Nouveau Testament, ne signifioient que diverses sortes de Maladies; & que, lorsqu'il est dit que J. C. a fait fortir tel, ou tel Diable, de tel ou tel sujet, cela ne veut dire autre chose, si non que J. C. a guéri telle Maladie, ou telle autre, dont on étoit tourmenté, ou possédé.

En

& conséquemment encore l'ennemi du Malade , qu'il ne pouvoit toucher , sans lui faire jeter des cris affreux : ce qui ne laissoit pas d'ébranler notre incrédule. Je fus le voir sur ces entrefaites , pour lui porter la table de sa *Prééminence de la Médecine sur la Chirurgie*, qu'il m'avoit prié de faire. Ce vieux fou ne voulut-il pas échauffer mon imagination , comme la sienne , & me faire croire au sortilège ? Alors les convulsions de la troupe Janséniste de l'Abbé *Paris* étoient en vogue ; & chacun apprenoit à l'envi à se servir avec assez de vigueur de son imagination , pour s'en procurer. La puissance de cette Machine est incroyable. Quoi , lui dis-je ? vous ne voiez pas la fourberie ? *Tu solus Peregrinus in Jerusalem !* Non , dit-

En ce cas l'illustre *Hoffman*, le *Boerhaave* des Allemands , n'auroit pas si grand tort. On peut placer ici une plaisante conjecture d'un Médecin. Celui dont je veux parler , prétend que par les Prophètes , dont-il est parlé dans la S<sup>te</sup>. Ecriture , il faut entendre les Astronomes , ou plutôt apparemment les Astrologues du tems où parut cet Ouvrage ; par les Mages , les Médecins ; par les Sages , les Philosophes &c.

dit-il, je ne suis point païé comme le Moliniste A.. pour déclamer contre des faits, qu'il est aussi dur de nier, que ceux de l'imagination dans la grosesse. *Sangrado*, continua-t-il, *Vardaux*, *Renéaume*, & tant d'autres grands sujets de la Faculté, ne sont point de votre avis. Ceux que vous regardez comme des fauteurs & des Comédiens, sont à leurs yeux des hommes inspirés par l'Esprit Divin. Qu'on dise à présent que c'est le seul mépris de la Superstition des premiers Siècles, qui a mérité aux Medecins dans tous les tems l'accusation d'impies & d'Athées!

CONCLUONS donc que l'accusation d'incrédulité, dont il s'agit, fait beaucoup plus d'honneur à la plupart des Medecins, qu'ils ne méritent; que ce n'est pas sur leur Philosophie & leurs lumières, qu'il faut rejeter l'idée peu avantageuse qu'on-a de leur Religion: mais qu'au contraire ils doivent être taxés en *raison inverse* de leur savoir, comme parlent les Geomètres, c'est-à-dire en françois, à proportion de leur ignorance.

CE

CE n'est pas qu'il n'y ait eu dans la Faculté même, des hommes, qui se soient distingués par leur piété, comme par leur savoir : mais admirez ici l'équité du Public, & comme en tout elle se foutient merveilleusement ! En adoptant le savoir, il rejette la piété ; & réciproquement, en accordant la piété, il nie la science, comme deux choses incompatibles.

UN fameux Curé de Paris disoit à *W* . . . . je crois que vous êtes un fort mauvais Medecin. C'est aparemment, lui répondit le Docteur, parceque je suis Anatomiste. Non, repliqua le Curé, c'est parce que vous êtes Dévot ; je n'ai jamais vû aucun bon Medecin crédule. De là vient que nos Medecins par une Politique singulière, lorsqu'ils croient devoir aller à l'Eglise, en certains jours solempnels, ont soin de s'y cacher. *Caron* étoit caché & endormi au tems de Pâques, derrière un pilier de St. *Eustache* ; *Biribi* qui l'y découvrit, l'éveilla, en lui disant : *Tu quoque mi Brute!* Vous me prenez sur le fait, dit *Caron*, cela me coûte deux consultations de 12 lb chaque.

E 4 JE

**J**E ne prétens pas dogmatifer, mon  
 Fils; "je ne suis, comme dit cavalière-  
 ,, ment le Prêtre Charron, ni monteur de  
 ,, chaire, ni porteur de Capuchon, ni di-  
 ,, seur de chapelets": mon seul dessein  
 est de vous donner de sages conseils pour  
 vous gouverner par rapport à la Ré-  
 ligion, dans une société, où ils sont  
 d'autant plus nécessaires, que la Réli-  
 gion y entre pour peu de chose. *Tabac*  
 disoit que l'idée de Dieu étoit sans  
 objet; que l'ignorance seule de la Na-  
 ture nous avoit conduits à la supposi-  
 tion de son Auteur; que toutes ces in-  
 dications tant vantées, n'étoient que de  
 foibles conjectures, incapables de for-  
 cer l'assentiment d'un Philosophe; que  
 quand nous voions une rose, il nous  
 en restoit une idée, ou une sensation,  
 lorsque cette rose n'étoit plus; mais  
 que si l'on ôtoit les quatres Lettres  
 D, I, E, U, du nom de Dieu, il  
 n'en restoit plus rien dans l'esprit. L'Ab-  
 bé d'*Houtteville*, comme on en peut  
 juger, fort scandalisé d'un tel propos, di-  
 soit, ainsi que *M<sup>r</sup>. de Mairan*, qu'il n'a-  
 voit jamais connu un si mauvais Philo-  
 sophe. Le Curé de *M . . . .* ne vouloit  
 pas

Pas l'enterrer ; M<sup>r</sup>. le C... F... le lui ordonna , par ce discours plein de sagesse : " songez-vous bien , lui dit-  
 ,, il , que c'est au Medecin du *grand*  
 ,, *Mogol* , que vous refusez la sépulture " ?

L'IRRÉLIGION n'a pas empêché *Tabac* de réüssir , ni *Spinosa* de mourir tranquille. Un tel bonheur est l'effet de la prudence. *Spinosa* ne dît jamais ce qu'il pensoit ; on le trouva dans ses papiers après sa mort , comme ceux de ce Curé Champénois , dont bien des gens savent l'histoire , homme de la plus grande vertu , & chez lequel on a trouvé trois copies de son Athéisme. *Tabac* songea d'abord à se faire une réputation à toute épreuve , avant que d'oser faire connoître ses idées sur la Divinité. De là vient que d'habiles gens ont bien pû avoir des idées desavantageuses d'un homme qui réüssissoit , malgré sa tache d'impiété ; mais que la plupart des Malades , qui regardoient *Tabac* comme le Dieu de la Médecine , ont mieux aimé ( quelle simplicité singulière ! ) être guéris par un

incrédule , que tués par un Catholique.

SO TAUX emploie les mêmes argumens que *Tabac* ; il bégaye toutes ses idées , il les a retenues , comme un Perroquet , sans les comprendre. Quand je pense qu'il fait l'*Esprit fort* , je le compare à un Ane , qui voudroit se donner l'encolure d'un beau Cheval d'Espagne. Pour vous détourner de ces exemples , je ne vous dirai que ce qu'*Arnauld* disoit à *Boileau* (a) , qui ne se piquoit pas de passer le rabot & la lime sur ses idées de Religion , comme sur ses vers :

„ Pour un Impie que vous ferez rire ,  
 „ vous indignerez vingt (b) honnêtes  
 „ Gens”. Je suppose que la Religion n'est qu'une fable imaginée pour contenir les peuples dans leur devoir & faire la sûreté du Gouvernement ; dans cette hipotèse , elle seroit un puissant préjugé qui mériteroit du respect. Le braver , c'est se perdre.

ECOUTEZ *Bresil* ; vous l'entendrez quelquefois déclamer hardîment contre les miracles ; mais il y ajoûte un correctif

(a) Sat. I. v. 155.

tif plein de sens : quand ils ne seroient, dit-il, que des bruits de Basse-Cour, ils mériteroient de grands égards. Voilà ce qui s'appelle un Homme judicieux, un Esprit solide ! Si vous dites à l'Univers le mépris que vous avez pour toutes les R., ce mépris vous sera rendu au centuple : on dira que vous êtes un perturbateur de la Société, un destructeur des loix Divines & humaines, un esprit dangereux, par qui l'Anarchie est à craindre ; or avec une telle renommée, qui est-ce qui confîra à un jeune Medecin sa vie, sa Famille, sa femme &c. ? Il faut donc respecter ce que les *Pascals*, les *Boyles*, & autres beaux génies ont réveré, ne fut-ce que pour éviter la férule des Loix & vous garantir des filets de l'envie.

Du moins imitez la conduite de *Tahac*, pour que le malheur de ne pas croire, n'influe pas sur tous ceux de vôtre vie. Quelle imprudence de converser avec le vulgaire, de ce qui est au-dessus de la portée même des Philo-

(b) Plusieurs nient, & par mille faits, que la probité soit nécessairement liée à la Religion.

losofes ! Ah, mon fils, que la démen-  
geaison d'être compté parmi ces hom-  
mes qui pensent, ne vous prenne ja-  
mais ! Abandonnez (a) une vaine  
Métaphysique aujourd'hui décriée ,  
& ne vous mêlez jamais d'une par-  
tie de la Philosophie, qui coûte si  
cher à habiller. En un mot ne vous  
imprimez jamais aucune tache, soit  
par des discours libres, soit par des  
ouvrages licencieux, afin que vos con-  
frères n'aient aucune prise sur vous de  
ce côté. La machine de la Religion  
est plus à craindre pour le plus honnê-  
te homme, que ne le fut jamais pour  
St. *Malo*, la machine infernale des  
An-

(a) Apprenez plutôt à énoncer quelque ver-  
biage sur un *Dieu*, dont le sens ne puisse se re-  
trouver, & on vous croira grand Théologien,  
tandis que vous ne serez qu'un Ane *in Catedra*.  
Il faut braire comme cet Animal, en Chaire,  
à l'Académie, dans les Cercles, par tout. Sur-  
tout ne manquez pas de décrier la fureur  
qu'on a pour les Gouverneurs Suisses, & d'in-  
diquer ces M<sup>rs</sup>. comme la source de la dégéné-  
ration d'une chose qui ne s'est jamais encrée  
en Hollande, je veux dire le bon goût. Vous  
avez encore les Chimères du Jansénisme & du  
Mo-

Anglois. Madame la Comtesse de M . . . . disoit au Docteur . . . . *c'est un grand malheur de ne pas croire ; mais c'en est un bien plus grand de le dire.* Le Prince de P . . . . ajouta ; *soyez Déiste , ou Athée , si vous voulez ; mais que cela ne transpire pas , je vous prie ; car il importe qu'on ne dise pas à la Cour.* Le Prince de . . . . a un Medecin Athée.

MAIS en évitant toute Irréligion , sur-tout poussée jusqu'au fanatisme , (car elle a le sien , & je connois des gens qui en sont entichés ) ; prenez garde de donner dans un fanatisme contraire & beaucoup plus pernicieux dans la société : fuiez tout esprit de Parti ; ne soiez

Molinisme ; embrassez-les , du moins pour faire voir que vous êtes , non un *Ixion* , mais un homme universel. Lisez *Bayle* , il vous apprendra l'Histoire de toutes les Sectes ; lisez *la Motte le Vayer* , ou comme lui tous les *Voisageurs* , & ils vous apprendront a n'en épouser aucune. Mais je fais tort à *Bayle* ; cet excellent Homme suffisoit pour cela. Toute la science & l'étude des Hommes ressemble à un Mémoire , dont les sommes bien additionnées , feroient pour toute somme totale , O. *Unum scio , me nihil scire.*

soiez d'aucune Secte, on vous soupçonneroit d'artifice. Plus vous serez dévot, plus vous passerez pour Hippocrite, fourbe & trompeur. Voiez *Argenterius*; il a crû entraîner tout Paris, en faisant des Mandemens, des Lettres Pastorales, en prêchant contre le Jansénisme, pour faire sa cour à un Important personnage &c: mais tous ces gens-là ont plus d'esprit que lui; ils ont pénétré le fond des motifs qui le font agir, & ont méprisé l'Acteur. *Reneaume* avoit crû de même, qu'en épousant *Jansénius*, *Quesnel*, le Chef de la Troupe de St. *Medard*, *Arnauld*, *Nicole*, & tout Port-Royal, il en auroit tous les malades, comme *Procope*, ceux des *frey-maçons*. *Vardaux* plus heureux, sans esprit, sans lumières, dur, brutal, toujours guindé sur son expérience de 45 ans, Janséniste, comme Medecin, je veux dire sans être plus au fait de la doctrine de l'Evêque d'Ypres, que de celle d'*Hippocrate*; *Vardaux*, dis-je, a trouvé le secret de séduire le Bourgeois par un air choquant de candeur & de vérité mal entendue, ainsi que *Mylord Claquedent*,  
en

en affectant le jargon de ces sortes de gens. *Sangrado* plus éclairé, a aussi trouvé dans le Jansénisme la première source de sa réputation. Sans les Huguenots, aux opinions desquels *M . . .* feignoit de se prêter, il n'eut point eu d'emploi à Montpellier ; il seroit peut-être encore dans son cabinet. Hélas ! il n'en seroit que plus heureux ! On se connoît si peu en vrai mérite à la Cour, qu'il regrette tous les jours sa pipe & sa chaudière.

MAIS, mon cher enfant, les Prêtres, les Dévotes ne vous feront pas inutiles. Ils vous ouvriront des portes qui vous seroient fermées ; ils vous introduiront par-tout, & s'armeront pour vous. *Adverbe* a été successivement marié à deux illustres Grisettes, une Lingère, & une Jardinière ; son Curé a été l'Entremetteur. Qui cultivera la *vigne du Seigneur*, si ce n'est ces vigneronns ?

ATTACHEZ-vous donc à ces gens de Dieu & sur-tout aux Directeurs accrédités, & aux Prédicateurs célèbres ; vous pouvez regarder une Dévote, comme

me

me une ame tendrement confite dans le P. *Eternel*, & dans son confesseur, auquel elle n'est pas moins attachée.

COMME la gravité affectée sert à cacher les défauts de l'esprit ; les dehors spécieux de Religion sont un autre mystère, à l'abri duquel se cachent l'hippocrite & l'hypocrisie. Avec le Vulgaire, vous pouvez vous envelopper dans ce voile imposteur ; tout est permis pour faire fortune, je ne dis pas selon Machiavel, mais selon l'Univers ; mais songez que des yeux pénétrants perceront sans peine vos artifices ; qu'ils liront dans votre ame que vous n'êtes qu'un fourbe : que le masque tombera, & que personne enfin ne sera la dupe du *Tartuffe* découvert.

TOUTE affectation est nécessairement liéé à l'hypocrisie ; il faut la retrancher de votre Religion. N'affectez

(a) " *Kirftenius* ne comptoit pour rien l'efficace des remedes sans l'assistance de Dieu ; il faisoit dépendre de la bénédiction céleste, le succès de la Medecine ; ordinairement il n'entreprenoit la cure de ses malades, qu'après qu'ils s'étoient reconciliés avec le bon Dieu : il  
" dor-

tez j'amaïs d'être plus pieux que les autres, c'est le conseil de notre ami *Rabelais*, ce plaisant curé-Médecin, qui je crois, n'eût jamais cure d'ames, qu'à la faveur du corps, qu'il traitoit d'une certaine façon.

N'IMITEZ pas ces medecins qui disent avec *Argentarius*; qu'on ne peut être heureux dans la pratique, quand on n'a pas fait un quart d'heure de prières le matin; car rien de plus mal adroit que cette hypocrisie, sur-tout dans qui seroit décidé aussi malheureux praticien. D'autres, lorsqu'ils ont obtenu quelques graces, disent publiquement, qu'ils iront en remercier Dieu à Notre-Dame, ou à Ste. Geneviève, & qu'ils y feront dire une Messe. Celui-ci, nouveau *Kirstenius* (a), rassemble ses Domestiques le soir pour la prière; celui-là envoie tous les jours son

„ donnoit courage à ses malades, en les exhortant à se confier en Dieu. Il étoit fort assidu aux exercices de piété; il commençoit, il finissoit sa journée par la lecture de la Bible”. *Morin* lui ressembloit V. son *Eloge* dans F. Voilà deux Docteurs dont le Curé .. n'eût pas voulu se servir; & ma foi je crois qu'il eût bien fait.

son Carosse à la porte d'une Eglise. Il arrive de là que ceux qui le remarquent, cherchent le Medecin & ne le trouvent point. Il n'y a plus que la ressource du mensonge, en disant : " je „ l'avois prêté à Madame de . . . „ qui relève de couche ” .

P O U R n'être pas en butte aux accusations des Hippocrates, soiez donc toujours l'ami de votre Curé, & le Medecin de ses Dévotes ; infinüez-vous dans les Couvens ; mais ne soiez jamais que Medecin avec les Religieuses. Il faut beaucoup d'égards pour les Prêtres, ou Moines, qui visitent vos Malades & confessent vos Nones. Montrez leur de la Religion, quand même vous n'en auriez pas.

S I ces bons Ministres veulent se mêler de Medecine, soiez toujours de leur avis & ne les contrédites jamais ; moienant ces petites attentions, toutes les ressources de vos accusateurs seront vaines, leurs filets seront inutilement tendus pour vous.

J E sai qu'on ne peut avoir soi-même de la Religion, lorsqu'on accuse les autres d'en manquer ; que c'est le dernier &

& le plus indigne manège des Fripons, de faire servir à leurs passions, ce qu'il y a de plus respectable & de plus sacré : mais enfin telle a été dans tous les tems la ruse des calomniateurs ; l'esprit de vengeance & d'animosité leur fait interesser la Religion dans les disputes qui ont tout autre objet. " C'est, „ appeller la cause de Dieu, à l'aide „ des passions du peuple ". *Boerhaave* pensa être la dupe de cet artifice.

CETTE manœuvre, quelque horrible qu'elle soit, est en usage parmi vos confrères ; elle vous devient donc nécessaire à vous-même. Attendez vous qu'on fouillera les secrets de votre cœur, & qu'on prononcera avec audace sur les sentimens que vous aurez le mieux cachés. Telle est la conduite de *Brésil* ; telle est celle des Emissaires de ce Docteur, & principalement de son premier Valet, qu'il a fait agréger à la Faculté, pour le récompenser de ses services. Ainsi se conduisent encore le Professeur *Argentérius* & tant d'autres. Faites sentir aux uns, qu'on ne peut supposer de la Religion, à des gens enclins à soupçonner les autres

tres d'en manquer ; & que tel qui vous accuse d'impiété, trahit lui-même la sienne, sans s'en apercevoir. Dites aux autres, autorisé par tant d'honnêtes exemples, que tels & tels sont Athées, ou au moins Déistes. Ne chargez que les gens de mérite, qui pourroient vous éclipser. Les ignorans, les fots, les gens sans nom ne méritent pas que vous vous deshonoriez pour les perdre. Cependant ce sont ordinairement les seuls dont on ait à craindre la malignité ; ils se vengent sur ceux qui ont du génie & des talens, du refus que la nature leur en a fait. C'est pourquoi du moins faut-il être, avec eux, retenu dans vos propos. On ne doit parler Religion, qu'à de vrais savans.

JE vous ai recommandé de n'être que Medecin avec les Religieuses ; vous allez voir toutes les conséquences de ce conseil. *Dom Pueros* avoit soin d'une jeune None, belle comme l'amour sous un voile si artistement placé, qu'au-dessous du plus joli minois, Dieu fait tout ce que l'œil charmé découvroit à demi. En lui tâtant le pouls, il lui glissa un *Poulet* tendre, il n'y parloit

loit que d'attentions & de services généreux; le seul mot d'amitié s'y trouva glissé: mais la Religieuse qui entrevit le dangereux amour sous ce déguisement, congédia notre affectueux Medecin. Un autre ancien Medecin de Cour, plus curieux de chasse, que de Medecine, ne put éviter dans sa vieillesse les mêmes écueils. Une jeune fille de quatorze ans, fort précoce, avoit imaginé, pour divertir le tourment d'impatient nature, de se servir de sa poupée: *non hos datum munus in usus.* Dans l'usage lubrique qu'en fit la petite libertine, la tête resta séparée du corps de l'instrument & produisit des accidens. Le Docteur fut appelé. Or devinez ce qu'il fit! Le P . . . ôta secrètement cette tête; mais plus secrètement encore, il en introduisit une autre, dont les vestiges coûtèrent au Medecin 30000. lb. Celui-là pouvoit bien s'écrier avec l'auteur de la *Girardiere*, *Dieu des Tetons*, tu m'as perdu!

UN Protestant qui fait la Medecine dans un Pais Catholique, doit être aussi exact à ordonner les Sacremens, que s'il avoit eu le *bonheur* d'être né lui.

lui-même dans cette Religion. De même un Catholique, qui exerce sa profession en Hollande, ou en Angleterre, ne doit point damner d'honnêtes gens, qui obéissent à leurs supérieurs, à leurs maîtres; ne fût-ce que par reconnoissance pour l'espoir de salut que nous laissent de bon cœur les autres Sectes. Mais si vous êtes interrogé sur la manière dont est mort tel ou tel grand Personnage; ne faites jamais dire au défunt des impiétés dans le goût de celles du Père *Regnaut* confesseur (a) de *Philippe le Bel*. Suivez F., lisez les *Eloges* des Académiciens; ils ont tous reçu ce que j'ai dit avec beaucoup de repentance: ils sont tous morts en odeur de sainteté. M<sup>r</sup>. *Schultens* a suivi cet écrivain.

VOICI une autre précaution nécessaire; il est des jours & des tems de piété qu'il faut dignement célébrer. Alors prenez des conseils de la prudence & de la politique, si vous n'avez pas d'autre

(a) Le Roi me disoit en mourant; Père *Regnaut*, jetez de l'eau benite sur ma face, elle fera du bien à mon Ame. " Alors je lui fis ad-  
,, mi-

tre guide de vos actions. Assistez aux Offices & aux Sermons; dérobez-vous aux malades les moins pressés, ne fût-ce que pour donner des marques de votre dévotion.

*Aquatbé* disoit à son Fils de paroître aux Eglises dans les grandes Fêtes; de s'y montrer en plusieurs endroits en un jour; de se placer toujours dans un lieu, où il pût être facilement aperçu: il auroit voulu le voir, non dans la *Nef*, mais sur un Piédestal, comme un Chanoine. *M<sup>r</sup>. la Burette* examinait d'abord s'il y avoit des personnes de sa connoissance, afin de trouver des témoins. Il aimoit sur-tout ces Messes de parade, instituées pour la paresse de nos Dames & dont nos Petits-maîtres papillonnant autour d'elles, saluant même, pour se donner un air de bonne fortune, celles qu'ils n'ont jamais vûes, font un spectacle assez comique.

NE suivez pas mon exemple, mon  
Fils,

„ ministrer les sacremens; les Physiciens;  
„ (c'est-à-dire, les *Medecins*) contredisant  
„ toujours.

Fils, ni dans la hardiesse avec laquelle j'ai osé publier une opinion Philosophique (a), ni dans celle que je vous montre aujourd'hui, en attaquant la Faculté, (vous avez dû apprendre à devenir sage, à mes dépens); ni enfin dans ma sincérité, ma candeur en Médecine & mon aversion pour toute Charlatanerie; car en tout cela, aiant roulé dans le Monde, comme j'ai fait, il n'y a, je l'avoüe, ni Politique, ni sens commun (b). C'est s'*Gravesande* qui ne suit pas les règles de sa propre *Perspective*.

IL faut, Mon Fils, que je vous raconte l'histoire de mon Doctorat, pour vous délasser du sérieux de cette partie: c'est un échantillon de ma Religion.

LA Postérité saura qu'aïant jugé à propos de dépenser plusieurs fois les 6000 lb. que mon Père m'avoit envoieés pour me faire recevoir de la Faculté de Paris; il

(a) Il ne suffisoit pas que la raison fut l'esclave du corps, on lui a encore mis le frein des loix: & malheur à qui ose penser!

(b) *De pane lucrando.* " De tout ce qui fait bouillir la *Marmite*". Voilà, dit à peu près Bay-

il me fallut rabattre sur celle de Reims, avec laquelle j'en fus quitte (en bien païant, & répondant aussi bien que j'étois interrogé,) pour dix Louis. Après avoir été couronné du sale bonnet d'*Hippocrate*, par les Augustes mains de ses dignes Enfants, je revins chez moi: là, nonchâlamment étendu sur un sofa, pour me reposer de mes fatigues, livré à des réflexions, moitié sérieuses, moitié plaisantes, tantôt j'étois plongé dans un morne silence, & tantôt je ne pouvois m'empêcher de rire seul comme un fou. Je me lève ensuite brusquement, & me promenant à grands pas, jettant par hazard les yeux sur une glace; voilà que j'aperçois une figure de medecin, qui s'étoit bien diverti dans sa vie, qui avoit dépensé peut-être (c) 100000 lb. *proh pudor!* mais qui ne savoit pas quatre mots de medecine: c'étoit la mien-

Bayle, les judicieux *Traités* qu'il faut donner au spirituel Public!

(c) En conscience, mes chers frères & sœurs, est-ce trop, pour m'être mis en état de faire ce livre? Vous n'en convenez pas? c'est *marché donné*, pour enchérir sur la pensée d'un Ancien: telle marchandise est *impaiable*.

F

mienne (ne vous en (a), déplaife, mon fils, ) avec robe, rabat, bonnet quarré, & tout notre lugubre acoutrement. Je me tenois les côtés à force de rire; je ne revenois point de me voir medecin. Medecin moi ! . . . Mais je fuis trop franc; qu'importe? pourfui-vons. Je me raffis, & bien convaincu que je n'étois que ce que je voiois, l'ombre de *Hu-nauld*, je m'adreffois à moi-même les plus finguliers propos, lorsqu'un valet frappe à la porte de mon *Antre*, & me prie d'aller voir un parent de mon *Banquier* qui étoit malade. Ma Folie allant fon train: ah, mon ami, lui dis-je! vas chez M<sup>r</sup>. *Josnet* qui m'a fait medecin! il l'est apparemment, puisqu'il en fait d'autres; mais que le Diable m'emporte, si je fuis plus medecin que toi!

JE ne fai si nos jeunes Docteurs, fins *Gourmets* en plaifanterie, ne la croiront pas faite, plus à leurs dépens, qu'aux miens. Il est vrai que je ne les regarde tous, si la comparaison ne les cho-

(a) Crébillon Père & moi nous avons mangé le Patrimoine de nos Enfans. Son Fils s'en plaint fort, ce qui est de mauvais exemple.

choque pas, que comme je me regardois moi-même, c'est-à-dire comme des espèces de Singes d'Esculape. Vous connoissez tout le manège de cet Animal, lorsqu'il voit sa Figure dans une glace. Croïant voir un autre Singe, il l'agace, il le baise, il lui donne des coups de patte; après mille petits jeux, mille singeries, il va chercher son camarade derrière le miroir, où il est fort surpris de ne pas le trouver. Si j'ai joué à peu près le rôle de cet Animal, du moins ne me reprochera-t-on pas d'avoir été si dupe de cette illusion, que lui, le Public & tant de jeunes *Facultatistes*, qui se croient eux-mêmes de vrais Medecins; au lieu d'aller chercher ailleurs les véritables, pour s'instruire & le devenir, comme j'ai fait, & comme le Singe va chercher l'ombre dont-il est frappé. *Ridendo dicere verum*, &c.

LA vraie Religion du Medecin consiste à se rendre utile à sa Patrie, par soi, ou par ses Confrères. N'en aiez pas plus qu'eux, vous en seriez la dupe. Refusez aux jeunes gens votre instruction & vos lumières. Si vous protegez quelqu'un, que ce soit tou-

jours un *Gervasi*, un *Dureclos*, un *Boyer*, ou autres Automates de nulle ressource, entre les mains même d'un *Vaucanson*. *Molin* s'est impitoyablement refusé à tous: *je ne veux pas d'Elève*, a-t-il toujours dit, la mode en est passée. Bonne Politique, car le Maître est quelquefois méprisé, ou supplanté par le Disciple. Combien de Malades qui sont encore à venir, *Sylva* ne nous a-t-il pas promis à *Hunauld*, à *Bertin*, à moi, & à tant d'autres? Modélez-vous en tout sur la conduite de vos Confrères, afin de n'être pas suspect de plus de Religion qu'eux. Ou ils ne se voient point, ou ils se voient politiquement, & ne cherchent qu'à se dresser mille sortes d'embûches, comme on l'a vû. Rien ne démontre mieux leur peu de probité. La Faculté est une forêt pleine de Loups, qui, selon leur adresse & leurs ruses, se tendent des pièges & se mangent les uns & les autres. Il n'y a pas un Medecin qui avouë le mérite d'un de ses Confrères, ou qui ne retranche de la supériorité généralement accordée à certains. Si par hazard ils louent, leurs éloges (a) sont forcés,

ou

ou empoisonnés par quelques restrictions, ou par le fiel d'Epigrammes, qui supposent plus de méchanceté, que d'esprit; ils se blâment, & se condamnent au moins furtivement dans toutes leurs opérations; ils se déchirent sans nul ménagement, il ne cherchent enfin qu'à se supplanter. Les uns sollicitent fourdement la place d'un Confrères; les autres la suppression d'un Ouvrage qui leur a déplû, parceque leurs *petites opinions* n'y sont pas assez respectées. La plupart se réjouissent de la mort de ceux qu'ils ne soignent pas; ils la souhaitent, pour *casser le cou*, disent-ils, à tels & à tels, qui sont de vrais meurtriers. De jeunes gens, pleins de lumières & de génie, prennent-ils un certain vol? Les vieux ne négligent rien pour les décréditer & les perdre. Il faut avoir bonne opinion d'un Medecin contre lequel vous verrez presque tous ses Confrères s'acharner. Le mérite, auquel on devoit élever des Autels, n'est-il donc point fait

(a) V. La Politiq. des Medecins entr'eux.

F 3

fait pour être aimé ? Hélas ! non, c'est un malheur d'en avoir, parcequ'il conduit à tourner le dos à la multitude (v. p. 135.); l'envie grince, pour ainsi dire, les dents à son aspect. Quand donc vous entendrez quelqu'un médire de la Religion de son Confrère, lorsqu'il n'ose mépriser son esprit & ses talens; vous pouvez dire hardiment : " voici un  
 „ Fripon intéressé, qui veut s'élever  
 „ sur les ruines d'un autre ”.

IL est vrai qu'on dira la même chose de vous, si vous prenez le même parti (eh! le moien de ménager des Tigres qui ne cherchent qu'à vous mettre en pièces!). Il faut donc ici une hardiesse infinie pour ne pas vous écraser avec les autres. C'est le fin du *Ma-*  
*chia-*

(a) Il y a un maudit passage de Celse, *Sanitatem agis Medicina promittit*, que Boerhaave a eu la maladresse de citer dans un de ses ouvrages, où il ne cite aucun autre Auteur (*Apb. 2.*). Il ne vaut pas mieux que la faillie du Gascon : *ponitne an tollit ?* car les Hérésiarques disent *tenet ne ?* Prévenez ces *Charmants*, déculotez l'Art : qu'on le voie *in naturalibus* :  
 les

*chiavélisme*, & ce fin ne peut se décrire; il ne s'apprend point.



## CHAP. IV.

### *Politique avec les Hérétiques en Médecine.*

**A**TTENDEZ-VOUS à assuier mille Brocards, (a) & sachez les repousser. Vos Antagonistes feront des Gens du Monde, de grands Seigneurs, des Financiers, des Petits-Maîtres de Robe, ou de Littérature &c.

SI

les ricurs feront pour vous. Je connois un Médecin qui a fait fortune, à force de se moquer de lui-même. Si l'on vous dit avec Petrone, savez vous, pourquoi M<sup>r</sup>. un tel est mort; c'est qu'il avoit 12 Médecins, vous repondrez qu'il y en avoit 12 de trop; & que Montagne est bien indulgent de dire qu'il en faut un: il est vrai qu'il le suppose bon. Mais *rara avis in terris, nigroque similima Cygno.*

F 4

Si vous êtes attaqué par un grand (a) Seigneur, ne répondez rien; Il attribuera au respect qu'il croit dû au hazard de sa naissance, un silence méprisant.

Si un Officier (b) vous attaque, pardonnez lui de mal plaider dans un Bateau étranger. Qui déraisonne du matin au soir sur son propre métier, peut-il parler juste sur une science qu'il ignore, & qui n'est véritablement à la portée que des Hommes qui avec du génie l'ont étudiée toute leur vie. Ne badinez pas ces Adversaires; votre raison auroit sur les oreilles, parce que malheureusement la leur n'est pas dans leur tête. Leurs argumens sont tranchans.

Les Beaux (c) Esprits sont faits pour le Clinquant, plutôt que pour le Solide;  
ce

(a) L'Empereur *Hadrien* fit venir tous les Medecins de son Empire, & parce qu'ils ne pûrent le guérir de son *Hydropisie*, il eut pour eux tant de mépris & de dépit, qu'il les eût tous volontiers fait pendre: mais il ne les egorgea, qu'à ma manière. *Maximin* que ses Medecins ne pûrent guérir de ses plaies, les fit tous tuer.

(b) Ce Chapitre a été lu à Anvers par l'Auteur,

ce ne sont que des *joieurs d'imagination*, & grâces à l'usage qu'ils en font, le jugement est bien risqué à ce jeu-là. L'un donne sa confiance à un Docteur, qu'il a nommé avant moi le *bœuf à la mode*; l'autre à son ami; celui-ci au Medecin qui a le plus d'esprit; celui-là enfin au praticien le plus employé, quoiqu'il le croye fort incapable de bien observer.

P A R M I les Gens du monde, il est de certains Pédans qui à un petit air d'hérésie comique, qu'ils croient fort agréable, joignent une sorte de Misanthropie dont les Medecins sont l'objet. Voyez, dit-on, tels & tels, en un mot presque tous les Medecins: étudient-ils? Imaginent-ils quelque chose de nouveau? Non; ils tuent les Enfans, com-

teur, dans une grande compagnie d'Officiers de distinction: ils prirent le parti que prend un Malade purgé par un Medecin qui se moque de la Medecine; celui de rire.

(c) Ceux ci disent: "comment les Medecins guériroient-ils les autres? Ils ne savent pas se guérir eux-mêmes," & autres merveilleuses objections: c'est comme si je disois, qu'un bel Esprit se laisse mourir comme un sot.

comme ils ont tué les pères. Peu curieux d'épreuves nouvelles, ignorant les anciennes, ils négligent tout; ils donneroient pour faire connoissance avec un seul Malade, celle de cent Maladies.

IL peut y avoir du singulier, du bizarre, du ridicule même dans tous les discours de ces mécontents. Ne relevez pas de telles misères, vous vous feriez autant d'ennemis capitaux; vantez la justesse de leurs vuës, & pardonnez leurs extravagances. Mais pour ce qui est du peu d'activité, ou de l'indolence de vos Confrères, vous pouvez en convenir avec l'Univers, sans craindre d'altérer la Vérité. Eh! oui; ma foi, c'est bien aux progrès de la Médecine, que la plupart des Médecins s'attachent! Pour les cultiver avec succès, *Hales* ne semble-t-il pas prouver qu'il n'est rien tel que de n'être pas Médecin? Pourvû que tous les héritiers soient contents, les Médecins le sont aussi, si les Honoraires marchent: *Fami, non Famæ*. Voilà la Dêvise du Médecin.

ON vous reprochera la honte qu'éti-  
rent

rent jadis les Medecins d'être chassés de Rome, convenez du fait en riant; dites : " cet inconvenient n'a rien qui  
 „ me surprenne, les Medecins de-  
 „ voient s'y attendre; pourquoi aussi  
 „ avoient-ils la folle ambition de tout  
 „ embrasser? Un Medecin qui exerce  
 „ la Chirurgie, la Pharmacie, la Mé-  
 „ decine, comme on faisoit autrefois,  
 „ ne peut que se perdre, quoique deux  
 „ de ces choses se pratiquent encore  
 „ aujourd'hui en certains pays, (les  
 „ deux dernières en Zélande): Les  
 „ Malades mouroient, parce qu'ils  
 „ étoient livrés plutôt à des Bouchers,  
 „ qu'à des Chirurgiens" &c. Babillez  
 d'un air sensé sur ce ton-là, & vous  
 détruirez l'opinion recüe. Mais pour  
 le dire en passant, le fait est-il vrai?  
 On a beaucoup écrit, harangué, dis-  
 puté, pour s'en assurer. *Drelincourt*,  
*Méad* dans un Discours Anniversaire,  
 d'après lui *M<sup>r</sup>. de la Mettrie* (réfuté  
 par un Anonime qui a paru sur le mê-  
 me glorieux Théâtre (a), & plusieurs  
 autres n'ont pû souffrir un point d'histoire,  
 qui

(a) Le Mercure,

qui ne flattoit pas leur amour propre en particulier, & celui du corps en général, que *le grand Patin* avoit fort à cœur. Ils ont fait jouer les Machines ordinaires, la reputation de crédule & de menteur que *Pline* s'est justement acquise. Mais en examinant de sens froid & avec toute l'impartialité possible les raisons pour & contre, je suis forcé d'avouer que ce sont véritablement les Medecins, non tels qu'ils sont aujourd'hui, car on est revenu de l'abus de faire un seul homme de quatre, mais tels qu'ils étoient alors & que je l'ai dit. Ainsi ceux qui ont détourné la chose sur les Chirurgiens, n'ont fait qu'une mauvaise plaisanterie qui porte à faux. *Boyle* prouve clairement ce que j'avance (a). Mais revenons. Un gros financier frise le petit hérétique? Ne lui rappelez pas impoliment ces tems facheux, où il désiroit d'être en état d'appeller un Medecin. Riez avec le Seigneur *Plutus*; quiconque est riche est tout. Un Fermier général qui meprise un Medecin, fait

(a) *Diét.* T. III. p. 306.

fait honneur ; mais en faisant la cour au gueux enrichi, en admirant son discernement, fruit bien digne de son éducation ; en flattant son *importance* & sa vanité, ne vous abandonnez que jusqu'à un certain point ; faites entendre que vous connoissez dans l'art bien d'autres replis plus obscurs que ceux qu'il a si merveilleusement découverts, bien d'autres souterrains impénétrables, que vous lui ouvrirez quelque jour, de sorte qu'en convenant de tout avec ce suffisant Personnage, vous vous ménagez une ressource, qui vous attirera autant de confiance, que de respect.

POUR rendre vôtre Azile plus assuré, sondez les préjugés de ceux avec lesquels la dispute aura été entamée. Ne perdez pas la nouvelle occasion de vanter votre expérience, la simplicité de votre pratique, votre attention, votre persévérance à épier la Nature, à suivre ses traces aussi exactement que *Sydenham*. Dites que vous laissez la drogue, & autres discours que l'intérêt vous inspirera. *Dabit a liquid loqui in illâ herâ*. C'est le Dieu des Apôtres d'Esculape. Moiegnant

F 7

quoi,

quoi, vous plairez aux uns & aux autres par ce langage. On vous dira que vous n'êtes (a) pas medecin ; & véritablement c'est un assez joli compliment, quand on y réfléchit.

J'AI vû des Medecins se formaliser de ce qu'on leur disoit, " qu'ils ne res-  
 „ sembloient en rien aux autres, & que  
 „ dans leur conduite ridiculement exacte,  
 „ il y avoit de quoi les faire raier du Ta-  
 „ bleau". Pour moi je trouve qu'il  
 n'y a aucune mortification dans cet é-  
 lo-

(a) *Ce n'est pas un medecin, c'est le Messie*, disoient les femmes de Versailles, en voiant passer *Claude Bourdelin*. C'est qu'il étoit aussi charitable, que la plupart de ses confrères le font peu. Il traitoit les Pauvres, comme *Lais* traitoit *Diogenes*. V. Fonten. in F. T. III. p. 152. Qu'il me soit permis d'ajouter qu'il se conduisit fort mal dans la maladie dont il est mort. Il avoit une toux *févine menaçante*, pour laquelle il prenoit *force Caffé* qu'il croioit corriger par l'Opium. L'inconduite des Medecins dans leurs propres maux, leurs embarras, leur incertitude trahit celle de l'Art. Il est vrai que c'est un sot Animal, qu'un Medecin malade.

(b) „ Les Tyriens convinrent de choisir  
 „ pour Roi, celui d'entr'eux qui à un certain  
 „ jour apercevrait le premier le lever du soleil.

„ Ils

loge; qu'il ne dégrade que des Docteurs dont la réputation n'importe, qu'autant qu'il est beau de s'élever sur ses débris : double raison pour essuier sans murmure les plus mauvais propos, suivant vos vuës & vôtre utilité. Telle a été la Politique de *Bacouill*, de *Chomel*, &c.

J'ESTIME peu la vérité, mon Fils; son peu de crédit & de succès m'a dégoûté de ses charmes. Si par hazard elle s'offre à vos yeux; détournez les; ou fixez-les au même lieu (*b*) que l'u-

„ Ils s'assemblèrent dans une campagne. Tou-  
 „ te cette multitude avoit les yeux attachés  
 „ sur la partie Orientale du Ciel, d'où le so-  
 „ leil devoit sortir: mon esclave seul que j'a-  
 „ vois instruit de ce qu'il avoit à faire, regar-  
 „ doit vers l'occident. Vous ne doutez pas  
 „ que les autres ne le traitassent de fou. Ce-  
 „ pendant en leur tournant le dos; il vit les  
 „ premiers rayons du soleil qui paroïssent sur  
 „ le haut d'une Tour fort élevée, & ses com-  
 „ pagnons en étoient encore à chercher vers  
 „ l'Orient le corps même du Soleil. . . . Pour  
 „ trouver la vérité, il faut tourner le dos à la  
 „ multitude; les opinions communes sont la  
 „ règle des saines, pourvû qu'on les prenne à  
 „ contre-sens”. Fontenelle *Dialogues des Morts*  
*anciens, avec les Modernes* T. 1. ed. in F°. p. 77.

l'univers, pour éviter les pièges de cette syrène ; mille peines , mille désagrémens suivent les plaisirs qu'on goûte avec elle. L'Essentiel est de respecter les préjugés du public ; de montrer, non de l'esprit , non des lumières , ni même un zèle indiscret ; mais de la prudence. Or en quoi consiste-t-elle , si ce n'est à tout vendre sans remords à l'intérêt & à l'avarice.

POUR peu qu'on ait fait de noviciat dans le Monde , on fait que l'abus & la prostitution de la vérité sont le meilleur usage qu'on en puisse faire. Vous êtes perdu , mon fils , si vous marchez sur mes traces. Sur les Alpes & les Pyrénées , on voit de moins haut la foudre se former sous ses pieds , que je n'ai regardé la Fortune qui me tendoit les bras.

LE Ridicule de tous les gens du monde , qui vous parleront de votre profession , sera si facile à saisir & à repousser , qu'il faudra vous faire violence pour ne pas rire au nez des fôts , sur-tout des fôts confrères , qui font aussi les petits hérétiques par un comble d'impudence incompréhensible , comme on le verra dans l'*Anti-Machiav*. Je  
ne

ne suis pas surpris que *Bacouill* (a) ait été mal mené, pour s'être avisé de donner dans ce travers, qui doit être soutenu du moins pas l'Esprit.

NE m'imitiez point encore dans les Cercles. Nec cherchez point à persuader qu'un grand nombre de Medecins habiles connoissent les causes d'un grand nombre de Maladies: que lorsqu'il s'en trouve d'inconnuës, l'examen de toutes leurs circonstances éclaire leurs recherches. On vous diroit, l'un: *Vous êtes Orfèvre M<sup>r</sup>. Joffe*; l'autre, *quel Don-Quichotte!* Rabattez vous plutôt sur vos cures; elles passeront de bouche en bouche; & en convainquant vos Adversaires, qu'au défaut de Principes, on ne peut refuser à la Medecine, l'Expérience & l'Observation, vous les prendrez à la gluë de cette triviale Politique. Méprisez avec eux la Théorie; dites avec *Dom Marcos*: *la Medecine est une espèce de jargon qui change si fort, qu'on n'est jamais sûr de ne pas dire une sottise à chaque parole.* Ajoutez avec le même judicieux Docteur:

(a) Dans son Portrait.

teur : *Que Molière montre de pénétration, lorsqu'il dit que de son tems le Foie avoit déjà changé de place & n'étoit plus comme autre fois du côté droit !* Tudieu, quelle critique pleine de sel ! Il faut convenir de tous les changemens & de toutes les contradictions de la Faculté. Elle nous offre mille faits, qui figurent, on ne peut mieux, avec la proscription de l'Emétique. Par exemple, n'outre-t-elle pas aujourd'hui la Doctrine de *Botal* sur l'avantage des fréquentes saignées, quoique dans le tems elle ait condamné son livre ? Quelle sorte de Bête *serio-comique*, que cette faculté-là ! Mais savez vous pourquoi *Marcos* a si plaisamment raisonné ? C'est qu'il étoit dans l'embarras de choisir un sujet de tèse, lorsqu'il falut disputer cette Chaire qu'il emporta pour faveur ;

&

(a) Qu'on me permette de succomber à la tentation de placer ainsi une Anecdote. *Boerhaave* me disoit un jour : Il seroit à souhaiter que le *Quinquina* n'eût jamais été connu ; Il a tué plus de monde que toutes les Armées de Louis XIV. Il fondoit sa haine contre cette écorce, sur l'ignorance des Medecins qui ne sa-  
voient

& que depuis il a vendüe au poids de l'Or à un Bègue , digne successeur des Orateurs de Montpellier. Exaltez donc l'empirisme qui est encore le plus souvent la juste valeur de l'art. Dès qu'une fois vous tiendrez votre Homme dans ce défilé , loin de reculer il avancera lui-même vos affaires , & avoüant qu'il a vû faire des Miracles au Quinquina , ( a ) à l'Opium , à l'Emétique , au Mercure , & à tant d'autres remèdes qu'il vous épargnera la peine de citer , il vous donnera gain de Cause , sans s'en apercevoir.

POUR récapituler ces derniers conseils , quelques reproches qu'on fasse à la Médecine , ( car il ne s'agit pas des Médecins ; eh , que ne leur reproche-t-on pas ? ) convenez de tout d'abord sans vous révolter ; écoutez les fots ;  
ne

voient pas l'administrer. Un peu de préjugé National entroit dans cette Antipatie-là. C'est mal raisonner , que de condamner une bonne chose , parce qu'on en abuse. Je retorquai son argument sur les Medecins ; il en sentit le ridicule , & se mit à sourire finement. C'étoit bien la meilleure réponse que ce grand homme pouvoit faire. *Aliquando bonus dormitat Homerus.*

ne méprifez perfonne , donnez raifon à qui a tort , riez avec les rieurs ; car , (fongez y bien) , Il faut toujourns commencer par rire. Après quoi revenant fur vos pas , vous n'accorderez une chofe dont vous pourrez vous paffer , (a) que pour en nier une autre , dont vous aurez abfolument befoin. Faites tomber les plaifanteries de vos *Agréables* , plu-tôt fur vos confrères , que fur vous ; mais plutôt fur vous-même , que fur un art qui eft la baze de votre Fortune. Un aveu qu'on croira fincère , vous fera honneur , & le Médecin gagnera , où la Medecine ne perdra rien.

TEL eft le Cannevas du manège médical ; c'eft à vous de l'embéllir , de le broder ; mais ne forcez point l'aiguille ,

(a) Par exemple , dans le fyftême de cet Ouvrage , j'accorderois au *Marquis d'Argens Lettr. Juiv. 86. T. III.* qu'il n'y a que fix remedes ; que les Medecins de Montpellier font au-deffus de tous les autres ; qu'ils ne font excellens , que comme Chirurgiens ; qu'ils tuent peut-être plus de monde , qu'un Apotiquaire de village : (pourquoi ? admirez ; parce qu'ils font plus habiles ; ) que l'Anatomie & la Phyfique rend certaine la cure des maladies

ex.

le, de peur de la rompre. Incrédule vous-même, s'il faut à la rigueur, que vous le soiez, pour ramener les autres, tâchez du moins de vous donner, à force d'esprit, toutes les graces de l'incrédulité. Plaisantez avec ceux qui plaisantent; donnez carrière à votre imagination, sans vous faire més-estimer des gens sérieux & sensés, dont le silence est plus redoutable que le babil de tous les *Procopes* de la Faculté. Ainsi attaqué par les uns, observé & comme braqué par les autres, quel heureux badinage, quel juste milieu, quelle force de raison ne faut-il pas faire succéder tour à tour? Tant-il est vrai qu'il n'est point de rôle si difficile dans le Monde, que celui de

externes; qu'il ne faut que trois jours pour savoir tous les secrets de l'Art, &c. *quæ risum meberclè rerum gnaris excitant*; pourvû qu'à la vûe des meurtres que commettent les jeunes docteurs sans expérience, & les vieux avec leur routine, à la vûe de tant de pauvres sacrifiés à des Essais hasardeux, je puisse m'écrier avec lui: "Que le Dieu de nos Pères nous „ préserve de tomber entre les mains de „ pareilles gens"!

de Medecin ! point de personnage qui exige plus d'Esprit, plus de souplesse dans l'Esprit, de variété dans les connoissances &c.



## C H A P. V.

*La Pratique de la Medecine de Paris exposée par Gilblas dans la personne du Docteur Sangrado.*

» SANGRADO autrement nommé  
 » *Hecquetos* étoit un grand homme  
 » sec & pâle, & qui depuis 40 ans pour  
 » le moins occupoit le ciseau des Par-  
 » ques. Ce savant Medecin avoit l'ex-  
 » térieur grave. Il pesoit ses discours &  
 » donnoit de la noblesse à ses expres-  
 » sions. Ses raisonnemens paroissoient  
 » Géométriques, & ses opinions fort  
 » singulières. Il s'étoit mis en réputa-  
 » tion dans le Public par un verbiage  
 » spécieux, soutenu d'un air impo-  
 » sant, & par quelques cures heureu-  
 » ses, qui lui avoient fait plus d'hon-  
 » neur

„ neur qu'il n'en méritoit. Après  
 „ avoir observé mon maître”, (cha-  
 „ noine malade,) ” il lui dit d'un air  
 „ Doctoral: il s'agit ici de suppléer  
 „ au défaut de la transpiration arrêtée.  
 „ D'autres, a ma place, ordonneroient  
 „ sans doute des remèdes salins, uri-  
 „ neux, volatils, & qui pour la plu-  
 „ part participent du soufre & du mer-  
 „ cure. Mais les purgatifs & les su-  
 „ dorifiques sont des drogues perni-  
 „ cieuses. Toutes les préparations  
 „ Chymiques ne semblent faites que  
 „ pour nuire. J'emploie des moiens  
 „ plus simples & plus sûrs. A quelle  
 „ nourriture, continua-t-il, êtes vous  
 „ accoutumé? Je mange ordinaire-  
 „ ment, répondit le Chanoine, des  
 „ bisques & des viandes succulentes.  
 „ Des bisques & des viandes succu-  
 „ lentes, s'écria le Docteur avec sur-  
 „ prise! Ah vraiment je ne m'étonne  
 „ point si vous êtes malade! Les mets  
 „ délicieux sont des plaisirs empoison-  
 „ nés, ce sont des pièges que la Vo-  
 „ lupté tend aux hommes pour les fai-  
 „ re périr plus sûrement. Il faut que  
 „ vous renonciez aux alimens de bon  
 „ goût.

„ goût. Les plus fades sont les meilleurs  
 „ pour la santé. Comme le sang est  
 „ insipide, il veut des mêts qui tien-  
 „ nent de sa nature. Et buvez vous  
 „ du vin, ajout-a-t'il? Oüi, dit le Ma-  
 „ lade, du vin trempé. Oh, trempé,  
 „ tant qu'il vous plaira, reprit le Me-  
 „ decin ! Quel dérèglement ! Voilà  
 „ un régime épouvantable ! Il y a long-  
 „ tems que vous devriez être mort.  
 „ Quel âge avez vous ? J'entre dans  
 „ ma 69 année, répondit le Chanoine.  
 „ Justement, repliqua le Medecin, une  
 „ vieillesse anticipée est toujours le  
 „ fruit de l'intempérance. Si vous  
 „ n'eussiez bû que de l'eau claire toute  
 „ vôtre vie, & que vous vous fussiez  
 „ contenté d'une nourriture simple,  
 „ de pommes cuites, par exemple,  
 „ vous ne seriez pas présentement tour-  
 „ menté de la goutte, & tous vos *mem-*  
 „ *bres* feroient encore facilement leurs  
 „ fonctions. Je ne désespère pas tou-  
 „ tefois de vous remettre sur pied,  
 „ pourvû que vous vous abandonniez  
 „ à mes ordonnances. Le malade pro-  
 „ mit de lui obéir en toutes choses.

„ ALORS Sangrado m'envoia chercher

„ un

„ un Chirurgien qu'il me nomma, &  
 „ fit tirer à mon maître six bonnes  
 „ palettes de sang, pour commen-  
 „ cer à suppléer au défaut de la tran-  
 „ spiration. Puis il dit au Chirurgien:  
 „ *Maitre Martin*, revenez dans trois  
 „ heures en faire autant, & demain  
 „ vous recommencerez. C'est une  
 „ erreur de penser que le sang soit né-  
 „ cessaire à la conservation de la vie.  
 „ On ne peut trop saigner un malade.  
 „ Comme il n'est obligé à aucun mou-  
 „ vement ou exercice considérable,  
 „ & qu'il n'a rien à faire, que de ne  
 „ point mourir, il ne lui faut pas plus  
 „ de sang pour vivre, qu'à un homme  
 „ endormi. La vie dans tous les deux  
 „ ne consiste que dans le pouls & dans  
 „ la respiration.

„ **LORSQUE** le Docteur eut ordonné  
 „ de fréquentes & copieuses saignées,  
 „ il dit qu'il falloit aussi donner au  
 „ Chanoine de l'eau chaude abonda-  
 „ ment; assurant que l'eau bûe en a-  
 „ bondance, pouvoit passer pour le  
 „ véritable spécifique contre toutes  
 „ fortes de maladies. Il sortit ensuite,  
 „ en disant d'un air de confiance,

G „ qu'il

„ qu'il répondoit de la vie du malade,  
 „ si on le traitoit de la manière qu'il  
 „ venoit de prescrire. La Gouver-  
 „ nante du Chanoine, Dame Jacinte,  
 „ protesta qu'on la suivroit exacte-  
 „ ment; en effet nous mêmes prom-  
 „ tement de l'eau à chauffer; & com-  
 „ me le Medecin nous avoit recom-  
 „ mandé sur toutes choses de ne la  
 „ point épargner, nous en fîmes d'a-  
 „ bord boire à mon maître deux ou  
 „ trois pintes à long traits. Une heu-  
 „ re après, nous réitérâmes; puis re-  
 „ tournant encore de tems en tems à  
 „ la charge, nous versâmes dans son  
 „ Estomac un déluge d'eau. D'un au-  
 „ tre côté, le Chirurgien nous secon-  
 „ dant par la quantité de sang qu'il ti-  
 „ roit, nous réduisîmes en peu de  
 „ jours le vieux Chanoine à l'extré-  
 „ mité.

„ Le bon Ecclésiastique n'en pou-  
 „ vant plus, comme je voulois lui  
 „ faire avaler encore un grand verre  
 „ du spécifique, me dit d'une voix  
 „ foible: arrête, Gilblas, ne m'en don-  
 „ nes pas davantage, mon ami, je  
 „ vois bien qu'il faut mourir malgré  
 „ la

„ la vertu de l'eau , & quoiqu'il me  
 „ reste à peine une goutte de sang,  
 „ je ne m'en porte pas mieux pour ce-  
 „ la. Ce qui prouve bien que le plus  
 „ habile Medecin ne sauroit prolonger  
 „ nos jours , quand leur terme fatal  
 „ est arrivé. Va me chercher un No-  
 „ taire , je veux faire mon testament.  
 „ Je partis sur le champ , & j'entrai  
 „ dans la maison du premier Notai-  
 „ re , & le trouvant chez lui : M<sup>r</sup>. ,  
 „ lui dis-je , le chanoine *Sédillo* tire à fa  
 „ fin , il veut faire écrire ses dernières  
 „ volontés , il n'y a pas un moment à  
 „ perdre. Le Notaire me demanda  
 „ quel Medecin voioit le malade. Je lui  
 „ répondis que c'étoit le Docteur San-  
 „ grado. A ce nom , prenant brusque-  
 „ ment son manteau & son chapeau ;  
 „ vive Dieu ! s'écria-t-il , partons  
 „ donc en diligence ; car ce Docteur  
 „ est si expéditif , qu'il ne donne pas  
 „ le tems à ses malades d'appeller des  
 „ Notaires. Cet homme là m'a bien  
 „ soufflé des Testamens. (a) . . . . .  
 „ Le Chirurgien aiant encore saigné  
 „ le

(a) 150--156.

G 2

„ le Malade, le pauvre Vieillard, qui  
 „ n'étoit déjà que trop affoibli, expira  
 „ presque dans le moment. Comme  
 „ il rendoit les derniers soupirs, le  
 „ Medecin parut & demeura un peu  
 „ sot, malgré l'habitude qu'il avoit  
 „ de dépêcher ses malades. Cepen-  
 „ dant, loin d'imputer la mort du  
 „ Chanoine aux saignées, il fortit en  
 „ disant d'un air froid; Cet homme-là  
 „ n'a point été assez saigné &c. L'exé-  
 „ cuteur de la Haute Medecine, le  
 „ Chirurgien voiant aussi que le mou-  
 „ rant n'avoit plus besoin de son Mi-  
 „ nistère, suivit le Docteur Sangrado”.

NE soïez pas surpris de voir Gil-  
 blas raisonner si bien Medecine, ou  
 du moins rendre un compte aussi  
 exact & plaisant de la maladie dont  
 mourut son maitre. Il n'écrit sa vie,  
 qu'après avoir été au service de *San-  
 grado* même; & ce ne seroit pas le pre-  
 mier savant & même le premier Me-  
 decin, qui eût été Valet, (a) com-  
 me le prouve l'histoire des savans, que  
 nous

(a) Celui de *Racine* a été agrégé à la Facul-  
 té, comme on l'a dit.

nous ont donnée Bayle & tant d'autres. Il fut lui-même Medecin ; & voici comment ; la chose est bonne à raconter. Comme il servoit ce docteur ,

„ écoute ,

„ mon enfant , lui dit-il un jour , je

„ ne suis point de ces Maîtres durs &

„ ingrats qui laissent vieillir leurs do-

„ mestiques sans les recompenser. Je

„ suis content de toi. Je t'aime , &

„ sans attendre que tu m'aies servi plus

„ long-tems , je veux faire ton bon-

„ heur. Je veux tout-à-l'heure te dé-

„ couvrir le fin de mon art. Les au-

„ tres Medecins ( les Etrangers ) en

„ font consister la connoissance dans

„ mille siences pénibles ; & moi je

„ prétens t'abréger un chemin si long ,

„ & t'épargner la peine d'étudier la

„ Physique , la Pharmacie , la Botanique

„ & l'Anatomie. Saches , mon ami ,

„ qu'il ne faut que saigner & faire boi-

„ re de l'eau chaude. Oüi , ce mer-

„ veilleux secret que je te révèle , &

„ que la Nature , impénétrable à mes

„ Confrères , n'a pu dérober à mes ob-

„ servations , est renfermée dans deux

„ points ; dans la saignée & dans la

„ boisson fréquente. Je n'ai plus rien

„ à t'apprendre. Tu fais la Medeci-  
 „ ne à fond, & profitant du fruit de  
 „ ma longue expérience, tu deviens  
 „ tout d'un coup aussi habile que moi.  
 „ Tu peux, continua-t-il, me soula-  
 „ ger présentement. Tu tiendras le  
 „ matin notre Regître (a), & l'après  
 „ midi tu sortiras pour aller voir une  
 „ partie de mes malades. Tandis que  
 „ j'aurai soin de la Noblesse & du Cler-  
 „ gé, tu iras pour moi dans les mai-  
 „ sons du Tiers Etat; & lorsque tu au-  
 „ ras travaillé quelque tems, je te fe-  
 „ rai agréger à notre corps. Tu es  
 „ savant, Gilblas, avant que d'être  
 „ Medecin, au lieu que les autres sont  
 „ long-tems Medecins, & la plûpart  
 „ toute leur vie, avant que d'être sa-  
 „ vans".

JE vous adresse, mon fils, le même  
 Discours que Sangrado tient à Gilblas.  
 Vous savez que la sience est inutile, &  
 qu'au

(a) Gilblas l'appelle *Regître Mortuaire*: &  
 sa raison est que les gens, dont il prenoit les  
 noms, mouroient presque tous. Il compare  
 les portiers de Medecins, à ces commis de  
 Bu-

qu'au défaut de l'esprit & du manége, un systéme peut suffire. Partez de là, & si c'est à celui de ce Chef d'une grande Secte, que vous vous attachez, vous n'aurez que trois choses à dire: boire de l'eau chaude & saigner dans la maladie; des pommes cuites & du fromage dans la convalescence; des legumes dans la santé. Rien n'est au dessus des *alimens de Carême*, des pois, des fèves, des haricôts, des pommes de terre & autres légères nourritures facilement triturables, pourvu qu'on avale des sçaux d'eau, tiède sur-tout, & qu'on ne s'en rassassie pas. Partez de là, mon fils, & battez vous d'estoc & de taille avec quiconque vous prendra pour un fou; vous avez droit de tuer sur mer & sur terre; laissez les Apotiquaires présenter Requête au Parlement pour vous forcer d'ordonner des remèdes; n'en ordonnez point: vous seriez incon-

Bureau qui écrivent les noms de ceux qui retiennent des places dans les voitures publiques. C'est ainsi, dit-il, que nous autres Secrétaires d'Esculape inscrivons les personnes qui veulent partir pour l'autre monde. p. 162. T. I.

conséquent, & entre nous d'ailleurs, vous n'en avez pas besoin pour exercer votre Profession aussi dignement qu'elle l'est pour l'ordinaire. *Sangrado* a passé les 38 dernières années de sa vie sans boire du vin & sans manger de viande: Il est mort vieux. Quel plus grand éloge demandez vous des légumes, des pommes cuites & de l'eau chaude? Il est vrai que j'ignore s'il s'est fait souvent saigner.

Si la Méthode *Sangradianne* ne vous satisfait pas pleinement, suivez-les étendards du fier *Chirac*, ou ceux du *Brillant Sylva*; avec le premier, vous aurez des purgatifs & de vomitifs, c'est tout; avec le second, vous saignerez à toute outrance. Un autre vous apprendra le grand art de clystérifier; ainsi dans la Médecine de Paris, vous aurez

(a) *Saignare, purgare, clysterium donare; Et si Maladia est opiniatria; resaignare, reclisterisare.*

(b) Roman ingénieux & plein de sel; les plus petites choses, suivant l'usage de l'auteur, y sont relevées par la politesse, comme par le stile décent, & noble dont elles sont énoncées.

On

rez toute celle de Molière (a) & peut-être fera-t-elle plus de cures que vous ne pensez, . . en faisant rire. La Morale de cette Histoire tirée de *Gilblas* (b), est plaisante; M<sup>r</sup>. le sage a senti qu'un valet pouvoit apprendre la Médecine & l'exercer en peu de tems avec autant de succès que la plupart des Médecins de Paris. Et l'on s'étonnera après cela que les plus habiles Chirurgiens, que dis-je ! les Charlatans, & les plus hardis hableurs l'exercent avec autant de hardiesse, que d'impunité? Si l'ignorance doit jouir des mêmes droits, pourquoi n'auroient-ils pas tous également *jus impunè tuandi & vastandi per totam terram*? Je serois fondé à m'appuier du suffrage de *Guy Patin*, & de tant d'autres; mais  
c'est

On y trouve presque à livre ouvert de fines railleries puisées dans la nature, aussi simples, aussi naïves qu'elle-même, pour ainsi dire. Tant qu'il y aura des gens d'esprit, on sentira le prix de la bonne plaisanterie, & on préférera les Livres qui la contiennent, Livres rares, à tout ce jargon précieux & entortillé de nos plus Beaux Esprits.

c'est ce que je réserve pour l'*Anti-Machiavélisme*. Qu'il me soit seulement permis de revenir à mon ami *Gilblas*, ou plutôt à son ancien Maître *Sangrado*, car je ne veux pas qu'il manque un trait au tableau de ce Docteur, & M<sup>r</sup>. le Sage l'a si bien atrapé, que je veux le copier encore, pour qu'on compare ce que j'en ai dit dans le Chap. de l'*Inutilité de la Physique*, avec un Romancier, juge desintereffé dans nos procès. Al-  
 lon donc, suivons *Gilblas* après ses voiajes, & chez son Docteur: c'est lui qui va parler.

„ Nous nous rendîmes ches lui sur  
 „ les dix heures du matin, nous le trou-  
 „ vâmes assis dans un fauteuil, un  
 „ livre à la main. Il se leva, si-tôt qu'il  
 „ nous aperçut, vint au-devant de  
 „ nous d'un pas assez ferme pour un  
 „ septuagénaire & nous demanda ce  
 „ que nous lui voulions. M<sup>r</sup>. le Doc-  
 „ teur, lui dis-je, est ce que vous ne  
 „ me remettez point? j'ai pourtant  
 „ l'honneur d'être un de vos Elèves.  
 „ Ne vous souvient-il pas d'un certain  
 „ *Gilblas*, qui étoit autrefois votre  
 „ commensal & votre substitut? Quoi,  
 „ c'est

„ c'est vous , Santillane , me répon-  
 „ dit - il en m'embrassant ? Je ne vous  
 „ aurois pas reconnu. Je suis bien aise  
 „ de vous revoir. Qu'avez vous fait  
 „ depuis notre séparation ? Vous avez  
 „ sans doute toujours pratiqué la Mé-  
 „ decine ; non , lui dis-je . . . .

„ TANT pis , reprit *Sangrado* , a-  
 „ vec les principes que vous aviez re-  
 „ çus de moi , vous seriez devenu un  
 „ habile Medecin , pourvû que le ciel  
 „ vous eût fait la grace de vous pré-  
 „ server de l'amour dangereux de la  
 „ Chymie. Ah ! mon fils , poursuivit-  
 „ il , d'un air douloureux , quel chan-  
 „ gement dans la Médecine depuis  
 „ quelques années ! on ôte à cet art  
 „ l'honneur & la dignité. Cet art qui  
 „ dans tous les tems à respecté la vie  
 „ des hommes , est présentement en  
 „ proie à la témérité , à la présomtion ,  
 „ & à l'impéritie ; car les faits parlent ,  
 „ & bien-tôt les pierres crieront con-  
 „ tre le brigandage des nouveaux pra-  
 „ ticiens , *lapides clamabunt*. On verra  
 „ dans cette ville des Medecins , ou soi-  
 „ disant tels , qui se sont attelés au  
 „ char de Triomphe de l'Antimoine ,

„ *currus triumphalis Antimonii*, des é-  
 „ chapés de l'Ecole de Paracelse, des  
 „ adorateurs du *Kermès*, des guéris-  
 „ seurs de Hazard, qui font consister  
 „ toute la Science de la Medecine, à  
 „ savoir préparer des Drogues Chy-  
 „ miques. Que vous dirai-je ? tout  
 „ est méconnoissable dans leur mé-  
 „ thode; la saignée du pié, par exem-  
 „ ple, jadis si rare, est aujourd'hui pres-  
 „ que la seule qui soit en usage. Les  
 „ purgatifs autrefois doux & bénins,  
 „ sont changés en Emétique & en *Ker-  
 „ mès*. Ce n'est plus qu'un cahos, où  
 „ chacun se permet ce qu'il veut, &  
 „ franchit les bornes de l'ordre & de  
 „ la sagesse que nos premiers Maitres  
 „ ont posées.

„ Quelque envie que j'eusse de ri-  
 „ re en entendant une si comique dé-  
 „ clamation, j'eus la force d'y rési-  
 „ ster: je fis plus, je declamai contre  
 „ le *Kermès*, sans savoir ce que c'étoit,  
 „ & quand j'eus seulement prononcé  
 „ le mot *désordre*, mon Fanatique  
 „ me lacha cette seconde bordée.

„ Ce désordre, reprit-il, va plus  
 „ loin qu'on ne peut croire; il ne m'a

„ ser-

„ fervi de rien de publier un livre con-  
 „ tre le brigandage de la M. ; au con-  
 „ traire il augmente de jour en jour.  
 „ Les Chirugiens dont la rage est de  
 „ vouloir faire les Medecins, se croient  
 „ dignes de l'être, dès qu'il ne faut  
 „ que donner du *Kermès* & de l'Eméti-  
 „ que, à quoi ils joignent des saignées  
 „ du pié à leur fantaisie. Ils vont mê-  
 „ me, *ô Tempora ! ô Mores !* jusqu'à  
 „ mêler le *Kermès* dans les Apofèmes  
 „ & les potions cordiales, & les voi-  
 „ là de pair avec les grands faiseurs en  
 „ Medecine. Cette contagion se ré-  
 „ pand jusques dans les Cloîtres. Il  
 „ y a parmi les Moines, des Frères qui  
 „ sont tout ensemble Apotiquaires &  
 „ Chirugiens. Ces Singes des Mede-  
 „ cins s'appliquent à la Chymie, &  
 „ font des droigues pernicieuses, avec  
 „ lesquelles ils abrègent la vie de leurs  
 „ Réverends Pères. Enfin il y a dans Pa-  
 „ ris plus de 60. Monastères, tant hom-  
 „ mes que filles: jugez du ravage qu'y  
 „ fait le *Kermès* uni avec l'Emétique  
 „ & la saignée du pié. Seigneur *San-*  
 „ *grado*, lui dis-je alors, vous avez  
 „ bien raison d'être en colère contre

„ ces empoisonneurs , je gémiss avec  
„ vous & partage vos allarmes sur la  
„ vie des hommes, manifestement me-  
„ nacée par une méthode si dif-  
„ férente de la vôtre. Je crains fort  
„ que la Chymie n'occasionne un jour  
„ la perte de la Medecine, comme la  
„ fausse monnoie cause la ruine des  
„ Etats : fasse le Ciel que ce jour fatal  
„ ne soit pas prêt d'arriver !

„ D A N S cet endroit de notre con-  
„ versation, nous vîmes paroître une  
„ vieille servante qui apportoit au  
„ Docteur une soucoupe, sur laquelle  
„ il y avoit un petit pain molet, un  
„ verre avec deux Carafes, dont l'une  
„ étoit pleine d'eau & l'autre de vin.  
„ Après qu'il eut mangé un morceau,  
„ il but un coup, où il y avoit à la  
„ vérité les deux tiers d'eau, mais cela  
„ ne le sauva point des reproches qu'il  
„ me donnoit sujet de lui faire. Ah,  
„ ah, M<sup>r</sup>. le Docteur, lui dis-je ! Je  
„ vous prens sur le fait. Vous buvez  
„ du vin, vous qui vous êtes toujours  
„ déclaré contre cette boisson, vous qui  
„ pendant les  $\frac{3}{4}$  de votre vie n'a-  
„ vez bû que de l'eau. Depuis quand  
„ êtes

„ êtes vous devenu si contraire à vous-  
 „ même? Vous ne sauriez vous excu-  
 „ ser sur votre âge, puisque dans  
 „ un endroit de vos écrits, vous dé-  
 „ finissez la vieillesse, une *Phtisie natu-*  
 „ *relle* &c. & que sur cette définition  
 „ vous déplorez l'ignorance des per-  
 „ sonnes qui appellent le vin, le lait  
 „ des vieillards. Que direz-vous donc  
 „ pour vous justifier?

„ Vous me faites la guerre bien  
 „ injustement, répondit le vieux Mé-  
 „ decin. Si je bûvois du vin pur, vous  
 „ auriez raison de me regarder, com-  
 „ me un infidèle observateur de ma  
 „ propre méthode; mais vous voyez  
 „ que mon vin est bien trempé. Autre  
 „ contradicton, lui répliquai-je, mon  
 „ cher maître, souvenez-vous que vous  
 „ trouviez mauvais que le Chanoine *Se-*  
 „ *dillo* bût du vin, avec beaucoup d'eau.  
 „ Avouez de bonne grace que vous a-  
 „ vez reconnu votre erreur, & que  
 „ le vin n'est pas une funeste liqueur,  
 „ pour-vû qu'on n'en boive qu'avec  
 „ modération.

„ Ces paroles embarrassèrent un peu  
 „ notre Docteur; il ne pouvoit nier  
 „ qu'il

„ qu'il n'eût défendu dans ses livres  
 „ l'usage du vin; & la honte & la va-  
 „ nité l'empêchant de convenir que je  
 „ lui faisois un juste reproche, il ne  
 „ fut que me répondre. (a)



## CHAP. DERNIER.

*Que la Medecine n'est qu'une  
 Comédie.*

**P**OUR prendre des Malades, il faut  
 de bons filets, comme pour pren-  
 dre l'Oiseau. Le talent de l'Oiseleur  
 & celui du Medecin se ressemblent en  
 cela. Ces filets sont l'art de plaire, & de  
 divertir, comme un Farceur, ou un  
 histrion; en un mot c'est la Comédie  
 qu'il faut savoir jouer dans la grande  
 perfection. Molière l'a dit; un Mede-  
 cin est une espèce de " Comédien, de-  
 „ stiné à amuser les Malades, jusqu'à  
 „ ce

(a.) Tout ceci est imaginé pour mettre à  
 quia le pauvre bon homme Hecquet, car il  
 no

„ ce que la nature les ait guéris, ou  
 „ que les remèdes les aient tués ”.  
 Mon Fils, ne vous regardez pas d'un  
 autre oeil; si votre vanité est blessée  
 d'un mépris qu'il est juste que vous par-  
 tagiez, puisque vos Confrères l'ont mé-  
 rité; l'argent, ce grand consolateur,  
 l'argent guérira vos plaies.

RIEN de si facile que de prouver  
 que la Medecine compte la Comédie  
 parmi ses principaux attributs. Il faut  
 des Medecins pour le Peuple, comme  
 pour les Grands. Les Medecins du peu-  
 ple élèvent des Théâtres dans des Pla-  
 ces publiques, ils y jouent la Comédie;  
 & tandis qu'Arlequin, ou Scaramouche  
 divertit les Badauts qui les écoutent,  
 le Docteur, ou plutôt le Marodeur de  
 la Troupe, dont les Patentés sont fig-  
 nées par le premier Medecin, vend  
 la suie de sa cheminée en pilules. Les  
 Grands ont des Docteurs élevés dans  
 des Facultés, brillans Acteurs, qui ne  
 jouent qu'en particulier, & sous une  
 plus

ne buvoit jamais de vin, comme je l'ai dit: ce-  
 la eût été contre son système; & mieux vaut  
 mourir pour l'honneur du Pavillon.

plus belle forme. Chez eux le Théâtre est plus noble, la scène plus délicate, plus grave, plus épurée; & c'est à des connoisseurs qu'il faut plaire (a). Donc par-tout où est l'art de guérir, par-tout précède la Comédie, ou l'art d'amuser. Que l'on puisse être Baladin, Comédien, ou Opérateur, sans être Medecin, j'y consens; mais être Medecin, sans être Comédien! c'est ce que je nie. Concevez en effet la difficulté de l'entreprise, pour ne pas dire son impossibilité. Être assez fou, pour n'être que Medecin, n'est-ce pas s'exposer de Gayeté de coeur à mourir de faim?

TOUTES les professions s'entrevoient, comme les Auteurs; on se pardonne les uns aux autres un pillage mutuel. *Hippocrate* se plaignoit des Prêtres de son tems, comme les Medecins se plaignent des Chirurgiens, qui font la

Me-

(a) L'université de Montpellier est le 2. Théâtre, où se forment nos Acteurs. Elle est à celle de Paris, ce que la Comédie Italienne est à la Comédie Française, rivale aussi jalouse, qu'impuissante. La vanité de voir  
bril.

Medecine ; & ceux-ci des Medecins qui font la Chirurgie. Si les Medecins dérobent le métier des Comédiens , en allant sur leurs brisées dans les cercles & au lit des malades , ceux-ci pour la même raison ( pour vivre ) jouent la Medecine & les Medecins , dont le tableau étoit trop plaisant & trop lucratif , pour échaper à Molière. L'heureux Mortel ! Il étoit protégé , il s'est enrichi par ce qui m'a ruiné. Si tous les Etats ont leur Charlatanerie & leur Friponerie réciproques , il n'y en a pas un seul , qui ait si grand besoin de ces secours , que la Medecine.

IL fut , dit-on , un tems , où les Medecins furent obligés de guérir. Alors la Medecine étoit une affaire sérieuse & même dangereuse. Pourquoi ? C'est qu'il falloit exercer utilement un Art le plus souvent inutile , & souvent nuisible. On ne fut pas long-tems à  
s'a-

briller ses membres sur un plus grand théâtre , l'a dépouillée de ses bons sujets ; & à en juger par ceux qu'elle nous envoie aujourd'hui , on n'en aura pas grande idée ; à moins qu'elle ne nous trompe , en ne nous donnant que *à lie du tonneau* , ce qui est probable.

s'apercevoir combien ils frappoient loin du but. Qu'arriva-t-il de là? Ce que j'ai dit. Les Medecins démasqués furent honteusement chassés de Rome. Qu'ils cessent d'être Charlatans, & je leur promets le même sort à Paris. Mais leur conduite me rassure; la Medecine se fait gayement; les Medecins sont souvent de Petits-Maitres, en bonnet & en hermine; & Dieu mercy, on a plus de Farceurs, qu'on n'en demande.

IL en est de la Medecine, comme de la Chevalerie. Il ne suffisoit pas à ceux qui s'y destinoient, d'en apprendre tous les exercices, il falloit être reçu en forme Chevalier. C'est dans de mauvaises Ecoles, que nos Docteurs font leurs premiers exercices, pour être ensuite proclamé Chevalier par les Femmes; à condition seulement qu'on les amusera & qu'on leur *donnera de l'Esprit* de toutes les manières. (a)

V O I-

(a) On disoit à M<sup>r</sup>. de F... votre Maitresse, M<sup>lle</sup>. B... doit avoir bien de l'Esprit; je lui en donne, dit-il, tant que je peux. La *Fontaine*, cet homme d'une naïvité inimitable,

VOILÀ le vrai moien de parvenir à l'honneur d'être Chevalier d'Esculape. Mon Fils, si jamais vous êtes décoré d'un titre aussi brillant, tous les états seront entre vos mains: Grands, Ministres, Jurisconsultes, Théologiens, Beaux-Esprits, vous serez le Medecin de tout Paris. Au défaut des talens de l'esprit, suppléent merveilleusement ceux du corps, qui doivent redoubler. Paris est une ville galante, où *il en faut decoudre*. Malheur à qui a le milieu de la Phisionomie, d'un petit augure! Feu M<sup>r</sup>. de la P., homme de grande expérience en cette matière, disoit à un Medecin, qui vouloit s'établir à la Cour: "Allons, mon Ami, faites valloir les dons de la nature; vous avez en main ce Remède universel, que les Chimistes ont vainement cherché loin d'eux". Il est vrai, comme vous le diroit encore un homme, dont l'autorité est d'un grand poids dans

ble, a mis à la Mode cette façon de parler dans un de ses Contes (*comment l'Esprit vient aux Filles*). Cette expression étoit fort du goût de Madame de Sévigné; elle en badine avec sa fille, Mad<sup>e</sup>. de G.

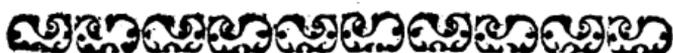
dans ce genre, que les talens corporels valent mieux que tous les autres, pour être reçu Chevalier; & que sans autre secours, il est parvenu, si ce n'est aux honneurs, du moins aux plus grands fruits que l'on puisse retirer de la Chevalerie. Quel exemple plus séduisant que celui de ce *Rubicond Bêtrave*! Quelle plus heureuse espérance de devenir Commandeur, comme il le deviendra infailliblement après la mort d'un homme, qui n'a pas commencé sous d'autres Auspices!

TEL est l'Empire du beau sexe; il est juste qu'il soit proportionné à ses charmes. Le fort des Medecins pouvoit - il être en de plus belles mains? Faisons-lui donc éternellement la cour; & qu'une vive reconnoissance ajoute encore aux tendres hommages de la plus douce sympathie!

CON-

(a) Cette pensée qui est de *Lucrece*, si je ne me trompe, a été ainsi paraphrasée par *Rousseau*, dans l'*Ode à la Fortune*.

Le



## CONCLUSION.

*Cadit persona, manet res (a).*

**A** présent, mon Fils, vous êtes initié dans un Art qui doit faire votre fortune. Il est clair que votre but principal n'est pas de guérir, mais de réussir, c'est-à-dire de gagner de l'argent; car enfin quoique nous ne sachions pas pourquoi nous sommes dans ce monde-ci, la faim nous dit qu'il y faut vivre; comme autre appétit, qu'il faut se reproduire: & tel paroît être le but de la Nature, selon *Linæus*.

Vous avez appris dans nos Ecoles tout ce que savent tant de Docteurs fort estimés; jargonez comme eux, mon Enfant, c'en est assez; laissez-là  
tous

*Le masque tombe, l'homme reste  
Et le Héros s'évanouit.*

*Le Docteur, au lieu du Héros, fait la juste Parodie de ces vers.*

tous vos projets d'immortalité, & tout ce vilain métier d'Auteur, ou de gueux, termes presque fynonimes. Si le Démon de la Composition vous possède, que l'avarice, ou *Caron* vous exorcise, n'écrivez que des Ordonnances; voilà l'oeuvre, le grand oeuvre, ou la pierre Philosophale du Medecin: si du reste, & de toute cette fumée déguisée sous le beau nom de gloire, après laquelle la folie vous fait courir! Quand on écrit, il faut critiquer, ou louer; & par conséquent soulever des Ennemis, ou l'Estomac: il n'y a guères de milieu, & il est difficile à tenir.

Avez-vous un grand nombre de livres curieux, & utiles? renfermez les précieusement, pour que vous ne soiez pas plus soupçonné de lire, que d'écrire. Vous avez entendu les plus grands Maitres? Que l'Univers l'ignore; que les nouvelles découvertes soient sans attrait pour vous; ou feignez de les mépriser. Ne vous affichez pas pour amateur de la Physique; cachez enfin votre esprit, vos goûts, vos connoissances, comme la Terre fait les diamans. Quelle simplicité de compter sur  
le

le mérite & les talens! leur appui est foible & fragile: pour un qui s'élève par cette voie, mille se perdent. Le manège, la cabale font d'une toute autre ressource. Songez que l'Esprit, sur-tout vif, révolte le gros bon sens qui est par-tout, & déconcerte la confiance d'une tête bien faite. Au contraire les décisions d'un Medecin sot & grave, font des *Axiomes* & des *sentences*. On dit, *Bacouill* parle peu; mais il pense, comme il mange, beaucoup. Que la sérieuse & imposante gravité forme donc un voile épais, qui enveloppe le nuisible superflu de votre esprit & de vos agrémens: cachez-vous y, comme dans l'Antre de *Trophonius*. Ne soiez ici ni amusant, ni aimable; ou les rieurs, ceux que vous aurez le plus divertis, ne seront pas pour vous, dans le quart d'heure de réflexion: on vous prendra pour un homme du monde, & pour un bucon, qui pis est, & non pour un Medecin. Pourquoi? par ce que vous n'aurez pas l'air d'un Ours.

RESPECTEZ-vous dans les préjugés: de la réserve, de la retenüe dans

H

VO

vos propos ; point de familiarité avec les Seigneurs, si ce n'est avec ceux qui méritent celle d'un homme d'Esprit.

EST-il question des maux qui viennent par le canal de la galanterie ? Je ne saurois trop vous le recommander, il faut être un *Harpocrate*, pour la discrétion. Les Filles de joie, à ce qu'on dit, sont un ragoût de Seigneur, quand les valets l'ont épicé. Les respecter, c'est donc respecter les plaisirs des Dieux.

RÉCAPITULONS aussi ce qui a été dit sur la Religion. Rien ne figure si mal, mon cher enfant, que cette Reine mystérieuse, avec la Philosophie ; celle-ci est une rivale triomphante qui ne connoît de mystères, que ceux que la nature ne lui découvre point. Ainsi je vous le répète, croiez ce qu'il vous plaira, mais ne vous érigez pas en convertisseur de gens, surtout de gens d'Esprit, & de vrais Philosophes : mettez vôtre croiance à l'a-  
bri

(a) Qu'on ne croie pas que ce jugement soit celui d'un homme piqué de l'*Avis au Lecteur*, qui est à la tête de cet Ouvrage. Les Ca-  
lom-

bri de la Révélation , & ne l'exposez point au mépris du grand jour. Voiez les pensées chrétiennes, mises en opposition avec les pensées Philosophiques ! Quel parallèle , ô bon Dieu , & quelle pitié (a) ! l'Auteur aiant pour but de réfuter un Déiste, commence par ce début mystique : „ tout vient du père des lumières ” ? Bel exemple pour les Théologiens ! comme tels, ils ne peuvent manquer de ruiner la Religion, en voulant la défendre.

SOIEZ impénétrable sur l'Article de la Foi , & aussi exact à ordonner les Sacremens, que si c'étoit la charge du Medecin. Suivez Vardaux au lit des malades ; il a grand soin de faire *graisser les bottes* d'un malade prêt à partir pour l'autre monde. „ C'est , dit-il, „ un grand voiage , il faut que chacun prenne ses précautions ; il faut „ que le malade fasse ses affaires, & „ puis je ferai les miennes.

NE

lonnies ne méritent que le mépris, ainsi que ceux qui les répandent, *Intelligenti pauca*: On dit que M<sup>r</sup>. Dupont & Alary sont ces bons Chrétiens.

H 2

NE soiez ce que vous êtes, & ;  
 comme on dit *déboutonné*, & tout ou-  
 vert, qu'avec vos Amis, *intrà privatos parietes*. Faut-il donc que l'homme  
 soit entre quatre murailles, pour être  
 libre ? Oui, c'est là que s'en donnant  
 à cœur joie, un verre d'une main, & le  
*Téton* de sa *Phylis* de l'autre, dans cet-  
 te douce & double yvresse, où l'hom-  
 me est assez heureux pour s'oublier  
 lui-même, c'est là qu'à table, avec  
 ses amis, & chacun sa chacune, on  
 peut, on doit se . . . des Préjugés du sot  
 Univers: mais en Public, dans un cer-  
 cle, au lit d'un patient crédule, il faut  
 plus de masques à un Medecin, que  
 n'en mettent les Danseurs de l'Opera  
 d'*Isis*. Un des plus spirituels & des  
 plus aimables Seigneurs de la Cour, di-  
 soit avec raison à M<sup>r</sup>. . . : „ quelle  
 „ folie de dire tout haut, de crier sur  
 „ les toits, d'imprimer ce que tout la  
 „ monde se dit à l'oreille”!

SOIEZ donc, (c'est-ici la Conclu-  
 sion de la Conclusion, comme le der-  
 nier Chapitre est un Corollaire de tous  
 les autres) soiez Hippocrite, fourbe,  
 bas, rampant, comme un courtaut  
 de

de boutique, charlatan, comme *Sylva*, *savantas*, comme *Astruc*, &c. tout à tous (St. Paul l'a dit), ou sans caractère pour les avoir tous. Croiez que si vous êtes heureux, si quelque vieille édentée d'un grand crédit, ou quelque jeune fringante d'un plus grand appas, a juré vôtre bien-être, vous escalez de force les murs de la Fortune, avec la seule & ferme échelle de tous les vices.

DE plus encore, souvenez-vous en, enveloppez vous dans le vénérablement ridicule manteau de l'expérience, de la gravité & de la divination *Solannienne*: faites redire les hauts faits de vôtre pratique aux cent bouches de la renommée; c'est bien la moindre chose qu'une Déesse en soit crüe sur sa parole, comme tant de Bégueules. Enfin badin, vif, amusant, sérieux, sententieux mortel, que *Protée* & le *Caméléon* prennent moins de formes & de couleurs que vous; mais quant à op-ter, prenez celle de la gravité. Je vous en répons, sur ma tête; s'il vous est possible d'arborer celle d'un juge de Village, en y joignant seulement la sien-

## 174 POLITIQUE DES MEDECINS.

ce d'un droguiste qui a lu *Pomier*, vous arriverez enfin à la vie la plus heureuse, à force de la détruire. C'est ce que je (a) vous souhaite. *Amen.*

VOILA le langage du Fripon. Ecoutez celui de l'honnête homme (b). C'est l'*Anti-Machiavélisme.*

(a) *Endurcis toi le cœur, sois Arabe, Corsaire, Injuste, Violent, sans Foi, double, faussaire.*

Boyl. Sat. 8.

(b) *Sois studieux, savant, Officieux, sincère, Apprens l'art de guérir, dédaignes l'art de plaire &c.*



A N.

A N T I-  
M A C H I A V É-  
L I S M E.





## AVANT-PROPOS.

VOTRE surprise n'est pas sur  
 mon Compte, le titre vous en  
 avoit averti ; oïi, encore u-  
 ne fois, c'est ici *l'Ouvrage de*  
*Pénélope*, & je vais défaire *serieuse-*  
*ment* ma propre Toile. Il se pourroit  
 que comme ces Logiciens qui se pren-  
 nent quelquefois eux-mêmes dans leurs  
 propres filets, j'eusse beaucoup de pei-  
 ne à me tirer des miens. Quelque mêlé  
 que soit mon fil, j'espère cependant le  
 débrouiller. J'ai voulu poursuivre la

H 5      v6

vérité comme au travers des ronces & des épines de l'erreur, & faire briller l'honnête homme, par un contraste frappant avec le fripon. Si j'ai donné à de dangereux prestiges, toute la force dont ils étoient susceptibles, je vais les dissiper : toute séduction va disparaître, & je ne doute point que je ne puisse en une seule partie, renverser le clinquant imposteur des cinq autres.

Mais ma foi je suis trop bon ! je me serois bien dispensé de réparer un honneur que je n'ai point flétri. Outre qu'il n'y a que des *Pécores* à figure humaine, qui n'entendent que le sérieux, plus mes premiers conseils sont empoisonnés, plus le venin est facile à éviter, & porte avec soi son Antidote.

MAIS enfin, dit-on, vous ne pouvez refuser cette petite consolation aux Médecins ; ce sera le baume des plaies que vous leur avez faites. Eh, bien ! soit : rapatrions-nous donc avec nos confrères, & que la même main qui a craionné les défauts & les vices de la plupart, fasse aussi volontiers l'Apothéose de ceux qui l'ont méritée. C'est en détestant le vice & ses favoris, que j'ai

J'ai découvert ses traces & leurs astuces criminelles. Ce sera par la louange & le goût de la vertu, que je vous conduirai jusqu'à elle, & vous la ferai uniquement chérir. Tout manège va donc cesser, le savoir & l'Art vont être respectés, & la raison de concert avec la probité va couronner cet ouvrage.

ME voilà dans le cas de ce Chirurgien du *Bachelier de Salamanque*, dont j'ai parlé. Fermons-la porte de derrière, & ouvrons celle de devant, c'est celle qui guérit les maux faits par l'autre. Que les Malades seroient heureux, si les Medecins avoient la même ressource! La Faculté n'a qu'une porte; mais la quelle?

COMMENÇONS par réfuter les principaux préjugés qui s'opposent aux progrès de la Medecine, & qu'une nouvelle forme ôte, s'il se peut, à une chemin si fraié, le dégoût qui le fuit. Cachons d'ailleurs nôtre marche. Ces longs Prologues, où l'on voit d'un coup d'œil le détail des choses qu'on traite, ressemblent à ces fâcheux qui veulent absolument que vous sachiez tout, d'une pièce qu'on va jouer,

jusqu'au dénouement. Comme cette partie sera plus sérieuse & par conséquent moins agréable que les autres, je vous réserve le plaisir de la surprise. Il est tems d'entrer en matière.



AN.



A N T I-  
MACHIAVÉLISME.

---

C H A P. I.

*Du peu de cas qu'on fait de la  
Medecine.*

**L**A Medecine donne peu de relief en France ; un gentilhomme aime mieux être Lieutenant de Milice, que Medecin : il croit qu'il est bien plus beau, plus noble de se faire casser la tête pour la Patrie, que d'apprendre à conserver les citoiens. Je ne blâme point cette Manie. Elle est nécessaire à l'Etat ; & dès que l'on supposera des guerres, ce fléau qui détruit tout, jusqu'à la Loi naturelle, & change des Etres raisonnables en Animaux féroces, on ne peut mieux faire que d'attacher à cette folie, des honneurs qui la rendent incurable.

H 7

Au-

AUCUNS Honneurs, aucunes Dignités n'attendent le plus habile, le plus excellent Medecin au bout de sa carrière; il n'a pû qu'amasser de l'argent, dont il n'a pas voulu jouïr, pour se rendre plus utile. Tout le fruit de ses veilles & de ses travaux, est pour unë Multitude de Malades, rarement reconnoissans, & pour des héritiers impatiens & avides. A peine les plus heureux succès, les plus grands services rendus à d'importans Personnages, lui valent-ils sa Noblesse. La faveur l'obtient; mais elle est refusée au mérite; s'il ose se présenter seul.

POURQUOI les Medecins sont-ils si peu considerés? Ce n'est pas parceque Molière les a décriés; c'est qu'ils se sont décriés eux-mêmes par des vices & des ridicules qui existoient avant ce grand *Comique*, & qui ne nous promettent pas de cesser si-tôt. Tels sont les ruses, les fourberies, l'ignorance, la Charlatanerie, l'affectation dans l'air, le maintien, & l'habit, en un mot tout ce qui annonce le Pédantisme.

QUE les Medecins soient honnêtes & habiles gens, qu'ils ne se distinguent

guent du reste des Hommes, que par les lumières de leur profession, & je leurs répons qu'ils recouvreront du moins cette considération, duë au mérite & à la vertu.

MAIS tant que les Medecins seront faciles a connoître pour tels, par un air grave & lugubre, par un sérieux affecté, un habit noir, une vaste perruque & une démarche assortie à leur accoutrement Hippocratique, ils seront toujours ridicules; ne fut-ce qu'au premier coup d'œil. Or comme le peuple François, tout *folet* qu'il est, ne veut point se livrer à un Medecin qui n'a pas l'air de l'être, & qu'ainsi ces Docteurs sont forcés d'avoir une figure & un ajustement comiques, (sur-tout dans leurs Ecoles & dans leurs Assemblées doctorales,) & de jouer en un mot la Comédie, il n'y a pas d'apparence que jamais les Esprits plaisans cessent de leur rire presque au nez. C'est une vérité que la *Bruyère* a fort bien sentie. Le langage également intelligible des Pédans & des Beaux Esprits, le ton sententieux & imposant, avec lequel ils débitent souvent les plus  
fiè-

fières sotises au lit des Malades & dans leurs consultations , leur ignorance jointe à leur suffisance & à leur vanité , tout cela fait comme une Brochure de ridicules. De plus , l'intérêt sordide des Medecins, leur infatiable cupidité, la bassesse de leurs manœuvres , leur mauvaise foi , leur aversion pour l'étude, leur mépris pour la vie des Hommes, tant d'autres affreux abus de la Profession, sont autant de sources empoisonnées du peu d'estime que l'on a pour eux. De là vient que les Medecins mêmes , à la vuë de l'opprobre & du mépris que la plupart de leurs confrères ont mérité, je dis ceux qui exercent la Medecine avec le plus d'honneur, la dédaignent pour leurs enfans. L'un fait son Fils Fermier général, l'autre maître des Requêtes &c.

Ce sont donc les Fripons, qui ont fait naître contre la Medecine, ce premier préjugé, dont les honnêtes & les habiles Gens sont la victime. C'est pourquoi je ne suis point surpris qu'un Homme riche mette son Fils dans la Robe, ou dans la Finance ; je le suis seulement de voir que les Chirurgiens,  
les

les Marchands, & en général tous ceux qui ont fait fortune dans un état subalterne, aient la fureur de faire apprendre cette profession à ceux mêmes de leurs enfans, qui ont le moins de génie, & qu'en un mot il y ait tant de Medecins. C'est à peu près la réflexion de *Richard Steele*, dans son *Spectateur Anglois*.

CE n'est pas la faute de la Medecine, si elle est méprisée, mais celle de tous ces Personnages ignorans, grotesques, ou Charlatans qui l'exercent: car par elle-même cette profession, loin d'avoir rien de mésestimable, est des plus belles & des plus nobles, si la Noblesse se mesure par l'utilité. Pourquoi l'Art militaire est il si brillant & si distingué, si ce n'est parceque la fatale nécessité du défaut de sagesse parmi les Hommes, & des guerres qui naissent de ce défaut, fait la sienne propre? Mais n'est-il pas évident que la nécessité des Maladies est encore plus grande que celle des guerres, & par conséquent aussi celle de la Medecine? Donc c'est un art encore plus noble. Quel autre lui seroit préfe-

ferable ? Parmi tous les Philosophes, le Medecin est le seul qui ne soit point oisif, & qui, tandis que les autres poursuivent tranquillement dans leur cabinet les plus stériles connoissances, seul sans cesse occupé, sans cesse exposé à la contagion des maux, mérite plus visiblement de la Patrie.

Si le décri, où la Medecine est chez nous, est un Préjugé, sa distinction chez l'Etranger est une preuve que ce préjugé n'est pas sans fondement ; & que toutes les causes dont j'ai parlé, lui ont donné lieu, & le fortifient tous les jours de plus en plus.

EN Angleterre, les Medecins sont si considerés que les *Ducs de Rochester & de Montaignu* se font-honneur de voir leurs noms à la tête du Catalogue (a) de ceux qui ont droit de faire la Medecine à Londres. En Suède, en Allemagne, en Prusse, un Medecin & même un Philosophe, peut prétendre aux premières places de l'Empire,

com-

(a) V. celui de 1746. c'est M<sup>r</sup>. *Trenchin* qui m'a appris ce fait, en me montrant ce Catalogue à Amsterdam.

comme le prouve l'exemple *des Leibnitz, des Wolfs, des Heister, des Haller,* & de tant d'autres. Vêtus comme le reste des Hommes, portant l'épée & le galon, s'il veulent, rien ne les distinguant qu'un grand savoir, ils obvient aux ridicules d'un ajustement trop marqué, & d'une physionomie affectée, ou d'une gravité peu naturelle, & reçoivent enfin dans tous ces climats les récompenses & les honneurs dûs au mérite, auquel on rend à peine justice en France (b).

C'EN est assez sur un préjugé trop légitime, qui n'importe qu'à la vanité, & qu'il est beau de mépriser, quand on a des talens, en faveur du bien public. C'est seulement dommage, qu'il nous prive de tant de sujets, qui distingués par la naissance & par une belle éducation, feroient autant d'honneur à la Médecine, que la plupart de mes confrères lui en font peu.

## CHAP.

(b) Le solide Anglois récompense  
Le Merite errant, que la France  
Ne fait tout au plus qu'admirer.

Bernard. Ep. à M<sup>re</sup>. Salé.



## C H A P. II.

*De l'Expérience.*

**I**L y a sur l'agē & l'expérience des Medecins, un préjugé d'une toute autre conséquence, parce qu'il n'en est peut-être pas de plus nuisible à la société & aux progrès de l'Art.

UN jeune Homme qui se dévouē à l'étude de la Medecine, doit se regarder comme un Auteur assez patient, pour composer un grand Ouvrage, qui ne paroitra & ne lui fera honneur, que dans 20. ou 30. ans, car il ne faut pas communément moins de tems pour être connu ; souvent même le mérite meurt dans l'obscurité & la misère. Triste reflexion, mais vraie!

Le

(a) J'ai éprouvé ces jours passés tout ce que peut le génie. J'ai été peint en deux heures par un jeune homme de mes amis, dont la profession n'a rien de commun avec la peinture, beaucoup mieux que je ne l'ai été dans vingt & quatre heures par plusieurs vieux peintres fameux dans leur ville. Le  
coup

Le manége perce plus vîte la foule,  
ses fruits sont précoces.

IL faut vieillir, avant que d'être employé. Le Proverbe l'a dit, & le Peuple a fait le Proverbe. De quel courage ne faut-il pas s'armer dans une carrière, où l'on est arrêté dès l'entrée, & qu'on ne peut parcourir cependant, sans en avoir surmonté constamment tous les obstacles? Et comment se peut-il encore une fois qu'il y ait tant de Medecins?

JE dois dire hautement ce qu'on doit penser de l'âge d'un Medecin, sans aucun respect pour un Préjugé méprisable & dangereux.

C'EST, il faut l'avoüer, une bien misérable ressource que le poids des années; c'est vouloir mettre à profit la foiblesse même & donner de la vigueur à l'enfance de l'esprit.

L'ÂGE d'un Medecin qui a du (*a*) génie,  
coup d'oeil fait presque tout en Medecine, comme en peinture, & les Physionomies des Malades ne se connoissent pas autrement que celles des gens sains; c'est ce que mon peintre vous diroit mieux que moi, car il est Medecin, n'a que 26 ans, & il pratique déjà aussi heureusement qu'il peint ses amis.

nie, qui dès sa plus tendre jeunesse a cultivé cet heureux don de la Nature, qui s'est long-tems & sérieusement appliqué à l'étude de la Medecine, en un mot, qui a de belles & solides connoissances, est un âge respectable, comme celui qui a ces talens.

Au contraire un Vieillard a beau vanter son expérience, s'il est sot ou ignorant, il ne peut avoir qu'une sote & fausse expérience. Toujours réduit à tâtonner comme un *Quinze-vint*, avec ce mauvais bâton d'Aveugle, vivroit-il mille ans, toute sa vie ne feroit qu'une suite funeste de courses, de fautes, d'erreurs & de préjugés.

On peut connoître dans un instant ce qui dissout le fer, ou rend les métaux fusibles. Il ne faut pas blanchir & s'enfumer 50. ans dans un Laboratoire, pour découvrir cette expérience. La science peut donc suppléer à la routine, ou à l'habitude; mais jamais l'habitude à la science. Ce que je dis du Chymiste, peut s'appliquer aux *Geomètres*. Un mauvais *Geomètre* observera les Astres éternellement, sans faire des Découvertes Astronomiques.

ques. Il faut donc du génie & des connoissances qui nous éclairent & nous conduisent des unes aux autres par divers degrés, qu'un Esprit borné ne peut franchir. Il aura beau souffler, ce ne sera jamais qu'un vil Artiste en Chymie, comme un Medecin qui n'a d'autre mérite que d'avoir vû beaucoup de Malades, est un vil Praticien.

POURQUOI l'âge qui ne fait rien aux autres savans, importerait-il tant tant aux Medecins? Quel privilège trouvent dans le leur les plus vieux Mathématiciens, devant les *Maupertuis*, les *Bernouilli*, les *Maclorins*, les *Eulers*, les *Fontaines*, les *Clairauts*, les *le Monniers*, les *Dalemberts*, cet Aigle de la Géométrie, qui à 21. ans fit taire les plus anciens Géomètres de l'Academie?

*Newton* n'étudia plus la Géométrie, dès qu'il eut atteint l'âge de 35. ans. *M<sup>r</sup>. Albinus* à 22. ans savoît d'Anatomie, tout ce qu'il en fait aujourd'hui. Or avec quel succès ces savans (pour en passer tant d'autres sous silence) ont fait germer de bonne heure les connoissances acquises dans le jeune âge! Celles d'un praticien fructifient de même

me au lit d'un malade à quelque âge que ce soit, s'il a du génie.

LES Medecins seuls auroient-ils besoin d'une expérience, qui ne seroit pas nécessaire aux autres? Il est vrai que les Géomètres n'en ont pas besoin, comme tels; mais par la même raison un Medecin peut aussi s'en passer, entant que renonçant à la pratique, il ne voudroit être simplement que Botaniste, Chymiste, Anatomiste, &c. Mais en qualité de Physicien, ou d'Astronome, il faut de l'expérience au Mathématicien, comme au Medecin qui se mêle du grand Art de guérir.

OR comme l'exemple de nos jeunes & célèbres Géomètres a prouvé à toute l'Europe étonnée, qu'il ne faut ni un demi, ni un quart de Siècle, pour acquérir l'expérience nécessaire dans cette science; Hunauld a personnellement

(a) J'ai observé, ainsi que M<sup>r</sup>. *Tronchin*, que 60. selles dans 24. heures, loin de faire rentrer les grains de la petite Vérole, les faisoient sortir. Cette Expérience est constante, & nous encourage de plus à perfectionner la Doctrine

ment démontré la même vérité dans notre Art. Il avoit déjà commencé à percer la foule, lorsqu'il est mort, & très certainement il étoit bon Medecin, meilleur à 40. ans que d'autres à 60. ou je ne m'y connois point du tout. Tant de progrès ne sont dus qu'au génie qui les explique. M<sup>r</sup>. De . . . après deux mois, l'habitude à observer les Astres, devint grand Astronome, & on devine bien pourquoi. C'est quelque chose de si mécanique & de si simple, que la pratique en tout, abstraction faite de la Théorie qui l'éclaire, qu'il écrivoit plaisamment à un Ami, qu'il n'y avoit plus que le Cocher de M<sup>r</sup>. de C. . . qui observât mieux que lui.

QU'HIPPOCRATE montre un grand sens, lorsqu'il nous fait sentir tout le danger de (a) l'expérience! Quelle étoit en effet celle qu'alléguoient les Medecins,

trine de *Freind*. Cependant *Boerhaave*, *Hecquet*, & autres Medecins expérimentés, mais encore plus systématiques (sur-tout le premier dans cette maladie) craignant le danger des purgatifs dans un venin, qu'ils comparoient

cins, lorsque contre ce Père de l'Art, & la raison, sa Mère encore plus légitime, tantôt ils ordonnoient une Diète Pythagorique dans les Maladies aiguës, sans qu'un pauvre Malade tourmenté de la soif la plus cruelle osât avaler un seul verre d'eau; & tantôt ils proscrivirent l'Émétique, un de nos plus grands remèdes, comme un poison.

L'IGNORANCE ne prive-t-elle donc pas assez long-tems le genre Humain des secours qui le peuvent soulager dans ses infirmités? Hélas! faut-il encore que la plus aveugle prévention s'y oppose, d'autant plus, qu'elle en impose par un vain masque, à ceux qui ne sont pas en état d'en pénétrer l'écorce?

L'EXPÉRIENCE mal entenduë est donc un préjugé du côté de l'exercice de  
à une simple Inflammation, (comme j'ai fait depuis eux) eussent allegué contre nous une expérience, dont ils manquoient dans ce cas, puisque **uniquement** occupés de leur Hypothèse, toutes leur expériences se bornoient à saigner, à baigner, à rafraichir. Et à propos des Bains, du petit lait, &c. que M<sup>r</sup>. Senac a employés avec succès tant de fois à St. Cyr, & que

de l'Art, comme le mépris de cette profession, du côté de la Fortune.

JE connois un vieux & très célèbre Praticien, qui, s'il étoit de bonne foi, conviendroit que l'expérience seule n'est qu'un *Couvre-Sot*, espèce de manteau fort à la mode; ou une mauvaise cuirasse, qu'un Homme clairvoyant peut facilement percer. Celui dont je parle en a fait lui-même la cruelle & double expérience; l'une avec M<sup>r</sup>. *Quesnay*, & l'autre avec M<sup>r</sup>. *B.* . . . Vous saurez que dans une Maladie grave du jeune Marquis de *Villeroi*, ce grand *Experimenteur* proposa despotiquement un avis contraire à celui du savant Homme qui traitoit le Malade. Celui-ci voulant savoir sur quelle preuve l'opinion de M<sup>r</sup>. *Molin* étoit fondée; sur quelle preuve, re-

prit-  
que M<sup>r</sup>. *Fischer*, qui cite les expériences de M<sup>r</sup>. de la *Mettrie*, vante également d'après elles & d'après les siennes, excepté M<sup>r</sup>. *Brubier* & peu d'autres, combien d'opposans ces remèdes ne trouvent-ils pas? Chacun se fonde sur son expérience. *Experientia fallax*. V. la *Dissert.* de M<sup>r</sup>. *Fischer* & le *Journ. des Sc.* Janv. 1742. ed. d'Hol. p. 82. &c.

prit-il, d'un ton de Maître! sur mon expérience. Tant pis, repliqua M<sup>r</sup>. *Quesnay*; votre expérience est bien jeune, quoique vous soyez bien vieux, elle ne vaut pas ce qu'elle vous coute & au Public. Quel coup de bec & d'ongle!

M<sup>r</sup>. B. . . appelé avec le même Docteur chez un Malade, qui avoit le ventre enflé, dit au vénérable *Molin* M<sup>r</sup>. c'est ici une hydropisie. Point du tout, dit le *Vieillard*, il n'y a point d'eau dans le bas ventre. Il y en a, repartit fermement le jeune Medecin & j'en sens la fluctuation. Le bon Homme irrité crut le relancer avec son expérience; & comme dans la chaleur de la dispute, il lui montra ses cheveux gris; voilà des cheveux, répliqua B. . . en fouriant, qui n'ont pas blanchi au service de la Medecine. Enfin la dispute s'échauffant: O Blaspheme! ô tems! ô moeurs! le jeune Medecin dit à son Doyen, qu'il étoit un ignorant, ou un Homme de mauvaise foi; & il fit faire la ponction, qui réussit malgré l'âge & l'expérience du bon Homme.

L'IN-

L'INJUSTICE & l'orgueil des vieux Medecins ne doit point rebuter les jeunes; mais il faut de la hardiesse & du savoir pour les humilier, ou du moins pour les mettre à hauteur d'apui.

JE regarde un Medecin sans principes, sans théorie, comme un Homme qui voudroit ouvrir sans clé une porte fermée : ou comme un aveugle qui veut se promener dans un long plainpié, sans savoir si les portes sont hautes ou basses, & à qui il faut sans cesse crier comme à *Molin* : où allez vous, M<sup>r</sup>. *l'Aveugle*, baissez vous, arrêtez, enraïez, vous allez vous casser le nez : ou, si vous voulez encore, un Medecin employé sans relâche du matin au soir, ressemble assez à ces curés ou Vicaires, qui peuvent à peine suffire à porter leur *bon Dieu*. Le Vicaire, le Curé, le Medecin, voyent tous trois beaucoup de Malades. Toutes choses égales, ils doivent être tous trois aussi bons, ou aussi mauvais Medecins; & le meilleur sera évidemment celui qui aura le plus de lumières.

J'AI entendu dire à de graves Docteurs de *Montpellier*, que la Medecine s'y faisoit mieux qu'à Paris; mais c'étoit des Esprits bornés & nullement Philosophes. Il faut l'être, pour sentir que la Medecine est une science d'observations éclairées, ou un tissu d'Expériences que la seule physique du corps humain peut expliquer. Or si la Medecine est une Expérience sans cesse multipliée, n'est-il pas ridicule de croire qu'elle se fait mieux dans un lieu, que dans un autre? C'est dire que la même expérience est vraie dans un endroit, & fautive dans l'autre; ce qui se contredit manifestement. Si la Medecine se fait autrement à *Montpellier*, en Hollande &c. qu'à Paris, elle se fait mal par-tout, excepté dans un de ces Païs, ou plutôt elle ne se fait point. On voit sans peine que la vanité de ceux dont je parle, imbuë des préjugés de leur Ecole, confond la Medecine même avec les Medecins.

MAIS, pour qu'on ne s' imagine pas que je veuille décrier la Pratique de la Medecine, je ferai voir qu'elle est beaucoup plus difficile que toutes  
les

les autres Parties, qui en font comme les Avenuës.



### CHAP. III.

#### *De la Certitude de la Medecine.*

**S'**IL n'y avoit que les Medecins qui fussent raillés, ce mal seroit léger & compensé de reste par le lucre de leur profession; c'est à peu près la pensée de *la Bruyere*, & cette autre ancienne, & beaucoup plus forte: *Lucri bonus odor ex re qualibet*. Mais on attaque la Medecine même. Cet Art destiné à la conservation des Citoiens, Art respectable par ce seul Titre, aussi ancien que le Monde & sa misère; Art cultivé dans tous les tems par les plus grands génies, fondé sur des principes réels & un vrai savoir; cet Art sublime enfin est exposé aux yeux du vulgaire & à la risée des fots & des ignorans, comme des savans & des gens d'Esprit. Les mêmes préjugés sont communs à des personnes qui se ressemblent

si peu, & ne sont véritablement pas faites pour penser de la même manière. Tous cependant appellent les Medecins à leur Tribunal; tous apprécient leur mérite, décident de leur conduite & de leurs succès; tous confondent les titres avec la science, forment la réputation, élèvent, dégradent, ou abaissent à leur gré. Il n'est pas jusqu'aux Comédiens, qui n'aient dénigré cette utile Profession sur la scène; & les Medecins en ont ri eux-mêmes avec le Public; soit qu'ils soient persuadés qu'il n'y a rien de si sérieux, qu'un Esprit plaisant & enjoué ne puisse tourner en ridicule, soit que leur amour propre (dont il revient une juste portion à chaque Homme, selon son mérite) ne leur ait pas permis de se reconnoître dans les tableaux grossiers qu'on a tracés: tableaux, où l'on ne voit effectivement que quelques défauts de la plupart des Artistes, & non ceux de l'Art même. Mais que pouvoit saisir un Auteur qui n'étoit que bel Esprit, dans une science difficile, qu'il faut approfondir, si l'on veut la connoître? Presque rien, si ce n'est les moiens  
de

de mortifier une famille de Medecins ; moiens encore qui lui étoient fournis par un Docteur oisif , qui croioit par là se venger de l'injustice , ou plutôt de la justice que lui faisoit le Public. Mais toutes les Farces de Moliere sur les ridicules ou l'ignorance des Medecins , prouvent-elles plus contre la Medecine , que l'opinion de *Boileau* , lorsqu'il dit d'un petit air décisif qu'il est *grand ennemi de leur Art bazardeux* ? Je ne parle ni de *Pétrarque* , ni de *Montagne* & autres Antagonistes , parce que *Mr. le François* , Medecin de la Faculté de Paris a si solidement réfuté leurs raisons , qu'assurément il n'en peut rester aucune à nos Adversaires. Du moins on peut hardiment les défier de les produire.

SI la Medecine est une science inutile , non seulement elle mérite que l'opprobre & le mépris qu'on ne peut refuser aux mauvais Medecins , aux Charlatans , aux Fripons , réjaillissent sur elle ; mais un honnête Homme doit l'abandonner , comme une personne sensé ne doit jamais consulter aucun Medecin. En effet le Medecin & le

Malade se deshonorent, l'un comme fourbe; & l'autre, comme inconféquent.

Pour qu'on fût excusable en quelque sorte d'exercer la Médecine sans y croire, il faudroit qu'on s'aveuglât, jusqu'à pouvoir se persuader qu'un Art chimérique pût cependant être utile. Pourquoi au reste cette persuasion ne pourroit-elle pas entrer dans l'Esprit? l'Intérêt, le Préjugé, l'Imagination ne travestissent-ils pas tous les jours les objets! La plus futile littérature ne paroît-elle pas quelquefois un savoir important? Ce qu'il y a de certain, c'est que des gens d'Esprit ont passé leur vie à rechercher quelles étoient les coëffures des Dames Romaines; quels étoient les Privilèges de la main droite sur la main gauche: quelle Couronne portoient les Orateurs de la Grèce & de Rome, pour supprimer tant d'autres Dissertations aussi intéressantes sur la façon de manger des Romains, sur les divers vêtemens que le caprice ou la Mode avoit inventés &c. Or quand des Académies Célèbres ont été sérieusement occupées de telles Fadaïses, pour-

pourquoi un Medecin n'exerceroit-il pas la Medecine, fans la croire en rien salutaire?

MAIS voions, & ne décidons qu'après le plus mur examen. La Medecine seroit-elle vraiment digne de mépris?

LES plus beaux génies en condamnant la Charlatanerie, ont placé l'art de guérir parmi les sciences Divines. Des Esprits supérieurs l'ont cultivé toute leur vie, & lui ont prodigué les plus grands éloges. Tant d'efforts, les plus grands qui peut-être soient possibles à la Nature, auroient-ils donc été superflus? Et des Esprits superficiels, ignorans, légers, ou mal à propos prévenus, des Esprits qui ne trouvent chez eux qu'impuissance & Stérilité, l'emporteroient-ils sur tant d'hommes éclairés? Non; l'Autorité ne décide ici que de concert avec la Raison qui la fait valoir.

MAIS que nos Antagomistes descendent dans l'Arène. Voions ce qu'ils reprochent à la Medecine, & non aux Medecins (car que ne leur reproche-t-on pas)? "C'est un Art incertain; „ conjectural, dénué de règles & de

„ principes, où tout est du moins douteux, & équivoque, s'il n'est pas faux ”.

MAIS qui nous fait ces Objections triviales? Qui est-ce qui s'élève & prononce ainsi contre la Medecine? Qu'ils paroissent ces redoutables Ennemis! mais qu'ils paroissent versés dans la Philosophie du corps humain & dans toutes les parties de l'Art, & les œuvres des Medecins qui y ont excellé! ou nous pouvons sans orgüeil dédaigner de nous mesurer avec eux.

IL faut connoître un objet, pour en juger. Or qui prendra la plupart des gens du Monde, de ceux qui s'érigent en juges, pour des connoisseurs en Physique, en Chymie, en Statique &c.? Je demande à présent si la Medecine n'est pas, comme toutes ces sciences, hors de la portée du commun des Esprits? Et cela posé, quel cas doit-on faire du jugement de presque tous nos Critiques? Leur foiblesse seule feroit notre force.

SI donc tout vous rit, mon Fils, fortune, préjugé, savoir, (qui n'attend pas toujours les années) laissant là la Po-  
li-

litique & tout son vil Manége, défendez une aussi belle Profession, & ne souffrez pas qu'on avilisse un Art qui doit vous honorer ; vous confondrez sans peine d'ignorans Critiques ; ou , s'ils font les petits maîtres , c'est-à-dire , les Fats , les petits fots, ou les petites-maitresses , vous leur rendrez au centuple les ridicules & le mépris dont ils s'efforceront de vous couvrir : s'ils ont l'impertinence de chanter , ou de *Turluter* , comme j'en ai vû , siflez le chanteur , ou la chanteuse ; divertissez-vous , faites rire à leurs dépens : mais ne plaidez jamais sérieusement , qu'avec les gens sérieux & habiles , qui feront rarement contre vous.

JE veux cependant supposer que vous rencontriez un Adversaire digne de vous , plus encore par ses connoissances , que par son génie. Alors quel champ vaste & magnifique vous est ouvert ! Quel plaisir de briller dans une si belle carrière ! de paroître savant , lorsqu'on l'est en effet , & savant aimable , lorsqu'on a de l'Esprit ; sur-tout de cet Esprit vif , qui a le ton rare de la bonne plaisanterie,

rie, & dont les faillies font autant d'éclairs!

Vous avez lû tous les Philosophes, depuis Aristote jusqu'à Monsieur l'Abbé *Nolet*. Eh bien! Que vous ont appris sur les premières causes toutes les Veilles de tant de grands Hommes? Des Systèmes. En Admirant la vaste étendue de leur génie, vous ne devez point respecter leurs plus brillans écarts. La vérité seule mérite nos hommages. Ils devoient penser eux-mêmes, que plus ils voudroient s'élever au-delà de leurs forces, plus ils retomberoient par leur foiblesse, & qu'une ambitieuse audace les perdroit. Le Géométrie même, sublime, transcendante, lorsqu'elle est poussée à trop de subtilités, est prête à chaque instant à laisser, pour ainsi dire, tomber la vérité, qui ne semble plus alors tenir qu'à un fil délié, foiblement tissu par la conjecture. Vous allez voir le but de ce discours.

Si toutes les causes premières sont cachées en Physique, en Chymie, en Astronomie & dans les Mathématiques, quel

quel droit auroit la Medecine au dessus de ces hautes sciences, de prétendre que ces causes fussent à sa seule portée? Le corps humain est un cercle, suivant la pensée d'*Hippocrate*. Mais qui peut dire à quel point ce cercle a commencé? Cette incertitude, où nous sommes des premiers ressorts, est commune à toutes les sciences d'une vaste étendue, à la Politique, à l'Art militaire, à la Géométrie même, qui n'est qu'une clé des plus grossières opérations de la Nature, avec laquelle on ne peut ouvrir les causes cachées: ce qu'il y a de plus subtil se dérobe à sa vue; elle est elle-même soumise & assujettie, & nos ressorts ne reconnoissent ni ses mesures, ni ses calculs.

Vous voyez que rien de plus facile à refuter, à retorquer, que l'objection tirée de l'ignorance des premières causes. Un Militaire vous oppose-t-il les Dissensions, les Disputes, les Contradictions des Medecins, opposez-lui les differens avis des Officiers Généraux. Il ne faut, comme dit *Montagne*, qu'un Medecin au lit d'un  
Ma-

Malade , & qu'un Général à la tête d'une Armée. Le moyen de concilier les opinions , dans une conjoncture épineuse ? Il faudroit supposer l'impossible , je veux dire les mêmes degrés de lumières & de pénétration dans tous les Hommes. Si l'un est plus habile ou plus Clairvoyant que l'autre , il est juste qu'ils soient d'avis différens.

Plus un Art est vaste , plus il faut par conséquent s'attendre aux disputes , aux contradictions , aux événemens imprévus & même aux plus grands écarts. Un Officier , dont parle Mr. de la M. (a) ne s'étoit-il pas mis dans la tête , que la guerre se feroit aussi-bien avec un mauvais Général , comme avec un *Turenne* , ou un *Saxe*. Quelle erreur plus grossière ! On n'en fait pas de moindres en Astronomie. C'est peu de chose qu'une erreur de mille lieuës dans un espace incommensurable ; on la pardonne , comme une *Bagatelle*. (b) Pourquoi seroit-on moins indulgent en Medecine ?

(a) *Essai sur l'Esprit.*

(b) Expression de Fontenelle. *Plur. des Mond.*

ne ? Pourquoi exclusivement à toute autre science , seroit-elle par tout éclairée , infaillible ? Les Medecins seroient certes trop heureux , s'ils raisonnaient toujours juste , & voyoient toujours clair dans les obscurs sentiers d'une Profession , dont chaque partie demande , non pas un Homme , mais un bon Esprit tout entier & sans aucun partage ; tandis que tant de Navigateurs , de Militaires , de Physiciens , de Chymistes , de Métaphysiciens , de Politiques , & sur-tout de Geomètres , raisonnent tout de travers du matin au soir. Devant quel art luit donc toujours le flambeau de l'évidence ? Quelle science jouït d'un tel privilège ? Quoi ! parce qu'on vacille , qu'on se trompe en Medecine , il s'enfuit qu'elle est depourvuë de Règles , de Principes , & que les Medecins sans Bouffole font témérairement voile sur une Mer dont ils ne connoissent pas les écuëils ? Ou , pour laisser là les Métaphores , parceque les premières causes de nos maux ne nous sont pas révélées , il faut conclure que tout nous est également inconnu ? Et c'est un bon

bon Esprit qui tire cette Conclusion ! L'observation la plus exacte durant tant de siècles, par les plus puissans génies, n'auroit rien découvert ? La sagacité des Physiciens, les recherches des Anatomistes, tant d'expériences sur les Animaux, sur les Hommes & dans la santé, & dans la Maladie, auroient été vaines ? Enfin de l'histoire de nos maux, de leur origine, de leur suite, de leur cours, de la manière dont ils se succèdent, se terminent, se guérissent, de tant de faits, tant de fois constatés, toujours observés les mêmes dans tels & tels cas, il n'en résulteroit aucuns préceptes lumineux dans le traitement des Maladies ? Monumens frivoles que tous ceux des Anciens & des Modernes ! Livres inutiles que ceux d'*Hippocrate* & de *Sydenham* ! L'Anatomie & la Mécanique sont des secours superflus. Pourquoi ? *Staahl* l'a dit. Peines perduës que tous les travaux du grand *Boerhaave* ! il a vainement élevé le raisonnement le plus sévère sur les plus sûres expériences ; nous n'en connoissons pas mieux les détours du Dédale de l'Homme ! La Chymie stérile &

& infructieuse entre les mains, ne nous a point éclairé sur la nature & la dégénération spontanée des humeurs; sur la nature & l'action, toujours relative à nos ressorts, des Alimens & des Remèdes, pour le régime & la cure des Maladies.

NON, je n'en impose point ici, il est une Médecine: qui croit, ou dit le contraire, est un Ignorant, ou un Impositeur. Cette si grande incertitude prétendue, n'est que pour ceux qui n'ont qu'effleuré notre Art; elle s'éclipse, à mesure qu'on l'approfondit. Mais la Médecine dont je soutiens ici l'existence, n'est pas celle des Médecins vulgaires; encore moins celle qu'un Médecin (a) se vantoit d'apprendre en deux heures à un de ses confrères; ni celle que la plupart des Chirurgiens exercent d'après la pratique de tant de Médicastres; ni celle qu'un Théoricien oisif enfante, les bras croisés dans son cabinet, ni conséquemment enfin cette Médecine Systématique, que *Chirac* a cru n'avoir pu pro-

(a) *La Case*. . à *Sylva*.

produire qu'à force de génie, & qui cependant ne suppose qu'une imagination frivole. Pauvre d'expériences & d'observations, au milieu de tous ces riches Monumens des Anciens qu'il a dédaignés, il n'a pû avoir que la fienne propre, toujours de peu de valeur, à cause de la briéveté de la vie, toujours suspecte, dans qui ayant la démangeaison d'imaginer, fait indifféremment entrer dans ses systêmes, l'erreur, comme la vérité.

LA Medecine dont je parle, est celle de *Boerhaave*, la seule sage & sensée, dans les bornes mêmes qu'elle s'est prescrite. Fondée sur les meilleurs matériaux de l'Antiquité, mise en œuvre avec un Art admirable, elle n'est souvent qu'une foule de vérités, jadis éparfes, aujourd'hui comme étonnées de se trouver ensemble dans un si petit espace. (a) Si *Boerhaave* a fait des fautes, s'il a commis des erreurs, il étoit Homme, mais Homme à les avouer, au lieu que *Chirac* jusqu'à la mort a soutenu les Hypothèses dont je parlerai.

COM-

(a) V. Les Institutions & les Aphorismes.

COMME l'Art ne peut souffrir des dissensions, des fautes que font tous les jours les Medecins, il ne peut également rougir de ses limites. S'il est en Medecine mille faits, mille expériences inexplicables & difficiles à faire, il est par-tout ailleurs mille Problèmes irrésolubles. Toutes les sciences ont leur degré de certitude & d'incertitude, leur empyrisme & même leur Charlatanerie, que le Public semble avoir rendu nécessaire. Une sorte & solide raison se défiant sagement d'elle-même, a le courage de se plier, de se soumettre au joug d'une expérience qui la révolte, ou la contrédit, en attendant que de plus heureux génies puissent la comprendre & l'expliquer. Quelle misère ! Quelle honte pour l'Esprit humain de vouloir se frayer de nouvelles routes, pour que la vanité ait l'honneur, ou plutôt le deshonneur d'avoir égaré la raison, ou de ne s'attacher, comme a fait *Chirac*, qu'à des Règles hypothétiques, défavouées par l'expérience, comme par cette raison même ; Règles malheureuses d'un cerveau dérégé, qui  
cou-

coutent tous les jours la vie à tant d'Hommes! De tels Medecins font-ils autre chose à la Medecine, que ce que les Fabulistes font à l'Histoire?

LA Medecine a donc ses Principes, tels qu'on les peut voir dans les Aphorismes de *Boerhaave*; & il est faux que nous soyons toujours réduits au tâtonnement & à la Divination. Nous souscrivons volontiers à tous les jugemens d'un de nos adversaires (a) contre l'ignorance, la prévention, la présomption, la Charlatanerie, l'incertitude de la plûpart des Medecins; mais nous ne les croyons pas réversibles sur l'incertitude de l'Art. Son petit ouvrage est bien écrit; le sujet y est mis à la portée de tout le Monde; on y trouve beaucoup de raisonnemens si séduisâns & si plausibles, qu'ils ont entraîné nombre d'esprits peu solides ou peu accoutumés à penser; c'est pourquoi je me suis fait un point capital de réfuter sérieusement les Hérétiques en Medecine,

(a) L'Auteur d'une Lettre contre *Maloët*, Inserée dans les *Observ. sur les Ecrits Modernes*.

ne, dont les objections ne sont au fond qu'une mauvaise Rapsodie de vieilles idées cent-fois rebattuës, auxquelles il y a bien peu de mérite à donner une nouvelle forme.

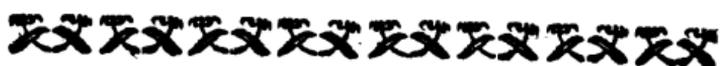
SOYONS de bonne foi, & nous conviendrons que ceux qui rejettent la Medecine, ressemblent à ces Païsans qui ne croient point à l'Astronomie. Nos principes sont en effet pour les uns, à la même distance que les Astres pour les autres. La même raison, (raison d'ignorance) fait croire aux premiers qu'on ne peut guérir aucune maladie, parcequ'il y en a d'incurables, & aux derniers qu'on ne peut prédire aucune éclipse, parcequ'ils n'imaginent pas que cela soit possible. Le Medecin & l'Astronome sont seuls frappés par différens traits de lumières qui fondent & éclairent leurs diverses prédictions, sans que les yeux du Vulgaire puissent les appercevoir.

Vous voyez que le même coup dont on a frappé les Medecins, ne peut ébranler la Medecine. Ce seroit une méprise que de le croire, une erreur que de le craindre: méprise lourde,

de , qui ne peut entrer dans un bon esprit. D'ailleurs n'est-il pas certain que quand il n'y auroit pas de Medecine , les Malades , sur-tout dans le Peuple , y croiroient toujours ? Il est vrai qu'on paroît d'abord l'embarasser & l'affliger , par la difficulté de trouver un bon Medecin , qui est veritablement *l'Oiseau rare*. Mais outre qu'on peut donner les signes & comme la balance , auxquels il est facile de le distinguer & de le peser en quelque sorte ; le Public s'endormant dans une fausse sécurité , pourquoi ne seroit-il pas du devoir d'un Citoyen zélé de le réveiller ? Est-ce dans un cas aussi grave , qu'il faut préférer une erreur agréable , à la plus importante , quoique facheuse vérité ?



CHAP.



## C H A P I V.

*De la Prééminence de la Médecine  
sur la Chirurgie.*

**Q**UE manque-t-il au Médecin pour être Chirurgien? L'adresse de la main, & peut-être la connoissance de certains détails manuels. S'il manque d'Anatomie, c'est sa faute, dans un tems, où les Cadavres, les Animaux, & les Anatomistes s'offrent en foule pour l'instruire d'une science, qui ne demande que des yeux & de la mémoire.

QUE manque-t-il au Chirurgien pour être Médecin? Qu'il s'examine & réponde lui-même. S'il est de bonne foi & n'a pas plus de lumières qu'un excellent Chirurgien n'en suppose en soi & n'en a communément, il conviendra, qu'il ne fait que l'Anatomie, & même que l'Anatomie grossière, appelée pour cette raison Chirurgicale: de plus il fait faire les Opérations de son Art, par ce qu'il a acquis l'habitude

K

de

de les faire, & enfin il connoit la Pharmacie, j'entens celle qui est de son ressort. Qu'il se sonde après cela, il n'y a plus que ténèbres, défaut de Littérature & de pénétration dans un esprit pour l'ordinaire peu cultivé. D'où l'on voit quelle distance énorme il y a de la Chirurgie à la Medecine.

LE Medecin au contraire n'a qu'un pas à faire pour savoir la Chirurgie. Un seul cours d'Opérations sur le cadavre peut jetter les Fondemens de toutes ses connoissances, & pour peu qu'il soit employé dans de grands Hopitaux, il n'a qu'à voir travailler les Artistes, & il deviendra lui-même bon Chirurgien (à la main près.) dans ces Ecoles vivantes de la Chirurgie.

LA facilité de savoir l'Anatomie ne laissant aucune excuse à l'ignorance des Medecins, ils sont supposés la savoir, & dès lors ils sont presque déjà Chirurgiens.

MAIS soyons vrais & impartiaux, quoiqu'en certains tems la plupart des Medecins ayent négligé l'Anatomie, quelques-uns cependant, même en France, sur laquelle les reproches  
tom-

tombent plus légitimement , l'ont toujours cultivée beaucoup plus que tous ces Ouvriers de St. *Cosme* , véritablement plutôt dégraisseurs de Muscles, qu'Anatomistes. On peut donc dire en général que les Medecins l'emportent sans contredit en cette Partie sur les Chirurgiens , en ce qu'ils la savent plus profondément , avec tous ses accompagnemens de Physique , & de Mécanique raisonnées , trop subtiles , pour être saisies par des Gens sans étude.

Qu'on ouvre les Fastes de l'Art & les Bibliographies Anatomiques , on verra que ce sont les Medecins qui ont découvert la voye du sang , la voye du Chyle , la voye de la Lympe , & que ce sont eux en un mot qui ont débrouillé , pour ainsi dire , le peloton de l'Homme , de sorte qu'ils ont prêté aux Chirurgiens le fil qui les conduit , & sans lequel ils ne pourroient que s'égarer. Quels noms en effet , je les défie d'en citer un François qui ne fasse pas rire les Connoisseurs , sans excepter , je ne dis pas *Couper* , qui est étranger & seul , mais *Mery* même ?

K 2      quels

quels noms pourroit-on oposer aux *Harvées*, aux *Vésales*, aux *Eustachius* aux *Falopes*, aux *Sylvius*, aux *Vidus-Vidius*, aux *Rouffets*, aux *Morgagni*, aux *Albinus*, aux *Haller*, & pour ne pas sortir de la Faculté de *Paris*, aux *Riolans*, aux *Duverney*, *Winslow*, *Hunauld* &c. Et pour m'arrêter à l'Eloge du dernier, avec quelle ardeur ne devora-t-il pas les plus pénibles travaux Anatomiques? Avec quelle sagacité il fonda deux abîmes d'ouvrages, dont il n'avoit point eu l'Auteur pour Interprète! Il s'appliqua ensuite à l'étude de nos maux, & dans cet art difficile de les discerner & de les guérir, en conséquence de ce fin & rare discernement qu'on n'obtient jamais que par les faveurs de la nature, ou la force du génie, il égaloit à 40. ans, comme on l'a dit, les plus grands Maîtres. Mais dire qu'il savoit la Chirurgie, c'est dire que *Corneille* faisoit de jolis vers; il avoit approfondi & étendu tout ce vaste champ que *Boerhaave* avoit semé. Excellent Professeur en Chirurgie, comme en Anatomie, combien de grands Chirurgiens n'a-t-il pas formés?

més ? Que manque-t-il donc à un tel Homme pour être Chirurgien & fort au-dessus de tous ceux qui le sont ? L'habitude d'être cruel , car il faut l'être , l'habitude d'opérer sur le vivant , pour n'être point intimidé par les cris d'un malheureux à qui on sert d'utile Bourreau , & dont on augmente les douleurs , pour l'en délivrer ; car d'ailleurs *Hunauld* avoit toute l'adresse imaginable.

Tout le Monde convient qu'en général le Medecin a plus d'éducation que le Chirurgien. Cet exercice de l'esprit lui donne une pénétration par laquelle , aidé du secours des Langues & des connoissances savantes , toujours attentif aux Phénomènes qui frappent sa vuë , il est plus en état de remonter à leur source. Ce jugement vigoureux le suit dans la pratique d'un Art qu'il a sù approfondir. Un tel Homme a bientôt une expérience consommée ; & s'il se présente un cas difficile , nouveau , inouï , Qui est préférable , Qui doit décider ici , ou du plus grand Chirurgien de l'Europe , ou d'un tel Génie ? & quel Chirurgien oseroit lui contester le pas & la supériorité de

lumières ? Sans qu'il sache operer lui-même , je dis qu'il doit présider aux opérations que font les Chirurgiens , puisqu'elles exigent souvent une aussi grande sagacité , qu'aucune Maladie interne. Bien des Membres qui eussent été coupés par trop de précipitation , par ignorance , ou par la démangeaison d'operer , ont été conservés par la prudence & les vuës d'un grand Medecin. Un grand Medecin & un grand Chirurgien sont donc deux Etres bien différens ; & l'un , au jugement même de l'autre , fera toujours fort supérieur , comme le prouvent tant d'exemples de modestie dans les œuvres d'*Ambroise Paré* , connus de tout le Monde.

ON sent que je parle ici de quelques Hommes rares , dont personne n'est fait pour dédaigner , ni même pour balancer les sages & importans avis. Je suis persuadé que si tous les Medecins leur ressembloient , les Chirurgiens n'entreroient point en lice avec eux ; ils ne leur disputeroient point un vil mécanisme , & ils les associeroient avec plaisir dans leurs Assemblées , pour voir plus clair dans un Art qui a  
fes

ses épines & ses ténèbres, comme le nôtre. Mais par malheur la plûpart des têtes médicales sont d'un prix infiniment moindre. Tandis que quelques savans Medecins faisoient les plus belles découvertes Anatomiques, presque tous leurs Confrères uniquement livrés à l'ignorance active & au lucre qui la suit, n'en faisoient pas un mot; elles n'étoient connûes que des Chirurgiens, qui en profitoient, peut-être avec trop de suffisance, & c'est ce qui a fait en ces derniers tems le triomphe de la Chirurgie. Si les Medecins n'eussent point négligé l'Anatomie, les Chirurgiens n'eussent point eu si beau jeu.

TANT d'indolence de la part des Medecins dans leur profession, & cependant tant d'ambition réciproque, fait trembler tout bon Citoyen. Car qu'en peut-il resulter, si ce n'est l'éternelle continuation de ces procès & de ces guerres intestines, où chaque partie se nourrit des affronts & des chagrins que l'autre lui fait, en un mot de cet esprit d'animosité, dont les Lettres de *Guy-Patin* sont remplies & qui malheureusement rallumé par un puis-

fant chef de Parti, ne s'est pas éteint avec lui.

QUICONQUE ignore l'Anatomie & la Chirurgie, n'est pas seulement indigne d'être mêlé dans les consultations Chirurgicales, il ne peut être qu'un Medecin détestable. J'ai plaisanté, j'ai badiné, je me suis servi de l'ironie & de mon esprit, dans *le Machiavélisme* : je chante ici sur un autre ton; *seria serio*, c'est ma raison qui parle, & quoique j'aye dit, l'Anatomie est la Bouffole, sans laquelle le vaisseau de l'Homme sera nécessairement entraîné par le courant impétueux des Maladies. Sans elle un Medecin ne sachant où diriger sa route, s'égarera sans cesse & trouvera, pour ainsi dire, des écueils à chaque pas.

Je le demande à présent, que savent bon Dieu ! tous ces petits Docteurs musqués & poudrés à blanc, comme des Sénateurs, ou des espèces de Beautés, qui prétendent avoir droit d'assister ou plutôt de présider à des opérations qu'ils n'ont jamais faites, ni vu faire. La Faculté a beau dire ; le Public ne changera jamais ; il sent son am-

ambition démesurée, & celui qui balancera pour se faire faire telle ou telle opération, s'y déterminera plutôt sur le conseil de *la Martinière*, que sur l'avis de tous ces petits Medecins, & même de ces savans Docteurs, hors de la sphère de leur Art.

LAISSONS là ces procès suggérés par de honteux motifs, & où tous les tours de l'injuste chicanne & les termes les plus odieux sont prodigués. Que les *Barons*, les *Maloëts*, les *Santeuls*, les *Andrys* & même le pieux *Hecquet* regardent les Chirurgiens comme des Gens de la Lie du Peuple, indignes de saluer les uns & de marcher à la droite des autres. Que ces orgueilleux Docteurs les appellent *Barbiers*, *Valets*, *Esclaves*, Créatures faites pour obéir aveuglément aux plus fottes décisions d'un ignorant Medecin. Les Chirurgiens feront bien de mépriser des Discours qui se sentent du voisinage de la place Maubert. Qu'on les fasse marcher à droite, ou à gauche, devant ou derrière la Faculté, que leur importe? & qu'importe même au Public, pourvu que les Mala-

des soient secourus par eux dans des circonstances, où tout le Monde convient qu'ils sont nécessaires, & qu'un oisif Constructeur de systêmes ne vienne pas se presenter au préjudice des uns & des autres, pour remedier au dérangement d'une machine qu'il ne connoît que par speculation? Un tel Medecin peut connoître l'Homme de *Descartes* & en faire lui-même un autre à sa fantaisie, mais il ne connoîtra jamais l'Homme véritable.

LE Medecin au fait de sa profession a sa place & sa partie supérieures à celles du Chirurgien : mais enfin le Chirurgien, à quelque degré inférieur qu'on le mette, a aussi la sienne. Si le Medecin est utile, comme on n'en peut douter par tant de guérisons prédites à coup sûr, moyennant les remèdes convenables, le Chirurgien l'est aussi, non plus réellement, mais plus visiblement : ce qui ne peut que tourner, comme il l'éprouve tous les jours, à son avantage.

C'EST donc bien leur faute, aux uns & aux autres, si la Patrie n'en tire pas de plus grands services ; car si au lieu  
de

de s'embarraſſer des prérogatives plus ou moins conſidérables de la Mère ſur la Fille, ou de la Sœur ainée ſur la Cadette, on abandonnoit volontiers toute la *Prééminence de la Médecine à la plume des Andrys & de ſes pareils*. Si au lieu de perdre un tems précieux à des Diſputes auſſi frivoles, que celles de *Baron*, ils n'étoient tous occupés que du bien de la choſe & des ſervices qu'attendent d'eux les Citoyens, chacun prendroit réciproquement de ſon voiſin ce qui lui manque, on ne plaideroit plus pour des Chimères que le ſeul eſprit de parti réalife & groſſic tous les jours, & on ſe détermineroit enfin à payer les Avocats qui leur diſent tour à tour des ſotiſes pour leur argent. Tout le combat ſe réduiroit à bien juger, chacun de ſon côté, des différens procès, pour lesquels on les appelle chez les Malades.

VOULEZ-VOUS que le Public ne rie plus aux dépens de *S. Coſme & de la Faculté*? Qu'il ne ſoit plus la dupe de l'avarice & de l'ambition de deux Corps tour à tour trop entreprenans? Portons le flambeau l'un après l'autre.

K 6

Que

Que le Chirurgien aprenne la Chirurgie au Medecin qui l'ignore, & que le Medecin fasse connoître au Chirurgien quelle est sa témérité de se charger du pésant fardeau des événemens dans ces cas épineux de Medecine, qui font trembler les plus grands Medecins. Que le Chirurgien vulgaire ne fasse point en un mot la Medecine, le Medecin vulgaire ne fera point la Chirurgie. Chaque Art est un Bareau étranger pour celui qui n'a cultivé que l'un d'eux: y elever la voix, s'y ériger en juge, c'est se faire mépriser. Je dis plus, & c'est une conséquence de tout ce qui a précédé, les plus éclairés Chirurgiens, ils l'avouëront eux-mêmes pour s'en faire honneur, sont encore fort éloignés d'être de grands Medecins. Ils ne sont point en état de traiter par les plus sages Méthodes des maladies douteuses, compliquées, qui supposent une sience consommée & des vuës d'Aigle. Qu'ils accordent donc le respect, la vénération & la superiorité à nos grands Maitres; ils étoient Medecins, leurs leçons & leurs ouvrages les ont formés, & nous rendront

dront avec plaisir justice à leurs talens.

MAIS des Hommes qui n'ont que le titre & le jargon de leurs Ecoles, & du Medecin, que la figure & la gravité, quoique soutenus par le secours des Loix & les avantages du rang, méritent-ils une distinction qui les élève à un empire injustement despotique? Non, un juste mépris est leur partage.

DEPUIS plus de cent ans, la Faculté n'a produit aucun Medecin, dont le nom puisse vivre dans les Fastes de l'Art, & cependant les belles armes pour subjuguier les *Morands*, les *Quesnays* &c. ! elle veut conduire, pour ainsi dire, par le nez *S. Cosmes* & tous ses Enfans avec ses saignées, son émétique & ses Apozêmes! Car voilà toute la Medecine de Paris, & par quels Hommes est-elle pratiquée? Bon Dieu! Vous le savez, & si des Medecins de la trempe de ceux qu'on rencontre tous les jours, ne doivent pas donner un peu de vanité à leurs Antagonistes!

J'AI donné la préférence aux vrais & savans Medecins par dessus les plus grands Chirugiens; j'ai cru qu'il étoit

des cas fort difficiles dans la Chirurgie, où la décision d'un grand Medecin qui la possède à fond, devoit l'emporter. Pour ce qui est des Medecins & des Chirurgiens vulgaires, c'est beaucoup trop à chacun que leur Partie; il n'y a de part & d'autre que des Gens fort éclairés & pleins de génie, qui puissent usurper l'un sur l'autre. Et sans doute dans les lieux qui manquent de Medecins, il seroit ridicule d'empêcher les Chirurgiens de faire la Medecine, & vice versa. Pourquoi y a-t-il si peu de Medecins ?

AI-je rendu justice au gré des deux Corps, & ne m'accusera-t-on pas de la partialité que j'ai voulu fuir ?



## C H A P. V.

### *Des Chirurgiens - Medecins.*

**H**IPPOCRATE a laissé à ses Enfants un fond riche de Chirurgie comme de Medecine, que *Boerhaave*, *Albinus*, & autres ont cultivé en Hollandois intelligens, toujours attentifs à

à réparer & agrandir les Héritages de leurs Ancêtres. Ce digne Père & Fondateur de l'Art trépanoit & faisoit les principales Opérations de la Chirurgie; après quoi, consulté sur les Maladies les plus sinistres & terribles, il rassuroit, ou faisoit trembler par la hardiesse d'un prognostic souvent fondé. Qu'on lise son *Traité des Plaies de la tête*; quelle habileté & quel exemple de candeur, dans l'aveu même de ses fautes. Combien de Medecins & de Chirugiens lisent encore aujourd'hui avec fruit un ouvrage fait il y après de 3000. ans. *Hippocrate* a donc fait la Chirurgie & la Medecine. Autrefois ces deux Professions n'étoient point separées, chacun étoit doublement utile au Public, & la vanité ne murmuroit pas de voir le rabot & la lime dans les mains du Génie. Mais que ces Hommes sont rares, qui joignant la modestie & le goût du bien Public aux plus grands talens, peuvent, comme fait souvent *Albinus* en Hollande, réunir les deux parties! Grand Anatomiste, Professeur en Medecine, il forme les Chirugiens, au Collège desquels ils préside;

sider ; c'est lui qui décide s'il faut faire une opération & comment il faut s'y prendre ; comme il a beaucoup d'adresse & de dextérité , il opère souvent lui-même sur le Vivant , & sans lui periroient bien des Malades dans un Païs , où la plupart des Chirurgiens ne font que des Barbiers.

ON a prescrit des bornes à la Médecine & à la Chirurgie ; on a séparé les deux Arts & ceux qui les cultivent , on a eu raison. La preuve que chacun doit rester dans sa sphère , c'est qu'elle est encore très difficile à embrasser ; on court risque de perdre ses droits , en voulant empiéter sur ceux d'autrui. Vous , Mr. *Babil* ! En faisant la Médecine , sans la savoir , en prenant la petite vérole pour une indigestion ; comme j'ai pris la liberté de vous le dire en face , vous pouvez être excellent Chirurgien , quoique vos Confrères en disconviennent , mais vous cesserez de l'être avec le tems & vous oublierez la Chirurgie , sans savoir la Médecine. Et vous Médecin , plus vous cherchez à approfondir l'Art Chirurgical , plus vous perdez un tems trop court ,  
pour

pour le vôtre. Ouvrez ces Mémoires, dont Dieu veuille amener la suite, quelle prodigieuse multitude de Règles difficiles à suivre ! Quel Labyrinthe de connoissances ! La vie d'un seul Homme suffit à peine pour former un vrai Chirurgien. Parcourez cet Océan de maux internes, Océan plein d'écueils invisibles, qu'il faut cependant connoître & deviner, comme s'ils étoient à découvert. Faut-il moins de tems pour devenir bon Pilote sur une Mer aussi fameuse en naufrages ?

VOIONS cependant, puisque nous y sommes, lequel est le plus fondé à usurper le champ de son Voisin & entrons dans un plus grand detail que nous n'avons fait jusqu'à present. Écoutons notre Oracle: *Externos morbos Chirurgicos primo pertractandos, externa internis congruere, nec aliter quid in Praxi Medica fieri posse, aut doceri.* Boerhaave, comme on le voit par ce passage de ses Aphorismes, prétendoit & avec raison qu'il ne se passe rien au dedans du corps, dans la Pleurésie, par exemple, que ce qu'on observe dans un mal également inflammatoire au bout du

du doit. Les Maladies internes sont donc conformes aux externes; celles-ci nous éclairent sur celles-là. C'est comme une Echelle Chirurgicale avec laquelle on peut atteindre à la plus haute Medecine; de là vient que ce fameux Professeur trop habile en Chirurgie, pour n'en pas sentir l'influence nécessaire sur son art, veut qu'un jeune Homme qui se destine à la Medecine, se dévouë tout entier à la Chirurgie, dès qu'il s'est mis au fait de toutes les Institutions de Medecine; & c'est moins sans doute pour justifier sa Méthode, que pour le profit de la vérité, qu'il recommande aux Professeurs de commencer toujours par la Chirurgie, avant de s'élever au sublime de l'Art. Ainsi la Chirurgie & la Medecine ne font qu'une seule & même science, mais qui a ses degrés dont la Chirurgie est le premier, c'est-à-dire, le plus bas. Il ne faut que des yeux pour devenir Chirurgien; il faut de l'esprit & du génie, pour être vraiment Medecin: la Chirurgie est comme la Géométrie; & la Medecine comme la Physique la plus subtile. Or pour un seul grand Physicien,

ficien , quelle foule de Géomètres!

CONCLUONS donc encore une fois que tel qui a pû devenir Medecin , a beaucoup plus de facilité pour apprendre la Chirurgie , qu'un Chirurgien n'en a pour par courir avec succès la vaste Carrière de la Medecine. Si la Chirurgie est la voye de la Medecine , qu'il faut d'esprit & de lumières , pour aller jusqu'à cette dernière , sans s'égarer!

A Dieu ne plaise qu'on imagine que je veuille prétendre par ce discours , que les Chirugiens sont moins en état d'exercer la Chirurgie , que la plûpart de nos Docteurs , la Medecine. Je condamne , comme on a vu , l'ambition ou la presomption des uns & des autres. Plus on embrasse d'objets , plus il est necessaire qu'on soit superficiel & ignorant. L'avarice seule & la sordide cupidité qui nous domine , peut dicter des Conseils differens. Cependant on peut regarder la Chirurgie , comme la plus belle fleur de la couronne d'Esculape ; c'est la partie la plus lucrative de l'Art , & la plus promptement lucrative , tandis que le Public a voulu que le

le Medecin vieillît & ne fit fortune que pour ses Héritiers.

NE nous jettons donc point de l'Abîme de la Chirurgie, dans celui de la Medecine encore plus impénétrable. Ne réunissons point ce que la raison & l'intérêt des Citoyens a divisé. Soyez Medecin, si la Nature vous a doüé des plus grands talens, sur-tout de ces Organes fins & deliés, à la sagacité desquels la vie des Hommes peut être livrée avec confiance, car alors vous pouvez l'être. Si au contraire tout votre esprit est au bout des doigts; si au lieu de ce génie, qui remontant aux causes, en découvre d'un coup d'œil tous les effets, vous avez pour tout partage de bons yeux avec beaucoup d'adresse & d'industrie, & cette fermeté d'ame dont j'ai parlé, que les ruiffaux de sang & les cris les plus affreux ne peuvent ébranler, alors vous êtes né Chirurgien. N'entendez vous pas *Celse* & la Nature qui vous élèvent à haute voix à la Chirurgie? Mais encore une fois soit Medecin, soit Chirurgien, ne soiez que cela. Bornez vous, pour vous entendre. Quel mérite en effet, je vous prie,

prie, y a-t-il à prendre pour peu d'argent un misérable grade dans une Université encore plus misérable? De tels Chirugiens qui se font Medecins, ne font pour l'ordinaire ni l'un ni l'autre. Ils veulent seulement faire parler d'eux, & qu'on dise, *celui-là fait le latin, il a étudié, il a fait le tour du Collège*. N'est-ce pas bien ressembler à ces petits Généraux, qui, pour séduire le Peuple, font mettre leur noms, comme un *Gloria Patri* dans toutes les Gazettes, pour qu'on dise: " le comte, ou le Marquis „ de . . . se trouve par-tout, & même „ me où il n'a jamais été: s'il n'est pas „ de la première promotion, il fera „ bien de quitter le service ". Or comme les Connoisseurs rient de tant d'Eloges déplacés, qui ne coutent pas plus cher à l'Officier, que le Bonnet de Docteur au Chirurgien, les Gens sensés se mocquent des démarches, que la seule vanité fait faire.

LE moien effectivement de ne pas lever les épaules, à l'aspect d'un *Horace* ou d'un *Petrone*, dans les mains d'un Graisseur d'emplâtres; qui étudieroit cent mille ans le Latin, avant que de fai-

faisir la finesse & la délicatesse de ces Ecrivains, & cela faute d'esprit trop mal cultivé, ou trop long-tems laissé en friche. Je rencontrai ces jours passés un de ces Garçons Chirurgiens, qui non contents de la Maîtrise de *S. Cosme*, aspire à celle des Beaux-Arts. Je ne suis occupé, me dit-il, que du Latin, pour me faire recevoir Maître-ès-Arts & peut-être ensuite Medecin. Voilà bien des affaires que nous a donnée *Mr. de la Peyronnie*. Mon cher Monsieur, lui dis-je, étudiez plu-tôt votre *Abregé Anatomique de Verdier*, votre *la Faye*, votre *Dionis*, votre *Petit*, le Chef de presque tous ceux-là, & même votre *Garengot* &c. Si vous avez assez de pénétration pour comprendre la véritable théorie de votre Art, attendez la Traduction des Commentaires de *Van Swieten*; quelques diffus qu'ils soient, ils ne le feront jamais assez pour vous.

JAMAIS les *César-Magatus*, les *Fabrice de Hilden*, les *Marchettis*, les *Aquapendente* & tant d'autres Chirurgiens Législateurs, n'ont voulu s'ériger en Medecins. *Mr. Morand*, à qui rien n'a  
man-

manqué pour le devenir, a dédaigné avec raison un titre frivole. Peut-être il a craint, comme les autres, de perdre le lustre qu'il avoit acquis dans sa profession, & probablement il l'eut perdu :

*Pluribus intentus, minor est ad omnia sensus.*

Combien de Chirugiens dans tous les tems auroient pu prendre un vain grade, qu'on offre au premier venu, même sans savoir le Latin, pour le pris d'un Traité de Gazetier ! Mais c'est trop copier la sotte vanité d'un Procureur, qui faisant l'Avocat, ne peut que se dégrader par une qualité étrangère mal remplie. Le Public éclairé, aux yeux duquel un Chirurgien s'est distingué durant 30. ans, ne s'accoutume pas à ce travestissement. Il ne voit qu'un orgueil puérile, dans un nouveau titre, qu'on mérite d'autant moins qu'on a été plus digne du premier ; & par conséquent tel qui a été Chirurgien la moitié de sa vie dans Paris, n'y fera jamais Médecin. Feu M<sup>r</sup>. de la Peyronnie eût

eût obtenu la première place, qu'ou eût senti la grace & les bontés de son Maître, sans pour cela l'en croire digne. Je n'excepte ici que quelques Genies rares, à la tête desquels je croi pouvoir mettre mes illustres Amis *la Martiniere & Quesnay*, sans crâindre que mon amitié pour eux me fasse aucune illusion sur leur mérite.

VOILA tout ce que l'*Anti-Machiavelisme*, où mon esprit d'impartialité me force de dire au sujet des Disputes des deux corps ennemis, & des changemens ridicules que la vanité & l'ambition d'un seul Homme a depuis peu introduits dans la Chirurgie.

POUR épuiser la matière je devrois peut-être traiter ici de la certitude de cette partie, comme j'ai fait de celle de la Medecine; & comme personne ne la conteste, il ne resteroit à discuter que la certitude de la Chirurgie, comparée à celle de la Medecine. Mais puisque ces deux Arts n'en font qu'un seul, fondé sur les mêmes principes, il s'ensuit que la certitude est à peu près la même, & ne diffère que de quelques degrés; en ce que le mal s'offre aux yeux  
du

du Chirurgien, avec tous les progrès de sa guérison, tandis que le Medecin ne peut juger que sur des signes souvent équivoques de ce qui se passe au dedans du corps. Mais il n'est pas moins vrai que comme il est des Phisionomies fortes & décidées qui annoncent la forte d'esprit, d'humeur & de caractère de ceux qui les portent, il est aussi des maladies, dont on est si frappé, qu'il n'est pas possible de ne pas les saisir. La certitude & l'incertitude est la même par-tout, & chaque profession a son lustre & son ignominie. Les vieux ulcères ne font-ils pas en Chirurgie, comme la Phtisie déclarée dans le poumon, la honte & l'opprobre de l'Art? L'Action des médicamens externes, ou plutôt leur manière d'agir est-elle plus connue que celle des internes? De part & d'autre n'est-on pas tous les jours réduit à l'Empyrisme? Mais ne rapellons par ici le fâcheux souvenir de la Tèse d'un Docteur (*Maloët*) qui a été une des premières sources de toutes les Disputes & sotises des deux Corps.



## C H A P. VI.

*Que les Medecins ont plus & moins  
de Religion qu'on ne croit.*

**P**ASSONS à un sujet plus sérieux & plus intéressant, je veux dire à la Religion des Medecins. Elle a été suspecte dans tous les tems (a). Les Sectes les plus éloignées les unes des autres dans leur façon de penser, se sont toutes réunies contr'eux. Il a toujours suffi d'être Medecin pour être accusé d'Irréligion, & ces idées n'ont point

(a) Le Clerc fait remonter à Diagoras l'origine de l'Irréligion des Medecins. Voici le fait plaisant sur lequel il fonde son opinion.

Ce Philosophe ne trouvant point de bois pour cuire son repas, mit au feu la statue d'Hercule, en disant: "Voilà un Dieu qui sera excellent pour la faire rotir. Ce sera le treizième & le dernier de ses travaux". Le P. Garasse *Doct. cur.* L. II. §. v. p. 139. lui fait dire: *Veni Hercules, 13<sup>um</sup>. subi certamen, & excoque lentem.* Je parie qu'Astruc va dire que ce bon père se trompe; que c'étoit des raves &

point changé & ne changeront jamais. Ce seul titre semble entraîner avec soi celui d'Incrédule. Ne prend-on un Medecin que pour Déiste, c'est lui faire grace. Si on ne prouve pas l'Athéisme ou le Déisme des Medecins, du moins on le suppose.

DANS ce préjugé les Medecins trouvent une indulgence, qui semble leur permettre une entière liberté; j'entends une liberté de penser dont Personne n'est surpris, sous le singulier prétexte qu'ils connoissent mieux la Nature que les autres Hommes, & les Loix exigent seulement qu'ils n'abusent pas des privilèges qu'on leur accorde.

EST-

& non des lentilles qu'il mangeoit, & qu'il citera la dessus Athenagoras *in legat.* p. 36.

Qu'à ce fait il me soit permis d'en ajouter un autre pour démontrer que les préjugés ne meurent point. Un Seigneur Malade me communiquoit ainsi ses frayeurs & ses doutes sur l'autre vie: " Les uns me font trembler, les  
 „ autres me rassurent; qu'en pensez vous,  
 „ mon petit Docteur? Je vous ai envoyé  
 „ chercher pour me tranquilliser, car vous  
 „ autres Medecins, vous êtes de fort bonnes  
 „ Gens, qui avez sur la Religion des opinions  
 „ singulières & commodes.

L 2

EST-CE à tort, est-ce avec raison, qu'on a dans tous les siècles intenté cette accusation contre les Medecins?

IL est certain qu'ils ont peu dogmatifé, que peu d'entre eux ont embrassé les différentes Sectes, qui s'élèvent de tems en tems dans le Christianisme, tandis que les autres Philosophes n'ont pas rougi d'être chefs de parti, jusqu'à donner dans le Fanatisme (car elle a le sien) de l'irréligion la plus outrée. Voulant faire les Esprits forts, ils ne nous ont fait voir que des Esprits aussi foibles que présomptueux. N'ayant pu résister à la démangeaison de développer des idées triviales qui ne coutent rien à l'Esprit, idées bizarres, & sans suite; idées dont la singularité fait tout le mérite, que l'évidence ne peut accompagner, qui conduisent à l'Anarchie, & que pour cette raison tant de sages Politiques ont combattuës.

MAIS puisque les Medecins se sont revetus au moins des dehors respectueux qu'exige la Religion, sans se mêler presque jamais de ses sectes ni de ses Disputes, comment encore une fois ont-ils pu s'attirer de si graves accusations.

cusations, qui de génération en génération ont passé jusqu'au tems où nous vivons ?

LA Philosophie dans les premiers siècles étoit réunie à la Medecine, dont ella n'a commencé à être separée que dans le siècle d'*Hippocrate* (a). Or qui dit Philosophe, dit Ennemi déclaré de toute superstition, laquelle est encore aujourd'hui la Religion des Demi-Savans, comme du vulgaire. Ainsi blesser, détruire la superstition, c'est aux yeux d'une infinité de Gens blesser & détruire la Religion. Comment donc les anciens Medecins qui étoient Philosophes & beaucoup plus que ceux d'aujourd'hui, auroient-ils pu se soustraire aux invectives qu'un zèle amer prodigue si volontiers ? J'ai prouvé dans le *Machiavélisme*, que si c'est la Philosophie qui a ainsi chargé d'incrédulité les Medecins de l'Antiquité, ceux de nos jours pour une raison contraire doivent être lavés du meme soupçon. Mais le Peuple qui ignore ces choses, n'est pas fait

(a) *Medicinam a sapientiae studio disjunxit.*  
Cels. *Præf.*

fait pour sentir d'aussi fines différences, lui qui communément n'en met point entre un Medecin & un autre Medecin.

VOILA' l'origine de toutes les calomnies répanduës contre les Medecins.

OUVRONS les Fastes & remontons jusqu'aux siècles de la superstition & de la Barbarie ; voions jusqu'à quel déplorable & horrible aveuglement s'est porté l'esprit humain dans son enfance, & tout ce que nous apprend l'Histoire à ce sujet. On formoit, on exécutoit les vœux les plus cruels dans les maladies, sous le dangereux masque de l'hypocrisie, dans le dessein, disoit-on, de plaire aux Dieux ; si on détruisoit l'humanité, c'étoit pour mieux la conserver ; on ne faisoit périr l'un, que pour sauver des Roiaumes entiers. De sacrés Charlatans, toujours trop respectés, sous le nom de Magiciens ou d'Expiateurs, jouoient un grand rôle dans la conservation de la vie des Hommes. Aux maladies les plus naturelles & à plus forte raison à celle, qui s'écartoient tant soit peu des voies ordinaires, ils donnoient le  
nom

nom impofant de *Maux-divins*. Ce feul nom infpiroit de la terreur & éloignoit de tout fecours humain des Efprits fimples, qui ne fongeoient qu'à apaiser à quelque prix que ce fût la Divinité irritée. C'eft ainfi que des Fripons enveloppés dans le manteau de la fuperftition, fe donnèrent long-tems pour Médiateurs, & furent véritablement regardés comme des Acteurs néceffaires entre les Hommes & les Dieux; & qu'enfin le Fanatisme, pour le dire ainfi, fut le feul Médecin des malades, que fouvent il égorgeoit, durant Dieu fait combien de fiècles.

CE Monftre fut enfin terraffé par *Hippocrate*: toute fuperftition cefse au tems de ce grand Homme. Chez lui les conjonctions des Aftres, les Eclipses, les Comètes, le Tonnère n'ont pas plus de crédit que le vol des Oifeaux & des Poulets. Plus d'Aufpices, plus de Devins; les Maladies font dépouillées de leur merveilleux; ramenées à la fource des maux vulgaires & affujeties enfin aux remèdes communs & aux Methodes naturelles. Ce même ancien Docteur s'élève contre la

superstition avec le langage le plus sensé & le plus édifiant : première marque de sa vraie piété, dont la seconde éclate visiblement dans la sagesse du jugement qu'il faisoit faire à ses Disciples, qui le font encore aujourd'hui, quitte à se parjurer quelquefois.

IL étoit digne d'un Medecin & qui plus est d'un Philosophe, d'abatre d'un seul coup toutes les têtes de cet Hydre sans cesse renaissantes. Mais dans un autre sens il étoit peut-être encore plus digne du Peuple, de declamer contre l'Ennemi de la superstition, de le faire passer pour l'Ennemi de la Religion, & de le calomnier enfin sous les noms révoltans d'Impie & d'Athée. De là ceux qui ont marché sur les traces d'*Hippocrate*, ont été en butte aux mêmes injures & à la même méchanceté.

JE conviens que parmi les Gens d'esprit plusieurs abusant de leur génie, ont prétendu que l'étude de la Nature conduisoit nécessairement à la Religion du Medecin, qui est de n'en point avoir : mais ils n'ont tracé que ces mêmes difficultés dont s'armèrent les *Li-*  
*niè-*

*nières*, les *des Barreaux*, les *Vanini* les *Spinoza*, les *B. . .* & autres Apôtres de l'Athéisme, dont Paris est rempli, qui font plus d'honneur que de tort à la Religion. Difficultés encore que certains d'entr'eux ont eux-mêmes résolues, sans y prendre garde par leur foiblesse & leur pusillanimité; en faisant voir que la seule durée de leur santé étoit la mesure de leur incredulité, en abjurant leurs folles idées, dès que les passions se sont affoiblies avec le corps, qui en est l'instrument. En effet la belle, la forte Philosophie, qui se déconcerte & tremble aux approches de la mort!

MAIS quelle erreur de s'imaginer que l'étude de la Nature détourne de l'idée & du culte de son Auteur! Elle conduit l'esprit à la Religion, loin de l'en écarter. Ou mes sens & ma raison me trompent, ce qui n'est pas probable, ou il y a dans les corps animés des traces évidentes de la main éternelle & invisible qui les a formés.

POUR mieux servir la Faculté, qu'il me soit permis d'en appeler aux Fastes de l'Eglise. Parmi nos Docteurs

il y a des Hommes pieux qui ont mérité la vénération de tous les honêtes Gens. Un de leurs *Doyens*, *Duval* a recueilli la vie d'un grand nombre de Saints Medecins, dont M<sup>r</sup>. *Andry* oppose la Liste respectable aux railleries des Chirurgiens (a). Mais quand ceux qui publient de tels Ouvrages abuseroient de la permission qu'ils ont de mentir, qui disconviendra que *Dodart*, *Hamon*, *Hecquet* &c. aient été aussi fameux par leur piété & leur respect pour la vie des Hommes, que par leur savoir ?

ENFIN chaque année fait éclore des Histoires de Medecins d'Ames, dont les Pénitentes ont plus souvent lieu de se repentir d'avoir confessé leur péché que de l'avoir fait. Combien de locus n'ont pas faits, combien de jeunes Penitentes n'ont pas séduites les Cordeliers & les Carmes ! Il faut convenir qu'ils se sont acquis une réputation immortelle sur l'Article. Au contraire la Religion des Medecins mérite ici très rarement des Reproches. Peu donnent prise sur leur conduite. Discrets,

(a) Prém. de la Med. sur la Chirurg. T. 2.

crets, réservés pour la plûpart avec le beau sexe, pour un qui s'oublie, mille sages & retenus, se font gloire de se respecter eux-mêmes dans les Personnes qui les honorent de leur confiance. Ce seul trait ne devoit-il par suffire, pour faire voir que les Medecins ont beaucoup plus de Religion qu'on ne croit, & que le Vulgaire est abusé sur leur compte à bien des égards. Et si les honnêtes Gens n'étoient persuadés de ce que je dis, qui est-ce qui confieroit aux Medecins sa Femme ou sa Fille ?

UN Medecin peut donc croire ce que bon lui semblera, excepté le fond de la Religion, qui est l'existence d'un Dieu, aux idées indicatives duquel un bon Esprit, qu'un aveugle Pyrrhonisme n'engage point à rejeter jusqu'aux apparences les plus frappantes, ne pourra jamais se refuser. D'ailleurs n'est-il pas juste qu'il respecte ce que les Pascals & autres grands Hommes, qui n'étoient pas plus convaincus, ont réveré ? Qui voudroit détruire ce qui fait le fondement des Loix divines & humaines, seroit sans contredit un Per-

turbateur de la Société, qui devoit être chassé comme tel. Mais donnera-t-on un nom si indigne & si peu mérité à un Philosophe, qui croyant pouvoir librement se servir de sa raison, embrasse une opinion philosophique, soutenuë dans tous les tems, & qui ne supposa ni Athéisme, ni Déisme, ni mauvaises moeurs, & dont les argumens sublimes, n'étant point à la portée du Peuple, n'en ont jamais détruit les *Garde-foux*, c'est-à-dire, n'ont jamais rien changé dans les Gouvernemens, les Loix, & le Courant des Sociétés? Je ne croi pas qu'un Citoyen de cette espèce mérite de telles injures, mais au contraire une récompense & une considération proportionnées à ses talens. L'Homme est fait pour penser, comme pour voir, marcher &c. & jamais enfin la plus injuste persécution ne l'en empêchera.

J'AI exposé la Religion du Medecin, suivant les idées du Vulgaire, & ce qu'il faut penser, tant du jugement Populaire, que de cette Religion même.

Je passe à la véritable irreligion des  
Me-

Medecins; on va voir qu'elle est tout autre que celle qu'on accuse.

Tout est caprice ou prejuge; la raison ne conduit presque jamais les Hommes. Ils accusent les Medecins d'irreligion sur de simples soupçons; ils condamnent leurs idées & critiquent rarement leur conduite qui blesse toute probité, la première Religion de l'Homme. Ordinairement on ne s'attache qu'aux dehors; on ne juge que sur les apparences: ici c'est tout le contraire, on veut pénétrer ce qui est impénétrable; on prétend dévoiler les Secrets de l'Ame & voir clair dans l'obscur Labyrinthe des coeurs, tandis qu'on a de l'indulgence pour l'extérieur, qui cependant est l'image du coeur même, & l'expression naturelle du sentiment. D'où vient une telle bizarrerie? C'est que le vice, dont il s'agit, est commun; & que les vices communs ne sont plus des vices, ou du moins ne paroissent plus tels.

Pour vous faire pénétrer dans le coeur des Medecins, il suffit de vous rappeler qu'ils sont les Dépositaires de la vie des Hommes, Dépôt précieux

confié à leurs mains ; le seul bien (pour qui c'en est un) sans lequel les autres ne font rien ; bien émané de l'Être suprême & sur lequel nous n'avons aucun pouvoir, quoiqu'il semble nous appartenir : c'est ce Trésor dont il ne nous est pas permis de disposer nous-mêmes, quoiqu'en disent ces Philosophes hardis, pour qui la Religion & les Loix sont sans frein ; c'est, dis-je, ce même Trésor que les Malades nous confient. Ainsi s'ils viennent à le perdre par notre infidélité ou par la temerité de nos entreprises, nous sommes plus coupables que des Voleurs, qui l'arrachent de vive force, puisque nous en dépouillons des Gens, qui sur notre parole, & même sur notre seule figure de Medecin, croient ce bien fort en sûreté dans nos mains ; qui loin de se défier de nous dans ce commerce, payent souvent ceux-là mêmes qui le leur ont enlevé & les ont fait périr. En disposant impitoyablement de la vie d'autrui, nous sommes donc des Meurtriers gagés, Meurtriers d'eux & de toute une Postérité, qui feroit fleurir un Etat, tandis que nous aimons, que

que nous respectons notre propre vie. Non, il n'y a que l'irréligion, l'impïété, le coeur noir, l'inhumanité, la Barbarie, qui ose & commettre de tels forfaits, & qui plus est, s'en accuser sans effroi.

QUI peut égarer de la sorte des Gens qui par devoir d'état, ne doivent être occupés que du bien public? Le voici.

LES premières Etudes des Medecins font le premier pas qui les conduit à l'irreligion. Je ne parle point ici de leur genie; l'amour propre ne nous permet pas de nous juger nous-mêmes; il faut avoir de l'esprit, pour savoir qu'on en manque. Or tous ceux qui se dévouënt à la Medecine, n'ont pas sur cela beaucoup de graces à rendre à la Nature.

TELLE est la raison, pour laquelle ceux qui ont le moins d'esprit choisissent la Profession qui en exige le plus, Sans la vanité, il n'y auroit pas tant de Sots (a) Medecins.

MAIS

(a) Il y en a de si fots, qu'ils ne sont pas en état de faire l'exposé d'une maladie, confor-

MAIS en supposant contre toute vérité qu'un Medecin pût se passer de genie, nous ne pouvons pas supposer la même chose des Etudes qui doivent devancer la pratique. Elles sont si nécessaires, quelque esprit qu'on ait, qu'elles doivent être longues, sérieuses, assiduës. Ce n'est qu'à force de peines, de travaux, d'applications & même de veilles, qu'on peut devenir vraiment Medecin. Que penser après cela d'un pauvre Génie, qui dort la moitié de sa vie, & perd l'autre moitié dans l'oïfiveté, dans des Lectures frivoles, ou des sciences incompatible avec l'Art. Plus on est borné, plus il faut d'étude, mais un Homme né Medecin, n'en a pas tant besoin. Il trouve dans son génie des ressources qui manquent à la mémoire la mieux meublée.

Je demande à present quelle est l'application des jeunes Etudians? En général ils sont inappliqués, dissipés; ils

ne  
forme aux éclaircissmens donnés cent fois par un Malade qui a de l'esprit. Je reçois dans ce moment même une Consultation d'une Dame

ne pensent qu'à entasser dans leur mémoire ce qui peut leur ouvrir les portes d'une Faculté. A Montpellier, ceux qui se destinent à la Medecine, sont pour la plupart de jeunes Etourdis, livrés à la dissipation & au plaisir pendant les deux premières années. C'est à la troisième qu'ils commencent à étudier, pour pouvoir répondre à des Questions frivoles, comme celles-ci : *Quid est vita?* Quelques-uns, il est vrai, viennent ensuite à Paris sous prétexte de s'y perfectionner ; mais comme ils croient tout savoir, ils méprisent tout & ne fréquentent pas plus les savans, que les Ecoles. Tel est le malheureux effet de la présomption que les Ecoliers de cette Université sucent, pour ainsi dire, avec son premier lait.

MAIS les nôtres, ceux de Paris, sont-ils plus sérieusement appliqués ? Non, en entrant en Philosophie ils se font inscrire sur les Regîtres de la Faculté, de façon qu'ils étudient en même

Dame de l'Orient, qui me marque qu'elle a été obligée de la faire elle-même, n'étant point du tout satisfaite de plusieurs *exposés*, que son Médecin avoit faits.

me tems & la Philosophie & la Medecine, on plutôt ils ne s'appliquent ni à l'une ni à l'autre par l'impossibilité de tout embrasser. Entraînés par le plaisir, on les voit aux promenades, aux spectacles & nos *Lais* sont leurs Maîtres d'Ecole. Est-il donc surprenant que les seules connoissances qui constituent la Medecine, leur soient si étrangères? Ou plutôt n'est-il pas aussi honteux, qu'incroyable, qu'après quelques années d'étude, (eh! Bon Dieu! quelles études! car ce ne sont que de certaines formalités qui consistent à écrire de misérables Cayers, qu'on n'est pas même obligé de savoir) n'est-il pas honteux, dis-je, que des Esprits si évaporés, si peu cultivés, si peu remplis de théorie & d'observations de pratique, que des Gens qui n'ont rien lû, rien vû, rien remarqué, soient reçus Medecins, parcequ'ils jargonent à peu près comme ceux qui le sont, & qu'une telle ombre de Medecin leur suffise pour avoir le titre de Docteur, & en conséquence de ce vain titre le droit d'exercer un art, qu'ils ignorent parfaitement, quoiqu'il en coute aux  
Ci-

Citoyens? Et Molière a-t-il eu si grand tort de jouer une chose aussi ridicule que la réception de la plupart des Médecins?

ON voit assez parceque je viens de dire, quel est le second pas de ces Docteurs vers l'irrégion, c'est que pour des reponses bien dignes des questions qu'on leur fait, on leur accorde *Justuandi & vastandi impuné per totam terram*. Des Professeurs mercénaires les reconnoissent pour des Gens capables de se charger de la vie des Hommes, dans un age inexperimenté & peu solide qui dépose contr'eux. A Paris, comme à Montpellier, tout le Monde est reçu; l'argent, ou la protection décide de tout.

MAIS le Brigandage le plus marqué se commet dans les autres Facultés subalternes. Quel abus plus criant & plus dangereux que de voir un Ignorant mis au nombre des Médecins pour deux Louis! Au reste autant vaut être Médecin de la Fabrique d'une vieille Université, que de celle d'une vieille Femme, comme Bouillac, ce vilain spectre d'*Esculape* érigé, comme par le

le pouvoir des Fées, en arbitre du destin des Hommes.

OUI, deux Louis, 50. lb. plus ou moins, sont le prix de tous les Meurtres qui doivent se commettre. Le *bonnet* se marchande comme une aune de drap, & on donne de magnifiques Patentes, où le mensonge & les éloges les plus outrés & les plus ridicules sont prodigués, proportionnellement à la générosité du paiement du nouveau Docteur. Moi-même qui n'étois certainement que l'ombre d'un Medecin, combien de complimens ne reçus-je pas sur mon *profond* savoir? Et pour mes dix Louis & d'amples Festins Bacchiques que je donnai à la Faculté en bonne Maison Bourgeoise, n'eut-on pas la sottise d'écrire à mon Père, que depuis *Hunauld*, on n'avoit pas reçu un sujet d'un si grand mérite?

EST-il surprenant après cela que les Villes & les Cours soient remplies de mauvais Medecins, qui ne feront pas vrai-semblablement si tôt rares, Dieu merci, & le bon marché de la Fabrique? *Boüillac* est le seul encore  
une

une fois à qui cette Manufacture ne coute rien ; quoiqu'il ait une Clé d'or qu'il a gagnée au Piquet, il n'a pû s'ouvrir aucuns Temples d'*Esculape*, malgré leur multitude & leur facile profanation ; sa conscience ne lui reproche point d'avoir corrompu aucune Faculté : nul Professeur enfin n'a violé pour lui les Loix divines & humaines. Tout ce que la faveur a pu obtenir , de près, comme de loin, ce sont des Lettres de *Bachelier*, suivant que l'a révélé son ami *Marcot*, tant de fois brouillé & réconcilié avec lui quand son interêt le lui a conseillé ? Mais après de telles receptions autorisées par la seule avarice, & presque toujours gratuites pour le savoir, on croiroit peut etre que ces nouveaux petits Docteurs cherchassent à s'instruire dans la pratique de leur art, sous des yeux éclairés & dignes de les guider. Point du tout ; leur hardiesse est proportionnée à leur ignorance, qui passe ainsi sous ce voile arrogant & en impose par un air de suffisance & de fierté. Ils se chargent témérairement de toutes les Maladies qui se présentent, parcequ'enfin un Marchand ne ren-

renvoya jamais une Pratique qu'il peut attraper ; de sorte qu'on peut dire que les six ou sept premières années de leur exercice sont des années de Mortalité.

„ GUILLAUME Temple se fatigue  
 „ beaucoup à chercher d'où vient que la  
 „ Pepinière du Nord n'envoie point de  
 „ ces prodigieux Essains de Goths & de  
 „ Vandales. S'il eut pris garde”, dit un  
 „ Moderne (a) ” qu'il n'y avoit point a-  
 „ lors d'Etudians en Medecine, & que  
 „ cette sience fleurit aujourd'hui dans le  
 „ Nord, il auroit pu mieux resoudre cet-  
 „ te difficulté”. Le *Speçtateur* a raison  
*Experimenta faciunt per vitas & mortis,*  
*nec sapiunt quidem factis cadavere.* J'ose  
 avancer qu'une Maladie Epidemique  
 est un fléau moins à craindre dans une  
 ville, que cinq ou six jeunes Docteurs  
 pleins de suffisance & d'impéritie. Un  
 demi siècle de pratique ne peut les é-  
 clarer ; toujours ignorans, présomp-  
 tueux, téméraires, il est nécessaire  
 que leurs Massacres continuent, jus-  
 qu'à ce qu'au grand bien des Citoyens,  
 ils

(a) Le Speçtat. Angl. tom. I. p. 104.

ils cessent de vivre, ou d'exercer la Médecine.

SI, comme on l'a vû, il n'est rien de si difficile que d'asseoir un jugement certain, si l'expérience même est trompeuse, si l'occasion de guérir passe vite, s'il faut un génie plein de feu & de justesse pour saisir l'instant qui fuit, le moyen d'être Médecin sans esprit, sans études & sans principes!

DE tels Médecins ne peuvent pas être plus honnêtes Gens, qu'éclairés, l'improbité marche ici avec l'ignorance. Ce sont les Brigands qu'il faudroit punir, & non les Auteurs qui les démasquent, car comment peut-on être honnête homme, en exerçant une profession qu'on ignore? Si l'amour propre de ces Docteurs pouvoit un moment faire place aux sentimens d'humanité & d'honneur, ils conviendroient en francs *Myopes*, que la science d'*Hippocrate* est trop étendue pour une vuë aussi courte que la leur, ils rougiraient à la vuë d'un million de fautes & d'erreurs dont la moindre coute la vie à tant de Personnes. Mais non; les plus mauvais ou les plus médiocres Me-

Medecins sont toujours ceux , qui se dispensent le plus volontiers de toutes ces inquiétudes ; ils voguent avec confiance sur un Element inconnu : persuadés de leur fermes démarches , ils ne croient point entrainer personne dans une chute , dont-ils n'ont garde de convenir.

MAIS comme un Homme ivre , qui tuë quelqu'un d'un coup de tuile , jettée au Hazard par la fenetre , est sujet à la rigueur des Loix , la confiance & la vanité sont une ivresse de l'Ame qui ne justifie point les sotises qu'elle fait faire. Un ignorant ivre d'un savoir imaginaire , un Medecin qui fait perir un nombre infini de Citoyens , merite la même punition.

MAIN-

„ (a) Les Medecins me demandèrent si  
 „ c'étoit une Femme, où il n'y eut que vous  
 „ pour la gouverner, que lui feriez vous ? Je  
 „ leur proposai des remèdes qu'ils ordonnè-  
 „ rent en même tems à l'Apoticaire, lequel  
 „ leur en proposa d'autres à la mode d'Italie,  
 „ qu'il disoit qu'en pareils cas faisoient grand  
 „ bien. Eux sachant l'affection qu'il avoit au  
 „ service de Sa Maj<sup>té</sup>. & que si le remède ne  
 „ faisoit tout le bien qu'on en esperoit, qu'il ne  
 „ pouvoit faire aucun mal, le firent donner”.

Ainsi

MAINTENANT que ceux, qui autorisent la dangereuse distribution de tant de remèdes hazardés, que ceux qui l'apuient de leur suffrage & de leur credit, ou plutôt de leurs patentes (dont le revenu fait les apointemens du Secrétaire,) que ceux qui ordonnent des remèdes de bonnes Femmes, & consentent en un mot à tout ce qu'on leur propose (a), s'examinent sérieusement, & ils se trouveront les premiers Assassins & les premiers Boureaux, puisque tant de Meurtres privilégiés se commettent tous les jours sous les auspices de ces *Archiatres* par ces *Marodeurs*.

C'EN est assez pour faire voir la Religion qui importe au Public, celle qu'il doit

Ainsi parle de *Du Laurens* & autres Medecins, qui vivoient alors, *Lotise Bourgeois* dans son exposition de la naissance des Enfans de France p. 152. où il s'agit de l'accouchement de Marie de Medicis. Dans tous les siècles les Medecins se ressemblent; l'exemple rapporté par cette Sage-Femme, digne de foi, prouve qu'il y a toujours eu en Mecine des Esprits moux, pusillanimes, qui ne cherchent qu'à se tirer d'affaire par une basse complaisance; à quelque prix que ce soit.

M

doit d'autant plus desirer dans le Médecin, qu'elle lui manque ordinairement ; & par conséquent le Médecin se trouve en même tems éclairé de ses devoirs. Les maux les plus à craindre, mille abus se trouveront prevenus par d'excellentes études. Fâché d'être célèbre avant le tems, il s'arrachera à une confiance trop precoce, pour se mettre en état d'y mieux répondre par la suite ; il saura fonder une partie de son patrimoine, pour s'instruire à fond de son art ; & enfin il ne négociera, pour le dire ainsi, que lorsqu'il se sera fait un Magasin bien assorti de Marchandises parfaitement choisies. Un tel Homme, qui vient à pratiquer la Médecine, a non seulement la piété dont tout Ignorant est dépourvu, mais la seule Religion que les honnêtes Gens respectent, la seule, oui je le soutiens, à l'abri de laquelle jamais insulté ni méprisé, il passera toujours pour Homme de probité & bon Citoyen, tandis que le Devot, aveugle dans son Fanatisme comme dans son Art, détruit un état qui ne se soutient que par la Multitude des sujets. L'un croit & trouble tout,

tout, l'autre ne croit & ne trouble rien.

QUE M<sup>r</sup>. . . . . donne mille Livres par mois aux Pauvres de sa Paroisse, je louë cette action si elle est vraie, ce dont je doute fort. Mais la vraie charité est de faire la Medecine à la façon du Docteur *Hecquet*. De tels Medecins, le Modèle de leurs Confrères, ne sont pas toujours les mieux païés, mais on les considère: sans doute ils sont les seuls que Dieu veut qu'on honore & qu'il a jugés necessaires. Les autres, saints, si l'on veut, (car pour faire un saint, il n'est rien tel qu'un Sot) ne sont que d'ignorans & vils superstitieux. La Faculté, dans laquelle ils ont été reçus, leur reputation, leur avantageuse gravité, leur fortune orgueilleuse, rien ne les garantit d'un juste mépris.

J'AI eu de grandes maladies & je ne me suis pas contenté de mes plus sérieuses reflexions. Je les communiquois à ceux de mes Confrères, qui me paroissoient les plus dignes d'être consultés; je les priois de lire les meilleurs Auteurs, qui avoient traité de mon mal;

M 2 je

je me les faisois lire à moi-même ; j'écoutois , je meditois , je combinóis tout. Parmi mille remèdes & mille différens conseils , je choisissois ceux qui me sembloient pouvoir me sauver la vie , ne m'arrêtant jamais qu'au plus grand degré de probabilité. Or tandis que je ne prends qu'en tremblant mon parti pour moi-même , après de multiples deliberations avec les plus habiles Medecins du lieu , je tâterois le pouls des Malades , comme en courant , pressé d'ordonner ce qui me passeroit par la tête à tout hazard , ou la première drogue estimée du Peuple ? & pour laver de pareils forfaits , il me suffiroit de faire des charités pleines d'ostentation , de jeuner , de prier , &c. ? Non , si telle est la vraie Religion , je n'en ai aucune. Je regarde même comme des Impies , ceux qui ne suivent que celle-là. En effet , si la plus grande severité de moeurs ; si la Religion du País , la plus scrupuleusement observée , n'est qu'un vain masque qui n'a qu'à tomber pour montrer le véritable Indevot dans le faux Medecin , comme le vrai Devot dans l'habile Homme ,  
&

& le Citoïen zélé ; si la vie la plus exemplaire & la plus vertueuse conduite en apparence n'empêchent pas ces hardis Ignorans de traiter des Maladies, dont ils n'ont pas la première notion, coupables jusqu'à un tel point dans leur art envers leur Roi, leur Patrie, leurs semblables ; complices par conséquent d'inhumanité & de barbarie, comment pourroient-ils n'être pas infiniment criminels aux yeux de Dieu & des honnêtes Gens ? Comment auroient-ils un grain de vraie Religion, puisqu'ils n'ont ni sensibilité, ni honneur, & joignent à leur negligence dans leur profession, jusqu'à l'audace même de l'exercer sans y croire, & qui plus est d'en faire parade & d'en triompher. C'est ici qu'on peut dire *qui peccat in uno factus est omnium reus.*

LA vraie Religion, celle qui est née avec l'honnête Homme, est de ne rien faire contre les lumières de sa conscience. Or un Medecin, qui ne fait point la Medecine, qui fait mille bassesses, pour s'insinuer dans telle & telle Maison, pour supplanter un Confrère plus habile que lui, porte en soi

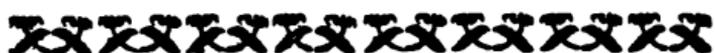
le sentiment de son insuffisance. Son amour propre a beau joüer son Rôle, il ne peut toujours la cacher ; & quand même il supposeroit avec cette absurdité, que son ignorance est commune à tous les Medecins, comme alors elle seroit invincible, un tel Docteur seroit un Fripon décidé, qui vendroit fort chër des choses au moins inutiles selon lui-même. Puisqu'il violeroit ainsi des Principes de probité admis de toute la terre, ce seroit un Monstre d'autant plus pernicieux dans la Société qu'il seroit Medecin.

Tout le Faste de la piété, tout ce qu'on décore faussement du beau nom de vertu, ne m'en impose point. Les fonctions d'un mauvais Medecin, d'un Ignorant, qui ne fait rien pour cesser de l'être, qui doute que son Art soit utile, qui le croit même plus incertain & plus dangereux que certain & salutaire, eut-il toute la piété des Anacorettes & des Martyrs, les fonctions, dis-je, d'un tel Docteur doivent lui être interdites, comme celles d'un mauvais Prêtre, beaucoup plus indifférentes en soi. Mais ce n'est pas six mois  
de

de feminaire qu'il faut à un Praticien si redoutable, on doit l'éloigner du lit des Malades, du commerce des honnêtes Medecins & en un mot de la société. Un tel Homme est une peste dans un Roïaume. A quoi servent les Loix ? Elles s'amusent à punir ceux qui s'arment contre le désordre, au lieu de sevir contre le desordre même. Il n'appartient point à un Medecin Philosophe de prendre parti pour ou contre quelque Religion que ce soit ; il seroit ridicule qu'il fût Martyr du Fanatisme, mais que son ignorance n'en fasse point. Helas pourquoi faut-il que notre sainte Religion éclaire si rarement ceux qu'elle anime ? Et qu'on ait à craindre un scelerat caché sous le voile d'un saint.

Je ne sai si j'ai ébranlé le préjugé du Public contre la Religion du Medecin, mais j'ose me flater qu'un bon Esprit saura desormais distinguer la veritable de la fausse, celle qui lui est utile & essentielle au Medecin, de celle qui est étrangère à l'un & à l'autre. Voïez le succès de nos Armes. Qui a fixé la victoire sur nos Etendarts ? C'est un grand Général, que Dieu a

voulu faire naître pour le bonheur d'un Roi & d'un Peuple immense de Catholiques; dans une Religion différente de la leur. Quel exemple plus illustre de l'indifférence des Religions! Elles sont toutes bonnes & saintes, pour qui a des lumières & le coeur droit. Faut-il en dire davantage pour faire voir, qu'un Medecin a toujours assez de Religion pour la Société, s'il fait guérir, comme un Général, s'il fait gagner des Batailles.



## CHAP VII.

*Si les Medecins doivent écrire.*

**L**ES Medecins doivent-ils écrire; & s'ils écrivent, est-ce pour acquérir de la réputation, ou pour tromper le Vulgaire?

Tout le Monde semble être possédé de la *Scripto-manie*. Nos presses sont occupées sans relâche. Si nos lumières étoient proportionnées au nombre des Livres, que nous serions savans! Quelle Sphère des plus profondes connois-  
fan-

sances nous embrasserions ! Mais il paroît tous les jours des Ouvrages nouveaux ; & Dieu merci , nous n'en sommes guères moins ignorans. Pourquoi ? Est-ce parce que la Nature est impénétrable , ou parce qu'on ne fait que diversement l'effleurer ? Ces deux choses sont également vraiës. On peut comparer les sciences à une espèce de nez de cire , que chacun manie & retourne à sa fantaisie , suivant la forme qu'il est capable de lui donner. C'est cette forme toujours variée à l'infini , & non un nouveau fond , qu'on nous offre. L'imagination se promène sur l'ancien & le travaille toujours sans le secours du génie , rarement associé à l'ouvrage , & qui pourtant seul ajoute , & seul étend les beaux Arts. Et de combien encore les étend-il ? Du trajet d'une Taupe. C'est là tout ce que le plus grand des Génies , uniquement tourné vers la Physique , un *Newton* , peut creuser dans le champ de la Nature.

DES richesses Littéraires , de l'espèce de celles dont je parle , ne méritent pas de durer plus long-tems que les

Modes, auxquelles elles ressemblent. Elles devroient defabufer le Public sur le compte de leurs Auteurs; cependant ce font ces modes, ces formes, ou manières d'imaginer, qui se succédant fans cesse, séduisent & entraînent tous les Esprits par l'atrait de la nouveauté, & ce qu'on nomme le goût de l'esprit.

FAUT-IL donc après cela qu'un Medecin écrive? La raison répond, oui, supposé qu'il ait à communiquer de nouvelles expériences, ou à confirmer de vieilles observations. *Sydenham, Boerhaave, Staabl, &c.* . . eussent été de mauvais Citoïens du Monde, si contens d'être utiles durant leur vie, ils fussent morts sans l'éclairer. Un excellent Praticien peut servir sa Patrie un demi-siècle; un excellent Livre ne meurt point, & le Medecin qui l'a fait est aussi utile que s'il vivoit toujours. Tel est la différence entre un Docteur qui écrit & tout autre qui néglige d'écrire, ou ne peut le faire; & conséquemment celle de la distinction que méritent les bons Auteurs, au-dessus de ceux qui ont dédaigné, ou n'ont point été à portée de le devenir.

MAIS,

MAIS, si l'on n'a pas de nouvelles lumières à répandre, si l'on ne peut rien ajouter à ce que les autres ont déjà dit & inventé, écrire, n'est-ce pas multiplier les Livres, & ennuier d'honnêtes Lecteurs sans nécessité & sans fruit? Que les Ignorans, les Esprits bornés, qui n'ont ni lettres, ni agrémens, ni force, meurent donc dans l'oubli comme ils ont vécu. S'ériger en Auteur, quand on a eu le bonheur de percer la foule & de se faire un nom à force de trôter sur le pavé d'une grande ville, c'est risquer de perdre sa réputation, se démasquer, se mettre au niveau de soi-même aux yeux du Public enfin désabusé; en un mot, se faire siffler sur ses plus vieux & plus respectables jours. Il ne faut donc pas s'exposer à perdre un bien que la Providence nous envoie, cette renommée qui toute peu fondée qu'elle est, éblouit quelquefois les savans mêmes, comme je le remarquois ces jours passés en lisant la Bibliothèque raisonnée (a).

MAIS

(a) „ Les distinctions que Louis XV. vient  
„ d'ac-

M 6

MAIS en proscrivant les médiocres & inutiles Ecrivains, je voudrois cependant qu'on fit grace à ces habiles Compendiaires, qui par un art admirable réduisent un nombre infini de Volumes en un seul petit, qui en est comme l'extrait & la fleur. Au défaut de ces industrieuses Abeilles, qui forment une ruche si utile & si merveilleuse, d'un miel que tant d'autres ont eu la peine de cuëillir, ou que le Hasard leur a indiqué, je permettrois encore l'usage de la plume à ces Compilateurs judicieux, qui montrent autant de goût que de méthode dans le choix & l'arrangement de leurs matériaux, Ces Ecrivains ont sur le dos tout le Bagage de

„ d'accorder à M<sup>r</sup>. De la *Peyronnie*, quoi-  
 „ qu'elles ne l'égalent pas encore à M<sup>r</sup>. *Du*  
 „ *Molin*, servent de Preuve du credit des  
 „ Chirurgiens, &c. ”

Je n'entreprends point ici de faire un parallèle d'un Homme qui a été toute sa vie Chirurgien, & qui sur l'ambitieuse fin de ses jours, dans le dessein de parvenir à la première place & de subjuguier les Medecins, avec un Homme d'un esprit mâle & nerveux, exercé sur de plus grands objets. Mais ce que je blame dans un Philosophe, c'est de le voir croire que

*Molin,*

de l'Antiquité, ce sont les Chevaux de charge de la République des Lettres, & conséquemment ce sont des animaux utiles.

Vous connoissez ce Docteur, à large poitrine, à épaules quarrées, à voix tonnante, au regard fier & imposant, le plus pesant fardeau n'a pu le rebuter. C'est dommage que, ne distinguant pas l'ivraye du bon grain, confondant les systêmes avec les Observations & les expériences qu'il dédaigne, il compile l'erreur comme la vérité & plus souvent l'une que l'autre; car comme *Fontenelle* a dit, pour donner d'un seul mot l'idée d'une prodigieuse multitude de connoissances & de

*Molin*, qui n'a rien écrit (& pour le prouver, il suffit de remarquer que l'Auteur de l'Extrait, qui est *Haller*, ne fait seulement pas son nom) soit un Homme qui ait beaucoup plus de lumières & de connoissances, que M. De la *Peyronnie* n'en avoit, lui qui a donné des preuves de son savoir, non seulement en Chirurgie, mais dans la Physique du corps humain, que *Molin* ignore. Qu'un tel jugement apprend bien aux Medecins à ne point écrire; mais que je rougirois de l'avoir porté! V. Biblioth. rais. 1746. X<sup>bre</sup>. p. 438.

M 7

de talens, que *Leibnitz* étoit lui seul une Académie, on peut dire, pour rendre la même justice à qui n'a guères qu'une Mémoire prodigieuse, que M<sup>r</sup>. A..... est une Bibliothèque.

Tout ce que je dis ne peut rien changer au Courant des choses. Qui-conque se trouve l'ombre du Génie ou d'un petit talent, écrit pour se faire connoître, & sur-tout les jeunes Médecins, qui semblent afficher leur savoir pour avoir des Pratiques. Les Ouvrages devroient cependant plutôt suivre que précéder la réputation, dont ils sont le sçeau authentique. Avant cette épreuve publique, qui ose juger d'un Médecin, court risque de dérober à la Nature, tout l'honneur qu'il fait à l'art.

MAIS les noms que donne le vulgaire à certains Auteurs, sont aussi souvent des faveurs qu'il prodigue. Une telle estime ne force point la mienne, ni celle des Connoisseurs. Rien ne peut leur en imposer; ils savent faire tomber un masque séducteur, & nous montrent l'Homme dangereux, ou borné dans l'Écrivain téméraire. Celui  
qui

qui répand des preuves de son ignorance dans ses Ouvrages, qui écrit des choses démenties par la Nature & par les Observations, quelque place qu'il occupe, quelque célébrité qu'il ait, est un Ignorant, un Esprit faux, un mauvais Medecin, un Impositeur dont je ne serai pas la dupe.

Nous allons juger sur ce principe le Mathématicien *de Besiers*, *Bouillet*, pour réparer l'oubli dans lequel je l'ai presque laissé jusqu'à présent. Il mérite une place parmi mes Heros, & pour repondre à son mérite & faire voir l'heureuse influence de la Geométrie sur la Medecine, je lui en ai gardé une des plus serieuses. Je finirai ce Chapitre par ce dernier jugement.

IL y a environ dix-sept ou dix-huit ans, qu'il annonça pompeusement un grand Ouvrage de Medecine. *Parturient montes*. Il a paru enfin ce Livre si prôné, si attendu, si désiré. Or si vous me demandez ce que c'est, que ce grand Ouvrage; je vous repondrai avec franchise : *Ridiculus Mus*. C'est encore une Rapsodie, si jamais il en fut; un Livre sans principes, des Ob-  
ser-

servations vagues, des lambeaux mal cousus; Il commence par le traité d'*Hippocrate*, de *Officio Medici*; ensuite vient l'Histoire des Maladies Epidémiques, par *Baillon*. Pour confirmer la Doctrine de tous ces Ouvrages, on transcrit l'extrait d'un Extrait de *Physiologie*, ou d'une idée d'un léger soupçon d'*Economie animale* (a): & encore Dieu fait quel Extrait, fait par un Homme qui n'étoit pas Medecin!

VOILA en quoi consistent les trois premières parties du *Grand Ouvrage* de *Bouillet*.

LA quatrième, qui est de lui, est composée de Descriptions superficielles de quelques Maladies très connues, sur lesquelles on ne nous apprend rien; tout y est sans ordre, sans génie; nul point de l'Art n'y est creusé, approfondi. S'il s'agit d'une fièvre, on l'attribue aux *humeurs peccantes*, pour lesquelles le Malade a dû être purgé. La fièvre étoit-elle violente? Le Sage *Bouillet* a ordonné une saignée & (chose remarquable!) le Malade a été guéri ou tué. Avoit-on consulté quel-

(a) De M<sup>r</sup>. H . . . .

ques Medecins de *Montpellier*? La consultation est encore copiée mot pour mot. Voilà l'ouvrage du Docteur *Bouillet*. Qu'on dise a présent que les Mathématiques ne font pas le grand Medecin!



## C H A P. VIII.

*Du Grand Boerhaave.*

L'UNIVERSITÉ de *Montpellier* & tous les Copistes de la Faculté de Paris, s'efforçoient à l'envi de répandre le goût contagieux des Hypothèses, lorsque *Boerhaave* parut. Il fut à la Medecine ce que *Descartes* fut à la Philosophie: il la réforma. Génie aussi étendu, mais d'une meilleure trempe, il sentit le prix de l'observation & de l'expérience; & s'y attacha, comme au fondement le plus solide de l'Edifice immortel, qu'il vouloit élever. Il commença d'abord par l'Anatomie. Initié par son célèbre ami *Ruyfch* dans tous les Mystères de l'Economie animale, il parcourut tout le *Labyrinthe* de l'Homme.

me. Il s'éleva ensuite avec force contre les Idées de son Guide & se montra capable de lui frayer une nouvelle route, je ne dis pas dans les Maladies, où un tel Disciple étoit fait pour être bientôt le Maître, mais dans l'Anatomie même, comme les Connoisseurs en peuvent juger par son petit Traité des Glandes. Quelques injections de *Ruysch*, peu de Leçons de *Drelincourt*, qu'il devoit bientôt dedaigner, pour n'avoir pas la peine d'oublier ce qu'il apprendroit dans les Ecoles selon la pensée de *Freind*; ces foibles secours suffirent à *Boerhaave*; & le flambeau de l'Anatomie & de la Mécanique, qui l'a conduit au plus haut degré de gloire, a éclairé en même tems les erreurs de tous ceux qui l'avoient précédé.

C'EST à un tel Homme que la Nature avoit dit, soiez tout ce que vous voudrez. Après six mois d'étude dans la Botanique, il fut en état de l'enseigner avec succès; sous ses yeux le jardin des Plantes de Leyde prit une nouvelle face; toutes les Plantes éparées dans l'univers y sembloient rassemblées. Enfin il a écrit avec génie sur cette  
sien-

fience , & la Posterité ne refuse point de le compter parmi les Botanistes.

A l'étude des Plantes il joignit celle de la Chymie , dans laquelle il s'est conduit avec un ordre & une sagesse , dont on ne croïoit pas cet Art susceptible. Il n'a rien découvert , il est vrai , ni en Chymie , ni en Anatomie , ou du moins que fort peu de choses. Il a fait plus , il a sù circonscrire les verités trouvées par d'autres , & fecondant en quelque sorte les Connoissances les plus stériles par l'excellent emploi qu'il en a fait , combien d'arbres , qui alloient se flétrir sous les yeux mêmes de ceux qui les avoient plantés , ont germé , ont fleuri , sous les heureuses mains de mon incomparable Maître ! Je veux parler de cette lumière étonnante que *Boerhaave* a repanduë sur la nature des Medicamens , sur la justesse de leur application , sur leurs vertus toujours relatives à ce Mécanisme des Corps , qu'il nous a si clairement developpé ; & enfin de ces nouveaux & excellens usages , qu'il a fait rejaillir sur la bonne Medecine.

PARLERAI-je de sa Physique ?  
Quoi

Quoi de plus brillant en ce genre, que le premier Volume de ses Elemens Chymiques ! Son seul Traité du feu est un Mémoire complet de toutes les expériences faites sur ce sujet ; il a servi de baze à la plûpart de ceux qu'on a faits depuis qu'il a paru. Madame la Marquise *du Châtelet* lui doit en partie cette flatueuse couronne Académique, qu'elle a, non obtenuë mais meritée. *Musschenbroek*, qui en parle comme *B. de Sydenham*, avouë avoir puisé dans ce même volume toute la Physique Chymique, qu'il a mise dans les siens : & quoique *s'Gravesande* ne fut pas toujours de l'avis de notre Auteur, il étoit trop Connoisseur pour ne pas l'admirer.

QUELLE honte pour nos François, pour . . . pour . . . & autres petits Chymistes, d'avoir pensé differemment de tant de grands Hommes ! Peut-être étoient-ils peu capables de voir ce grand jour, que *Boerhaave* venoit de repandre sur la Physique, la Medecine & la Chymie. Mais ils ont fait plus que de le regarder comme un Physicien médiocre & un mauvais  
Pra-

Praticien ; ils ont accusé de fausseté les opérations qu'ils n'ont pû faire ; & cette imputation générale a passé de bouche en bouche, jusques dans l'éloge Académique de ce Professeur. De tels jugemens sont bien dignes de nous autres François ; & ce n'est pas la première fois, qu'un Académicien ne pouvant venir à bout de faire les expériences des Savans étrangers, pour avoir plutôt fait, les a trouvées impossibles (a). Que peuvent des Hommes aussi obscurs que jaloux contre la gloire de *Boerhaave*. Ce sont des Ombres, qui l'illustroient, s'il en avoit besoin. Sans doute les Arts se perfectionnent tous les jours, & il est des voies plus simples de faire certains procédés, tels que *le Tartre régénéré*. &c. & le successeur (b) de ce grand Medecin, qui les connoît & les enseigne, les publiera quelque jour. Mais si on s'en rapporte à son jugement non suspect, à celui de *van Zwieten*, & de tous les Gens de l'Art, ils vous diront  
que

(a) On a ici en vuë *Mariotte* à l'égard de *Newton*.

(b) *Gaubius*.

que rien n'est plus judicieux que l'usage qu'il fait de la Théorie de son premier volume, pour expliquer les *procédés* du second, & que personne avant *Boerhaave* n'avoit décrit ces *procédés*, avec tant de netteté & de précision.

IL seroit fort à souhaiter que quelque Auteur habile & accoutumé à bien écrire, nous donnât les opérations de la Chirurgie avec la même clarté & la même exactitude. *Boerhaave*, devoüé d'abord au Ministère & ensuite à la Médecine, n'avoit point eu occasion de s'instruire assez à fond & sous ses yeux du *Manuel* de cette Partie. Il ne le connoissoit, que comme l'Anatomie, par les Livres qui en traitent. C'est d'après eux qu'il le decrivoit, ainsi que la structure du corps humain : & de là vient cette foule d'erreurs, peu préjudicables ou indifférentes à l'Art, que les petits Génies, qui se font bornés à une science étroite & sensible, triomphent de rencontrer, & relèvent avec un plaisir malin ; & parcequ'ils excellent dans une petite carrière, ils se donnent les airs de rire aux depens d'un Homme, qui les a  
par-

parcouruës toutes , qui a tout embrasé , & qui s'étant attiré une reputation aussi grande que le Monde éclairé , est encore plus grand qu'elle. *Boerhaave* n'a pû tout faire & tout examiner par lui-même, *vita brevis, ars longa* ; il a fallu qu'il s'en raportât pour l'Anatomie à ceux que la Nature avoit faits , pour ne pas voir plus loin que leurs yeux : & pour ce qui est de la Chirurgie , né dans un siècle différent de celui d'*Hippocrate* , il ne pouvoit travailler de la main ; & n'eut-ce pas été le plus grand dommage de voir ainsi ramper le plus beau Genie ? Mais il avoit pénétré le fond de cette science ; il en connoissoit la source & l'étenduë , & il l'a éclairée enfin , tandis qu'il a élevé la Medecine à plus de gloire & de splendeur que deux mille ans d'études & d'expériences n'avoient pu lui en procurer.

QUELLE plus exacte Analyse , que celle qu'il nous donne des Maladies des Os ! Mr. *Petit* le fameux Chirurgien y trouveroit de quoi embellir son Ouvrage. Quelle plus lumineuse Theorie sur les playes en général , & en par-

particulier sur celles de la Tête, de la Poitrine, du Bas-ventre, sur la Gangrène &c.

MAIS pour ce qui est de cette dernière Maladie, c'est à l'Aigle de la Chirurgie qu'il appartient de faire des Découvertes d'un plus grand prix. Je parle de M<sup>r</sup>. *Quesnay*, qui, quoique Chirurgien de profession, à la honte de la Faculté, s'est trouvé en état par son génie de creuser, d'approfondir & d'embellir la Doctrine *Boerhaavienne*, à laquelle il a beaucoup ajouté; puisqu'il est certain que dans la dernière Edition de son *Economie animale*, il est parti, pour ainsi dire, du point physique où notre célèbre Auteur étoit resté dans ses Institutions. Ce qui prouvera à M<sup>r</sup>. *Haller*, que mon illustre ami n'est rien moins qu'un *Eternel & Grossier Copiste* de *Boerhaave*, comme il le dit dans la Bibliothèque raisonnée à l'endroit, que j'ai cité ci-devant.

A M<sup>r</sup>. *Quesnay* je dois joindre M<sup>r</sup>. *Senac*, qui en nous donnant une belle Physiologie, s'est montré à son tour le Guide de son Précurseur, & nous a éclairé sur ses défauts comme sur son mé-

mérite. Voilà les seuls qui aient dignement marché sur les traces de ce grand Homme. Après cela fera-t-on surpris qu'un savant Medecin d'Amsterdam (M<sup>r</sup>. *Tronchin*) m'ait demandé depuis peu, si les Medecins de Paris commençoient à entendre & à suivre *Boerhaave*. Il avoit bien raison de demander s'ils avoient *commencé*; car il y a à peine 12 ou 15. ans qu'ils le connoissent, & je mets en fait, qu'il n'y a pas six Medecins dans toute la Faculté capables de l'expliquer; c'est sur-tout, en François, comme en Latin, un Abime impénétrable, pour tous ces vieux Messagers d'Esculape ou tâteurs de pouls.

UN autre savant me disoit qu'il étoit bien honteux aux Medecins en général, que ce fût un Théologien (Hales) qui les eut instruits de la statique des Plantes & du Sang; Ah! Monsieur, lui dis-je, tel qui enseigne la circulation dans les Plantes ne la connoît pas dans l'Homme, ou du moins pratique la Medecine, comme si elle étoit encore ignorée.

VOILA' tout ce que j'avois à dire  
N du

du Reformateur de l'Art. Je lui devois cette reconnoissance en faveur des Ouvrages immortels dont il a enrichi la Medecine ; des excellentes Leçons que j'ai entenduës à Leyde en 1733. & 34. & que j'ai prises avec tant d'avidité & de plaisir de sa propre bouche. C'est à cette excellente Ecole que je dois le goût que j'ai pour l'observation & l'expérience. Par elle j'ai connu le prix de la Physique du corps humain, sans laquelle un Medecin n'est qu'un Empyrique ; par elle j'ai appris à distinguer la Medecine sensée, de toutes ces miserables conjectures, qu'on donne sous ce nom : je lui dois enfin le peu que je vaus. Ceux qui voudront entrer dans un plus grand détail sur le compte de cet Homme célèbre, peuvent lire sa vie, que j'ai donnée à la suite de ma traduction de ses Institutions, son éloge par M<sup>r</sup>. de Fontenelle, l'oraison funèbre de M<sup>r</sup>. Schultens ; & pour ne rien dire de tant d'autres Panegyriques, *l'Eloge Critique de Boerhaave*, ou *Essai sur le caractère du Grand Medecin*, dont j'ai nommé l'Auteur.

CHAP.



## C H A P. IX.

*Du Danger des Systèmes.*

**H**IPPOCRATE avoit donné un exemple, que malheureusement ses Enfans n'ont pas suivi. Il n'a recueilli que des faits; mais son recueil est immense: il faut qu'il ait été aidé dans un si grand travail; car la vie d'un seul Homme n'eût pas suffi pour le former. L'ouvrage de ce Medecin suppose un Esprit vaste, un jugement sûr, une exactitude, une sagacité à laquelle rien n'échappe. Tel est le mérite de ce grand Homme. Les *Erasistrates*, les *Aretées*, & autres grands Génies de l'Antiquité, ont marché sur ses traces. *Galien* a cultivé le même fond; mais l'envie de raisonner, de tout expliquer, lui est venuë dans un tems, où la Physique étoit sans lumières, & où la Medecine n'étoit qu'un pur Empyrisme, encore borné par un cercle fort étroit. Les Arabes défigurèrent la Medecine,

N 2 en-

encore plus que Galien ; elle ne fut entre leurs mains qu'une Philosophie subtile, pointilleuse, où tout se déci- doit au tribunal de l'autorité & de l'i- magination. *Sans Aristote le bon sens ne voioit goutte, & la raison radotoit.*

DESCARTES parut enfin ; il lui étoit réservé de faire une révolution dans les sciences. Dans l'empire de l'esprit, (quelles conquêtes plus glorieuses !) c'est le premier des Conquérans ; né dans le sein & comme dans l'obscur cahos du Péripatétisme, il en a dissipé les ténèbres ; il a vaincu, étonné tous les Esprits ; il a dominé sur les ames, par la plus forte persuasion ; il les a attirées à lui par l'éclat de sa lumière. Père de la Géométrie transcendante, il a le premier employé l'Analyse ; pas im-

(a) Il fut saisi d'un grand froid sur le Pont de Stocholm, & voici comment il raisonna. „ Le froid condense les Liqueurs, comme „ tous les Corps ; Le Chaud & conséquem- „ ment l'Eau de vie les raréfie ; buvons en „ donc “. Il en but largement & mourut. Voilà ce qu'on dit ordinairement touchant la Mort de ce grand Philosophe. Mais *Goris* dit qu'il en but dans la fièvre, malgré son Medecin, qui le haïsoit cependant, selon *Voltaire* &

immense & bien plus hardi, que tous ceux, que *Newton* & les autres ont fait après lui. S'il s'en étoit tenu là, s'il eut mieux connu ses forces, sans en tant présumer, il eut été le plus grand des Hommes ; mais semblable à un Soleil, qui se couvriroit lui-même des brouillards, & des nûages, qu'il viendroit de dissiper, *Descartes* s'est obscurci & a deshonoré la raison, à force de vouloir raisonner. Livré aux plus frivoles hypothèses, il a retardé les progrès de la Physique ; après l'avoir tirée de la poudre des Ecoles. Enfin Dupe de ses propres idées que l'expérience éclaira rarement, il se tua lui-même philosophiquement, ou plutôt faute de Philosophie (a). Le gout de *Descartes* pour les Hypotéhses a infec-

& autres (Lettr. Philosoph.). *Descartes* étoit persuadé que les semblables se guérissent par leurs semblables, & non par leurs contraires, comme on l'a toujours dit (Journ. des Sav. 1703. X<sup>bre</sup>. p. 1094. Edit. de Holl.) D'autres prétendent, ce que je croirois plus volontiers, qu'il ne voulut jamais se faire saigner dans une fièvre chaude, que comme *Sylva*, lorsqu'il n'étoit plus tems. Voilà l'Histoire & combien un seul fait, concernant un Homme aussi

fecté & perdu la Medecine. Les Medecins après lui n'ont été occupés, à l'exemple de tous les Phisiciens, que de Spéculations Chymériques, ou d'explications arbitraires. Ils ont cru qu'il étoit beau de s'élever aux premières causes: & comme Phaëton, apparemment qu'il étoit beau même d'en tomber.

TOUTES les Sociétés des Medecins ont suivi ces vestiges. *Willis*, *Bontekoe*, *Sylvius*, *Bellini* & autres ont imaginé des causes factices, sur lesquelles ils ont traité les Maladies; enfin les Medecins devenus Cartesiens ont fait la Medecine, comme tels; comme *Descartes* l'eût faite lui-même. Pauvres malades! que je vous plains! De combien d'écueils vous avez à vous garantir en prenant un Medecin, souvent plus

célèbre, est difficile à éclaircir. Quoiqu'il en soit, on imagine aisément qu'un Homme qui avoit été assez extravagant, pour croire avoir trouvé un Régime, qui le feroit vivre 500. ans, a dû suivre ce Régime & se traiter lui-même en conséquence dans ses Maladies. V. la vie de *Descartes* par *Baillet*. Si ce Philosophe eut injecté de l'esprit de Vin dans les veines d'un chien, il eut appris qu'il coagule le Sang; & il n'en

plus à craindre que la maladie! mais allons au fait. *Chirac* a brillé parmi ces Auteurs systématiques. Personne n'a plus négligé & même dédaigné la Nature. Il fonda tout son empire sur des hypothèses; il en répandit plus que jamais le goût & la contagion, sous l'imposant titre d'Analyse que nous allons exposer.

VOICI comment il raisonnoit, suivant cette Analyse. „ Je cherche ”, disoit-il, „ la cause du mouvement du „ coeur. Les côtes éloignées du coeur „ ne le mettent pas en mouvement; „ ce ne peut donc être que le pou- „ mon. Mais je vois que ce viscère „ ne peut mouvoir le coeur. Reste le „ Pericarde, qui n'a pas plus de prin- „ cipe actif. Il faut donc recourir à „ la Membrane externe du coeur, & „ de

n'en eut pas bû. Pour ce qui est de l'autre opinion, s'il eut éprouvé à quel degré de chaleur le sang cesse de circuler, il se seroit fait plutôt saigner. Tout Homme qui se traitera soi-même, ou ses amis, suivant ses propres conjectures, sera, comme *Descartes*, Philosophe à ses propres dépens, ou aux leurs, ou plutôt ne le sera point du tout.

„ de cette Membrane, inerte en foi,  
 „ au coeur même ”.

C'EST par ces suites, ou progrès d'idées, que l'Analyse Chiracienne, conduit de cause en cause à la découverte d'une première cause, adoptée ou imaginée par l'Auteur (a). Voilà un fil admirable pour rester éternellement dans le labyrinthe de la Nature. Aussi Dieu fait comme l'Auteur s'en est tiré.

PASSONS de plein vol aux hypothèses de *Chirac*; il ne parle que ” d'Acides & d'Alcalis, d'effervescence dans le sang & dans les premières voies; de Ferment stomacal sale-cre: d'Acides qui augmentent la consistance du sang & font ” selon lui & *Sylva*, ” les grands Mangeurs: de Filets sulphureux, lymphatiques, cause de la viscosité! (b) d'Aigres cruds, qui forment le Cochemar: de fermentation qui fait les rêves,  
 „ com-

(a) Le Docteur *Bouillet* fait jouer les pointes nitreuses pour expliquer le mouvement du coeur. Il faut être bien éclairé, pour saisir une cause aussi subtile.

„ comme la Digestion; de souffres fi-  
 „ gées par des pointes acides: de la  
 „ fermentation du chyle avec la bile  
 „ & le suc pancréatique; de chyle  
 „ crud, gluant, acido-austère, vis-  
 „ queux, coagulé dans le vivant mê-  
 „ me: de lymphes, qui une fois degor-  
 „ gée dans les premières voies, y for-  
 „ me des glaives épaisses, qui épaissit  
 „ le sang de concert avec le Chyle;  
 „ de bile *épaissie* qui *épaissit*: d'humeur  
 „ Rheumatique, qui refluit dans le sang,  
 „ & le condense; de parties souffrées  
 „ de la Lymphes, lesquelles en s'accro-  
 „ chant les unes aux autres forment  
 „ des concrétions, d'où naissent ces  
 „ apparences de mouches, qu'on croit  
 „ voler devant les yeux &c. ”. S'a-  
 „ git-il du mouvement des liqueurs? il  
 „ vient *du nitre de l'air*. Du vertige?  
 „ Il est toujours causé par une disette  
 „ d'esprits forcés de tourner en rond”.  
 „ &c. car je ne finirois point d'exposer  
 ici

(b) Je suis surpris qu'une cause aussi évi-  
 dente ait échappé à Boerhaave & à son célèbre  
 Commentateur Van Zwieten de *Glutinoso sponta-  
 neo*. Aph.

N. 5

ici en detail toutes les sottises que ce *grand Homme* a débitées très sérieusement.

JE viens à la cause universelle de toutes les Maladies , c'est l'épaississement du sang, comme on a pu déjà le pressentir. Tout vient de cette cause, fièvre maligne, petite vérole, peste, Incube &c. . . . la pratique est digne de la Théorie : par exemple, dans le *Cochemar* (a) *Chirac* ordonne la rouille de fer, qu'il croit *dissolvante*.

ON dira que ce Docteur sentit enfin le vuide & le danger des Hypothèses, & qu'il se determina à consulter les cadavres, ces Maîtres muets, plus éloquens que tous nos raisonneurs, pour qui fait entendre leur langage. Je sai qu'il ouvrit bien des corps durant son séjour à Rochefort. Mais étoit-ce pour y chercher de bonne foi la vérité, ou pour y trouver des faits qui apuissent ses imaginations, sans être révolte,

(a) Il faut que l'Esprit de système aveugle bien ceux qui en sont possédés, puisque le sang, qui ne teint pas l'eau dans les *Cholorotiques*,

té, que dis-je, arrêté par ceux, qui les détruisoient ? Voïons ce qui en est.

DANS les sujets morts de fièvres malignes & de petite vérole, il trouva des congestions, des inflammations, des parties molasses & pourries ; & de ces phénomènes il conclut vite & avec plaisir que son Système étoit fondé dans la Nature, puisqu'il étoit visible, que toutes ces causes particulières & médiatees avoient été formées par une cause générale & immédiate, qui étoit l'épaississement du sang. Ce n'est pas tout : il mit, pour ainsi dire, la peste dans la même balance, & sans la croire contagieuse, il la définit une fièvre maligne, plus longue, plus rapide, plus redoutable. Enfin, voïant par-tout le même caractère de condensation & d'inflammation, il n'a regardé les bubons, les charbons, les pustules pestilentiellees, que comme des glandes diversement engouées & enflammées. CE

*ques*, est fort rouge au bout de deux mois d'usage du mars, & qu'il n'a tenu qu'à *Cbirac* de vouloir regarder, pour observer mille fois cette vérité.

CE qu'il y a d'étonnant & ce qui a séduit beaucoup d'Esprits mediocres , c'est qu'en tout ceci, il n'a pas prétendu donner une Hypothèse , mais établir des principes vrais , clairs , évidens.

CE font conséquemment ces principes, qu'il nous reste à examiner ici. Si nous demontrons qu'ils sont chymériques, adieu sa Methode & tous ses Remèdes qui en font les suites ! Tout l'Edifice doit crouler avec ses fondemens.

QU'OBSERVE-T-ON dans les fièvres malignes ? Un pouls naturel, une chaleur médiocre , des urines assez belles ; cependant *latet ignis suppositus cineri doloso*. Le principe de la vie & du sentiment est attaqué dans l'instant que le mal se déclare. Et ce mal, quelle est sa nature, sa cause ; quel est le développement de ce feu inné dans nos corps, cette forte d'électricité interne, qui enflamme, pourit, brule tous les lieux où elle se fixe, si ce n'est pas un vrai feu ? Quelle est cette dégénération d'humeurs caustiques, qui assiégent indifferemment toutes les parties

ties du corps , n'épargnent pas plus les uns que les autres , attaque aujourd'hui le foie sans le cerveau , & demain le cerveau sans le foie ? Car j'ai observé avec M<sup>r</sup>. *Senac* dans son *Traité de la Peste* , contre tout ce qu'avance M<sup>r</sup>. *Chirac* , que dans les fièvres malignes le cerveau est souvent blanc , ferme , solide , & nullement offensé. Bien plus ; les abcès & la molesse du cerveau sont si rares , qu'il faut que *Chirac* ait pris pour des inflammations , des engorgemens , arrivés dans les derniers tems de la maladie ; il s'est trompé aussi lourdement , que feroient ceux qui soutiendroient , que le sang s'épaissit dans le cœur , parcequ'il nous offre des Polypes , dans presque tous les sujets.

LA cause des fièvres malignes n'a donc pas plus son siège dans le cerveau qu'ailleurs , quoique le principe vital soit d'abord attaqué ; car s'il l'attaque , quelles preuves a-t-on , que ce soit parceque les Miasmes empoisonneurs de cette maladie se forment originairement dans le cerveau , & non parce-

N 7                   tion,

tion , comme tant d'autres parties ? Pourquoi en effet , le cerveau seroit-il la source primitive de tous les accidens , puisque la même cause inconnue agit également sur tous les viscères , qu'elle en détruit les tissus , en trouble , en abolit les fonctions ? Le délire , la phrénésie ne sont-ils pas souvent Sympathiques ? Et cela n'est-il pas prouvé par la dissection de ces cadavres , où on ne trouve qu'un abcès au foie , tandis que les autres viscères , & le cerveau même , sont d'une parfaite *Saineté*.

CONCLUONS donc que l'irritation , produite par quelque cause que ce soit , insinuée dans le tissu solide des parties nerveuses , ou errantes dans le grand courant des Liqueurs , bouleverse toutes les Loix de l'économie animale : & qu'ainsi la fièvre , les engorgemens , les dérangemens des fonctions peuvent avoir une infinité d'autres causes que l'épaississement du sang.

CETTE cause n'est donc pas plus celle des fièvres malignes , que toute autre. Ce qui est si vrai , que je défie qu'on me produise aucunes observations certaines , aucunes expériences

ces indubitables, qui prouvent que l'épaississement du sang ait jamais produit quelques fièvres, qu'on veuille supposer. Il est bien vrai que le mouvement & la chaleur & conséquemment la fièvre durcissent ou épaississent le sang, propriété commune au repos comme au mouvement, & au froid comme au chaud. Mais encore une fois il n'est pas démontré que le sang épaissi fasse naître la fièvre, quoiqu'à la rigueur la chose soit possible.

SUPPOSONS avec Mr. *Senac* que le sang soit arrêté & fasse obstruction par quelque cause qui agisse sur les extrémités solides des Artères, ou sur la substance même du sang. Un tel embarras ne suffiroit-il pas, pour faire concevoir que le sang doit passer plus lentement dans les veines, que parvenu aux ventricules du coeur avec peu de force, il fera de même poussé faiblement par ce muscle creux, qui languira, à cause de l'engourdissement de ses vaisseaux & de ses nerfs. De là le principe de la vie doit paroître attaqué, l'esprit bien-tôt égaré, les yeux creux éteints, le visage hippo-  
cra-

cratique , la respiration par les aînes , & en un mot tous les funestes symptômes des fièvres malignes.

VOILA un raisonnement plus vraisemblable que tous ceux de *Cbirac*. Cependant que nous apprend-il de la source des accidens, des causes de la phrénésie, du pourpre des inflammations gangréneuses &c.? Rien. Tant il est vrai que la Théorie la plus lumineuse ne nous éclaire point sur les causes des Maladies, & que c'est folie d'y vouloir remonter. En effet quel plus grand & plus dangereux abus de la raison, que de choisir une cause incertaine, parmi tant d'autres causes également possibles? N'est-ce pas livrer le Genre humain au peril d'un système, aux écueils de conséquences hardiment tirées d'une conjecture frivole; sur-tout lorsqu'on donne ces conclusions, témérairement déduites de principes, gratuitement supposés certains, comme des Règles sûres & infaillibles?

Au lieu de nous élever follement sur les misérables aîles de notre esprit, rampons plutôt sur les traces du bon sens.

sens. Notre art, comme dit *Boerhaave* dans la Preface de ses *Institutions*, en sera moins étendu, mais plus certain; bornons-nous, quand la Méthode raisonnée nous abandonne, à la sience inébranlable des Faits; cherchons en de nouveaux, confirmons les sans cesse par la plus grande exactitude à bien observer, talens rares, donnés à peu de Medecins, qui consistent à ne voir précisément dans la Nature que ce qui y est, mais tout ce qui y est. Ce n'est pas le tout d'établir un fait; il faut savoir comme il s'établit lui-même, quelle est sa constance, en un mot ses variations. Si *Chirac* eût voulu prendre cette peine, il n'eût pas donné pour des faits, des Systèmes; & pour des faits toujours vrais, ce qui n'est pas constant, ce que mes yeux, & tant d'autres beaucoup meilleurs, n'ont jamais vû, ou que très rarement. C'est ainsi que l'esprit préoccupé d'un Système favori, trouve communement moins ce qui est, que ce qu'il cherche, & prend des apparences pour des réalités.

BORNONS-NOUS donc encore une fois

fois à combattre les effets qui se manifestent à nos sens ; que notre amour propre ne rougisse point de revenir à l'Empyrisme trop décrié : ce n'est pas un si mauvais point d'appui qu'on le pense, pour un Esprit exercé, qui fait tirer parti des secours que fournit l'Analogie. Un tel Génie ne s'embarrassera point de la Nature de ces premiers levains, dont l'Homme apporte quelques-uns en naissant ; il ne recherchera point d'où, comment, quand ils se forment, ni l'incompréhensible mécanique de leur développement (a) ; trop sage pour former de tels projets, il n'assiégera les causes, que par leurs effets palpables, persuadé qu'une autre conduite est peu sentée & occasionne mille faux pas.

ON ne m'accusera pas de partialité sur le compte du fameux *Chirac*, lorsqu'on saura que *M<sup>r</sup>. De Chicoyneau* son Gendre convient lui-même, dans une Lettre écrite à *Brubier*, que son Beau-Père raisonne à perte de vuë sur la Na-

(a) La Fraieur, par exemple, fait éclore la petite verole. J'ai moi-même été plusieurs fois

Nature des Principes, qui constituent les Liquides du corps humain ; qu'il n'a pas mieux connu leurs manières d'agir ; & que sans rien donner à la mécanique (qu'il ignoroit dans la grande perfection) on ne trouve dans ses Ecrits qu'effervescences, fermentations & autres Chimères dont j'ai parlé. Il est vrai que ce Médecin respectable, & à qui il n'a manqué que de l'activité & de l'ambition pour faire parler de lui, zélé pour la gloire de *Mr. Chirac*, ajoute, que s'il avoit eu le loisir de revoir ses Ouvrages, il n'auroit pas manqué de reformer la plupart de ses raisonnemens, en rendant au corps ce qui est du Corps, & à la Chymie ce qui appartient à la Chymie. *Chirac* pouvoit bien témoigner qu'il se corrigeroit dans ces Entretiens familiers, dans ces momens rares, où l'amour propre, à l'écart, permet peut-être à un Homme de sens froid de se considérer tel qu'il est, & souvent le fait descendre beaucoup plus bas, qu'il ne

temoin de ce fait, dont presque personne ne doute. Mais qui oseroit l'expliquer?

ne l'avoit élevé lui-même. Mais tant de modestie ne s'accorde pas plus avec le dernier Ouvrage de notre Auteur , qu'avec son caractère.

JE veux parler de son *Traité des Fièvres malignes* , auquel il a employé les quatre dernières années de sa vie , & qu'il a eu soin de laisser comme un Dépôt précieux , dont on enrichiroit le Public après sa mort. Il esperoit apparemment que cet ouvrage lui feroit autant d'honneur , qu'il lui en fait peu. Je croi au contraire qu'il n'eut jamais corrigé ses erreurs ; je doute même qu'il en fût jamais convenu , quand il eût vécu un siècle de plus. La vanité est le poison de la bonne foi. *Chirac* se croïoit au-dessus de tous les Eloges ; & personne n'étoit digne des siens ; pas même *Boerhaave* , dont le nom seul reveille l'idée du plus grand Maître. S'il le louë , c'est légèrement , & comme un petit salut de Protection qu'il lui fait en passant , semblable à ceux dont *Mr. Astruc* honore ceux , qu'il veut bien ne pas tout-à-fait mépriser. Enfin , ce que les Medecins Etrangers auront peine à croire , *Chirac* n'a-t-il pas l'im-

pu-

pudence d'avancer, que l'illustre Professeur de *Leyde* lui a fripé sa Doctrine de l'inflammation ?

CE qu'il y a de singulier, & ce qui mérite bien la réflexion d'un bon esprit, c'est que parmi tant de Praticiens, dont les noms fameux vivront éternellement dans l'Histoire, le Public ne se souvient jamais que du dernier mort, qui n'avoit pas besoin de mourir, mais de vivre seulement comme il avoit vécu, pour rester inconnu aux Savans ; tandis que le Peuple en fait l'Apothéose. On parlera dans Paris de *M<sup>r</sup>. Molin*, qui n'a rien écrit & a fait fagement, comme de *Chiras* ; & de *M<sup>r</sup>. Vernage*, comme de *M<sup>r</sup>. Molin* &c. ce sont des réputations Plébéiennes, qui se succèdent & s'éclipsent tour à tour.

IL y a une chose plus déplorable à considérer. Qui ne gémiroit de voir un Art, qui doit avoir pour Baze l'Histoire des Faits, ou qui ne doit être fondé que sur la Nature, être le plus souvent apuié sur des Systèmes, fruits ordinaires d'une imagination fausse ou présomptueuse ? Tel est le malheur de la  
la

la Medecine mal cultivée , ou plutôt de ceux qui en ont besoin. N'étoit-ce pas assez pour un Malade , d'avoir à craindre les épreuves perilleuses de tels ou tels remèdes , sans avoir encore à se défier de la malheureuse sorte d'esprit , ou de vanité de son Médecin ?

UN autre mal plus irremédiable (car l'autre ne l'est pas) c'est que la Medecine n'est à la portée , je ne dis pas , que des Medecins , mais que des bons Medecins. De là vient que le vulgaire , qui ne voit goutte dans cet abîme impénétrable , donne aveuglement sa confiance au premier venu , qui lui est présenté , Dieu fait de quelle part ! Un Medecin est une espèce de monnoie qu'on reçoit volontiers , sur la parole de Gens , qui se vantent d'en savoir le prix. Il suffit de le surfaire , on croit beaucoup de mérite & de talens à qui n'en a point , & le faux Monnoieur inconnu fait fortune comme on l'a dit Part. III. Chap. 1. Je mets en fait qu'il y a six Femmes dans Paris , qui pourroient , si elles se l'étoient bien mises dans la tête , donner à

*Bouil-*

*Bouillac* la réputation de *Molin* ? C'est un grand malheur de tous les tems, & qui vrai semblablement sera toujours, que les Femmes seules, soient pour ainsi dire, les Pilotes des Medecins: Car pourvû qu'elles conduisent au Port de la Fortune ceux qu'elles aiment ou protègent, elles se soucient peu que les Malades & la Medecine se noient, chemin faisant. Ah! que ne sont-elles aussi favorables à ces Docteurs pleins de zèle & de lumières, uniquement occupés du soin de conserver en elles la plus belle moitié du Monde, qu'à ces Docteurs frivoles & superficiels, qui ne savent que les amuser ? D'un seul mot, elles rendroient plus de service à l'art & à ceux qui le possèdent véritablement, que moi-même, qui ai pensé me sacrifier, en voulant l'élever sur les debris mêmes des mauvais Artistes. Mais, si tel est l'empire de l'amour propre, & de la prévention, qu'il semble que les opinions des Hommes, si petites & misérables qu'elles soient, leur sont souvent plus chères que leur propre vie, la même déraison doit faire préférer un Homme

agréable à un Homme utile, & qui peut donner du plaisir, à qui ne peut donner que de la santé.



## C H A P. X.

### *Des Consultations par écrit.*

**D**ES Consultations qui se font de bouche, après avoir examiné le Malade, sont fort utiles, lorsqu'il n'y a que d'habiles & d'honnêtes Medecins assemblés; car alors au lieu de chercher à briller par une éloquence déplacée & ridicule, ou de mettre sa réputation à couvert sous le voile & les ruses de la Politique, chacun s'aide mutuellement avec zèle à decouvrir les causes de la maladie, but auquel je me sacrifierai toutes les fois que l'occasion s'en trouvera.

UNE autre espèce d'Assemblées, ce sont celles qui se font à Paris, tandis que le Malade est en Province. Je vais prouver que c'est un abus, une pratique folle & un vrai briganda-

dage. Ce sujet n'a rien d'étranger à l'*Anti-Machiavélisme*. Qui est-ce qui remediera aux abus & aux erreurs des *Machiavelistes*, si ce n'est la raison & la probité, les seuls Guides d'un Medecin dans l'exercice de sa profession.

Tout le Monde fait la manière dont se font ces consultations. Le Malade fait faire un exposé de sa Maladie par son Medecin traitant; on envoie cet exposé à un Banquier ou autre Correspondant: on le charge de le remettre à tels & tels fameux Medecins, avec le demi-loüis pour chacun. Si les Medecins sont absens, ou supposé tels, on laisse le tout aux mains d'un fidèle Portier, qui se charge de le donner à son Maître, lorsqu'il sera rentré ou éveillé, & vous promet de vous rendre le lendemain à pareille heure la reponse d'un Oracle souvent invisible. Qu'arrive-t-il de là quelquefois? Une distraction de Banquier qui envoie à *Lion* une Lettre tirée sur la *Haye*; je veux dire un *qui-pro-quo* de Medecins, ou de Portiers, ce qui revient au même, puisqu'on reçoit la reponse qu'un autre attend. S'agit-il de la châ-

O

te

te du *Rectum*, c'est un beau & savant discours sur l'épilepsie. Consulte-t-on sur le mal cadu? La consultation roule sur le grand relâchement des fibres de l'intestin droit. Ainsi on ordonne à l'Épileptique de se mettre plusieurs fois par jour à cheval sur les bras d'un fauteuil à la manière des Enfans; & de s'y donner beaucoup de mouvemens pour faire rentrer le boyau, qu'il faut bassinner dans l'intervalle des secousses avec une bonne fomentation de roses de Provint & autres Astringens, tandis que pour la chute de l'intestin on ordonne force poudre de Guittete & autres antispasmodiques. Jugez de la situation d'un pauvre Malade qui reçoit une pareille Consultation, & si d'aussi ridicules méprises ne meritoient pas plus d'attention de la part des Medecins. Ceci n'est point imaginé à plaisir malin, en consultant Chrysologue, pour un vieux Doyen de mon País, la chose m'est serieusement arrivée; heureusement je m'en apperçus d'assez bonne heure.

MAIS il faut apprendre à l'Étranger comment tout s'exécute. On choisit  
d'a-

d'abord pour faire la consultation , le Docteur le plus oisif , celui qui a le moins de Malades , le plus de Théorie & de facilité pour écrire. Les Auteurs de profession sont préférés. Ainsi A... est volontiers chargé de la besogne. Il a , dit-on , toujours la plume à la main , c'est *lui boüillir du lait doux* , que de le faire écrire , pourvû qu'il compose & raisonne , bien ou mal il est content , rien ne lui coute ; il trouve du tems pour tout. Il est vrai que deux tours de rouë de plus en font l'affaire , la consultation se fait en carrosse sur le genou. C'est la plus petite chose du Monde , on y fait toujours roulant , des Chapitres in 4<sup>to</sup>. A l'heure marquée arrive notre Ecrivain ; tous les Medecins qui se trouvent au Rendez-vous signent sans lire (le tout par politesse ordinaire entre Gens bien élevés) ce qu'il a plu au scribe d'imaginer ; moiennant quoi croïant avoir l'avis de quatre Avocats , vous n'avez que l'opinion d'un seul , & ordinairement , comme vous voïez , en ce cas celle du moins expérimenté & le plus prompt à produire des fictions.

C'EST une bien triste ressource pour les Malades de Province d'être réduits à consulter les Medecins de Paris. Les premiers valent bien peu s'ils ne valent pas les derniers; & d'ailleurs il est humiliant & risqué de soumettre sa conduite à des juges souvent injustes & arrogans, quand ils ne sont pas louangeurs fades & outrés. Ceux qui joignent à un bon Esprit un grand gout pour leur profession, sont plus à lieu d'y faire de grands progrès.

LES Villes sont petites, les Malades rassemblés quelquefois comme dans un jardin; les occupations moins vastes, point tant d'occasions de se dissiper, point de Thèses à faire pour celui qui les soutient, point d'obligation de s'assembler dans la Faculté, point d'ambition, ou que très rarement, de s'immortaliser par des Ecrits, trop content de savoir guérir, tous les talens se bornent & se concentrent au profit des Citoïens dans une pratique judicieuse. Uniquement dévoué au soulagement des Malades, tous les jours à lieu d'acquérir de nouvelles lumières sur leur temperament & sur l'ef-  
fet

fet des remèdes qui s'ensuit, mettant à profit sans cesse leurs observations, dont les Medecins zélés font un journal portatif sur ce qui a réüssi ou non dans les Maladies, qu'ils ont precedemment traitées, plein de probité, de soins, d'attentions, d'attachemens, pour des Malades qu'ils voient sans cesse, qui sont leurs Amis, le Public peut-il sérieusement balancer sur la confiance dûe à d'habiles & honnêtes Gens, qui suivent avec ardeur tous les pas de la Nature, pour la remettre dans le bon chemin, souffrent, gemissent & pleurent même quelquefois de leurs fautes trop tard reconnuës, mais souvent avouées avec candeur, qui voudroient que tout fut possible à l'Art & donner généreusement l'immortalité, quand même ils seroient condamnés à ne pas la partager? Combien de fois j'ai eu ces tristes occasions de repandre des Larmes? Combien de fois j'ai regretté mon Malade plus que les Parens mêmes! A present si l'on recapitule tout ce que j'ai pris la liberté de dire sur les Medecins de Paris, le Parallèle ne leur fera pas fort avantageux; car la

plupart s'intéressent fort peu au sort de leurs Malades, ils ne s'appliquent point à en connoître le temperament, toujours emportés par le tourbillon d'une pratique galopée & tumultueuse, de Galanteries & autres intrigues; mais la manie de la Province saute aux yeux, lorsqu'on considère que le Malade est à cent lieuës du Medecin, & que son mal peut tous les jours changer, & rendre la reponse des Oracles fort inutile, comme on l'éprouve souvent, pour ne rien dire des mauvaises consultations des plus fameux Medecins; & que quelquefois le Medecin traitant conserve, pour en rire avec ses Confrères & ses amis.

PEUT-ÊTRE est-on seduit par l'éloquence Parisienne, car nous recevons veritablement de magnifiques Memoires où brillent la Théorie la plus subtile, & l'érudition la plus variée dans les termes de l'Art, les plus recherchés & accumulés. Je suppose, par exemple, que ce soit sur une maladie de nerfs, une goutte serene que roule l'exposé: misericorde, les belles choses! Qu'on est savant à Paris. Cristallon, Canal gau-

gaudronné, chambre antérieure & postérieure, petits vaisseaux de *Ridley*, Ramifications de la Paire de *Willis*, nerf recurrant, Patte d'Oye de *Duverney*, j'ai vû tous ces mots & mille autres, qui formoient presque un Traité de l'oeil dans une seule Consultation. Je l'avois fait venir pour feu notre bon Evêque. L'Auteur étoit le plus grand Disséqueur d'yeux qui ait jamais paru; sur-tout Grand joueur de Nerfs, dont il donnoit volontiers l'Histoire à la moindre occasion. Je fus lire le Memoire à mon Prelat, qui me consultoit, quoique je fusse alors fort jeune. Je me rappelle qu'à chaque grand mot que je prononçois le mieux qu'il m'étoit possible, pour en sauver le ridicule, le bon Homme se rangorgeoit; ensuite quand la Lecture fut sime, après avoir un peu rêvé, Mr. . . ., me dit-il, votre Medecin *Petit* me fait-bien de l'honneur, je ne croïois pas avoir une si belle Maladie.

J'EN suis fâché pour les Medecins de Paris: on ne m'accusera pas de mechanceté dans un Ouvrage de la nature de celui-ci, fait de sens froid &

où je n'avance rien qui ne soit murement réfléchi & mon propre sentiment; mais encore une fois il étoit de mon caractère & de mon plan de detromper la Province. Parlons à présent des Charlatans, à l'exemple de *Razés* & de *Freind* qui a copié cet Arabe.



## CHAP. XII.

### *Des Charlatans.*

**C**OMMENÇONS par *Sigogne*; il voit que je lui avois gardé sa place. Voici son Histoire en peu de Mots: Garçon Tanneur dans sa jeunesse, il quitta ce métier pour celui de Soldat aux Gardes. Il se conduisit comme tel & fut enfermé à Bicêtre, où il fut employé à broyer du Quinquina. Sorti de ce château, dont M<sup>r</sup>. le Chev. de *Mouby* a donné la Description en Hollande dans son lourd & mauffade *Papillon*, il dit à qui voulut l'entendre qu'il avoit de grands secrets; & à force de

de les vanter il fit du bruit dans Paris, & ses prétenduës Découvertes lui procurèrent de credules Malades. Voici l'Epôque de sa Fortune: Un jour qu'un Chirurgien, avec lequel il fut appelé, s'avisa de mal parler de M<sup>r</sup>. *Chirac*, *Sigogne* qui connoissoit la grande réputation de ce Docteur, lui dit que ce n'étoit pas à un Homme comme lui de juger le plus grand Medecin du Monde, & comme suivant l'usage la dispute s'échauffa, de fil en aiguille, ou de sotises en sotises, le Marchand de Pillules pensa jeter par la fenêtré le Juré de S<sup>t</sup>. *Cosme* avec ses Lancettes & ses Bistouris. *Chirac* instruit de la vivacité avec laquelle notre Charlatan avoit pris son parti, lui en fut gré; sa reconnoissance lui trouva des talens pour la Medecine (il avoit du moins l'Art de tromper) & enfin entreprit de le faire Medecin à ses depens. L'avarice fit place alors à la vanité. Mais faire Medecin un Homme sans éducation & sans Lettres? Outre que ce projet n'est pas de si difficile execution, comme on l'a vû, voici l'expedient que le Patron imagina. Il envoïa un

O 5 Hom-

Homme Lettré à Rheims sous le nom de *Sigogne*, qui dut son Doctorat à cette supercherie. Ce n'est pas tout dit le Seigneur de la *Bouillote*, je voudrois bien donner un Livre au Public, pour faire parler de moi. Mais comment? Je ne sais pas un mot de Medecine, ajouta-t-il franchement. Cela ne fait rien, repond *Chirac*, rien de plus facile; vous n'avez qu'à vous adresser au Docteur *Andry*, ou à quelques autres Journalistes; ces Gens-là vous font un Livre, comme l'*Abé Pelegrin* faisoit un milier de vers sous une même Peruque; & en païant par toises, on en est quitte. . . . part sur le champ & va trouver le Marchand d'Eau de fougère. On convient d'un prix (quatre mille livres; rien ne coute à l'amour propre) & peu de tems après parut le fameux ouvrage, ou tant de secrets vantés par leur Père. Mais. . . ne païant point, *Andry* lui fit un procès dont parle *Astruc*, *De Morbis Veneris*; car de quoi ne parle-t-il pas dans cet ouvrage? Paris fut seduit, suivant l'usage par les promesses de l'Empyrique.

DANS

DANS un Medecin le Public exige bien des talens, il faut du moins, comme on l'a vû, qu'il sache amuser, divertir, en un mot jouër la Comedie. Il n'en est pas de même d'un Charlatan; comme sa credulité fait toute la Science de ces Imposteurs, ils en sont quittes pour donner des pillules ou des gouttes, & véritablement on ne leur en demande pas d'avantage.

S... au reste n'a pas été en tout si mal habile; il a connu les Hommes; il a osé les tromper, & il a fait fortune.

J'AI connu un autre Charlatan plus distingué, car il étoit Docteur en Medecine & Homme de condition. Je croi en avoir déjà parlé. Mais ce que je me rapelle ici à son sujet, c'est une Hydropisie qui allarmoit toute la France. Le Docteur B. . . . (que Boiffi a joué dans une de ses pièces sous le nom de Medecin Prussien) disoit dans une consultation avec cet illustre ami, dont j'ai fait l'Eloge, qu'il voudroit essayer le Mercure, de peur qu'il n'y eut quelque complication. Ensuite changeant d'avis, non, dit-il, après un moment de silence, je craindrois toutes

reflexions faites, que la vivacité de ce Mineral ne le fît s'épancher dans le Tissu celluleux par les crévasses des vaisseaux Lymphatiques. D'où il conclut qu'il faudroit se borner à faire sur le bas ventre une fomentation spiritueuse, aromatique, qu'il donna comme un secret, car il n'en dit point la composition. Ce secret étoit de l'esprit de vin, du canfre & du sel amoniac. Le Malade ne sachant à quel Saint se vouër, impatient d'une guérison si désirée, se servit d'un remède conseillé par un Homme, en qui bien des Gens de qualité ne laissent pas d'avoir de la confiance. Mais le peu de succès de la fomentation, qui empêcha le sommeil, en donna plus que jamais au Grand Général dont je parle, pour son Medecin. Il se trouva fort heureux, comme il le lui temoignoit lui-même, d'en être débarrassé & d'avoir sous sa main un habile & honnête Homme aussi attaché à sa Personne. Sans vous,

(a) Il fit afficher une boîte de drogues pour les yeux, qu'il avoit perdu exprès dans un grand Chemin, promet 20 Louis, & les don-

vous, disoit-il, je serois sous la ferule des *Molins* & des *Vernages*, qui ne me permettroient pas mille choses, dont un Homme aussi éclairé que vous, voit le peu de conséquence.

IL y a à Gand un Homme, qui, sans être Medecin, passe pour guérir toutes sortes de fièvres, sans exception & même à l'article de la mort, avec je ne sai quel spécifique. Un jour dinant chez le bon Evêque de cette Ville, une Dame racontoit tous les Miracles de ce Charlatan, & comme elle en étoit fort persuadée, elle fut fort surprise que je n'eusse pas l'air de l'être. Jugez ce qu'elle pensa, lorsqu'aïant appris que l'Empyrique vendoit quatre Loüis chaque dose de ses remèdes, & que c'étoit le plus honnête Homme du Monde, je m'avisai de dire: voilà un honnête Homme qui est un grand Fripon.

Nous avons vû à Paris l'Oculiste *Taylor*, (a) Ce Charlatan Anglois mérite

donna lorsqu'elle lui fut apportée. Cela fit penser que c'étoit un excellent remède & en effet il le vendit tout ce qu'il voulut.

rite ici une petite place. Il a écrit ou plutôt fait écrire un petit Traité, Prelude d'un plus grand, où il veut prouver qu'il y a trente sept (a) espèces de gouttes serenes, qu'il fait distinguer & guérir chacune par des remèdes & des Opérations différentes. Sa coutume étoit d'annoncer, comme *Cotet* & tant d'autres pareils, la guérison de ceux mêmes, qui s'étoient mal trouvés de ses Conseils. J'ai eu occasion de voir un Aveugle, auquel il disoit avoir rendu la vuë. Je fis imprimer dans ce tems une petite Lettre contre ce Charlatan sous le nom de M<sup>r</sup>. J. . . ., Medecin de Bourges, à M<sup>r</sup>. *Konig*, Medecin de Bâle.

DANS l'Histoire seule de la vérole, quel-

(a) Ce *Galenus* décrit 48 Espèces de scorbut; *Helvetius* Dieu fait combien plus de petites veroles que *Seydenham*. Quand on aura trouvé l'Art de distinguer quelle sorte d'Acrimonie domine dans le sang, toutes les distinctions subtiles, qu'on nous fait de tant de maux, seront utiles.

(b) *Astr. de Morb. Vener. T. II.*

(c) L'un dit que Razou fait le meilleur, l'autre le fait lui-même pour le vendre.

(d) De *Fernel* même, du grand *Fernel*, car il

quelle foule d'Empyriques ; les *Tuil-  
biers* (b), les *Mongins* &c. dans la  
Faculté ; les *Blegnys*, les *Dibons*, &c.  
à *S. Cosmes* ; les *Cockburnes* & autres  
en Angleterre ; les Charbonniers &  
autres Empyriques ambulans , qui ,  
après avoir long-tems erré, viennent  
se fixer à Paris. Que de Marchands  
d'eau de Balarne &c. de pilules de  
*Staaht*, de gouttes du Général *La Mo-  
the* , d'eau de M<sup>r</sup>. le *Premier* , d'Essen-  
ces douces du Chymiste que je viens  
de nommer, de celle de *Seignette* (c)  
de remèdes diurétiques &c. Que de  
*Brochets* encore vivans parmi les Me-  
decins ! ou de Poissonniers habiles à  
prendre du poisson. Que de rivaux  
(d) du Medecin Suisse , du Medecin  
de

il donnoit des remèdes sur la seule inspec-  
tion des urines, comme on le voit dans la vie  
de son bien aimé *Plantins*, qui le dit pour lui  
en faire honneur. *Fontenelle* convient que  
*Lemery*, qui a defriché la Chymie, ne donna pas  
dans son Livre tout ce qu'il savoit ; qu'il se  
reserva les moiens les plus faciles d'operer,  
& quelques medicamens, dont il ne disoit point  
la composition, un *emetique doux*, une *opiate Me-  
sentorique* &c. c'est en cette qualité qu'il est ici  
placé au rang des Charletans, avec un homme  
in-

de Chaudrais, de Farsé, &c. (a) Machiavel & tous les Machiavélistes ne detromperont jamais le Public sur le compte des Charlatans; il est trop ami du Merveilleux & trop peu à portée de se faire une idée de la Science. On lui fera toujours croire qu'on a la connoissance des Maladies par l'urine, qu'on y distingue facilement, quand on a le coup d'oeil bon, l'age, le sexe; de combien de degrés d'une Echelle ou d'un Escalier on est tombé; de combien de mois une Femme est grosse; article où je renvoie mon ami *Bacoüill*, pour ne rien dire de mille autres supercheres connuës. Il suffit de fréquenter un grand nombre de Medecins, pour apprendre, comme ils le disent eux-mêmes, à tirer les vers du nez du Peuple, qui croit que les signes les plus équivoques & les plus muets sont ceux, qu'un savant doit le mieux connoître.

DANS tous les tems l'opération de la taille a été la ressource des Fripons.

Les

incomparablement au-dessus de lui pour le génie. Mais il faut excuser *Lemery*. Qui change

Les uns, après avoir tiré la pierre de la vessie, disent qu'il y en a encore une seconde, qu'ils introduisent pour avoir double payement; les autres taillant le Malade sans raison, ne tirent que la pierre qu'ils ont furtivement glissée. Cet Empyrique *De Castres en Languedoc*, qui tailloit avec assez de succès par le petit appareil, étoit sujet à ces Friponneries-là; il les faisoit avec tant d'adresse, que les Medecins présens n'en voïoient rien. Si quelque Docteur contre son avis avoit conseillé l'opération, il escamotoit encore la pierre en la tirant de la vessie, & persuadoit sans peine à tous les Assistans, qu'il n'y en avoit point, de sorte que le Medecin lui-même, qui ne savoit trop qu'en penser, étoit perdu par là & regardé comme un Homme à pendre.

VOILA des exemples, qui devoient engager les Medecins à cultiver la Chirurgie, & à être plus attentif aux opérations qu'ils ont fait faire. En voici encore une autre. Un Chirurgien est sou-

ge de Religion par politique, doit en avoir de reste pour garder ses secrets.

(o) V. Le François, *Reflex. critiq. sur la Med.*

souvent trompé par l'espèce de *Melon*, que forme la vessie pleine d'urine, il introduit la sonde, augmente l'inflammation & la suppression. Alors la Famille murmure contre le Medecin., qui s'est laissé séduire par les discours assurés d'un sondeur de profession. Vous voïez quelle circonspection, quelle fermeté & combien de diverses connoissances un Medecin doit avoir.

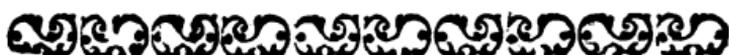
Je ne parlerai point de tous ces Charlatans, que d'anciens Auteurs ont voulu faire connoître à la Posterité. Leurs ruses sont trop grossières, pour être exposées à un siècle aussi clair-voïant que le nôtre. Qui en seroit la Dupe aujourd'hui, si ce n'est les plus stupides? Je ne reviendrai point aussi à cet Empyrique dont j'ai parlé, qui fit croire & voir à tout Paris, sans excepter l'Academie, que notre sang étoit plein de vers, que ces vers étoient la cause de tous nos maux; & qu'il avoit une liqueur admirable, qui les faisoit specifiquement mourir. Je suis surpris qu'*Astruc*, qui nous donne cette Histoire, comme on l'a dit, ne nous ait pas appris par qui l'imposture fut enfin dé-

cou-

couverte. Apparemment qu'il l'ignore; car il dit ordinairement tout ce qu'il fait, & quelquefois même ce qu'il ne fait pas.

C'EN est assez & plus qu'il ne faut sur une race aussi maudite. Les Artistes, les fraudes, les Friponneries des Charlatans pourroient à peine se décrire toutes dans un volume, & certainement, je ne suis pas tenté d'en faire l'Histoire; si j'ai placé ici quelques Empyriques, c'est par la liaison que j'ai cru voir entre eux & certains Medecins de Paris; qui sont à mon avis encore plus Charlatans, que les autres ne sont Medecins. Ceux qui seroient curieux d'un plus grand detail à ce sujet, le trouveront dans les propositions que *Valentinus* a données sous le nom de mon *Heros Machiavel*, dans le *Decretoire des Sots* (a), & autres ouvrages critiques de la Medecine & des Medecins.

(a) V. la *Bibliotb. raison.* Août 1746.



## C H A P. XII.

*Necessité de la Physique , de la  
Géometrie, &c.*

**L**A Physique est-elle réellement si utile à la Medecine? Ne lui seroit-elle pas au contraire tout-à-fait étrangère? Question bien digne de la plupart des Medecins! Ceux qui tiennent ce langage ressemblent à ces Arpenteurs, ou à ces Ingenieurs, qui n'ayant aucun fond de Géometrie, croient avoir droit de mépriser les spéculations & les Découvertes des Géomètres, qui ne sont encore que des Esprits frivoles, aux yeux d'un Machiniste par instinct, comme le Charlatan méprise le Medecin, le Procureur rit de la science de l'Avocat &c. car c'est ainsi que les Hommes s'entr'estiment.

MEPRISER une chose, c'est presque avouer qu'on l'ignore: soutenir que la Physique est inutile à la Medecine.

cine , c'est se donner , sans y prendre garde , pour mauvais Medecin. Mais qui le soutient ? Si ce sont des Gens qui ne sont pas Physiciens , ne pouvant pas plus juger de la necessité de la Physique , qu'un Aveugle des couleurs , ils n'ont point acquis le droit de se deshonorer eux-mêmes , par le mépris qu'ils ont pour cette science ; il leur est impossible de decider , si elle est inutile ou non. De telles Décisions n'appartiennent qu'aux connoisseurs , pour s'ériger en Juge , ou Arbitre d'une telle matière ; il faut être vraiment Docte ou riche en expériences propres ou acquises.

LES Medecins étoient autrefois appelés *Physiciens* , c'est-à-dire Naturalistes , nom qu'on leur donne encore en Angleterre , & qu'ils ont mérité en certains tems , ou par leurs lumières , ou par des efforts qui ont surpris dans les siècles d'ignorance , où certains vivoient.

LA Physique est la clé de la Medecine : sans la Physique , on ne pénétrera jamais dans l'Art de guérir. Le Corps humain est un composé des Élé-

lémens , qui nous environnent ; l'eau , l'air , la terre , le feu , les sels , les huiles entrent dans sa composition ; l'air nous anime par un ressort , qui nous est essentiellement inconnu , quoique bien prouvé ; c'est lui qui fait & entretient le jeu perpetuel des poumons , qui presse par un poids énorme toute la surface du Corps , qui n'en sent rien , parcequ'il est égal ; l'air intérieur résiste à la force de l'extérieur , qui nous écraseroit sans ce contrepoids. On connoit sur-tout depuis la découverte de l'Electricité du Corps humain , ce feu inné dans notre sang & nos vaisseaux , qui s'alume par l'action du coeur & la vibration des Artères. C'est ce feu qui produit la chaleur , qui gangrène & sphacèle nos Corps , sous tant de formes malignes & ingénieuses à la masquer. On fait que le mélange des liqueurs & la secrete action des solides changent les fruits de la terre & tous nos alimens en sang , en humeurs humaines , qui réparent nos pertes , nous font croître & vivre &c.

PUISQUE tous les Corps qui nous environnent sont si intimément liés au  
nô-

nôtre, dont ils prennent la nature, en se dépouillant de la leur, puisqu'ils se changent en nous & deviennent nous-mêmes; seroit-il donc possible de parcourir sans broncher toute la difficile carrière d'*Hippocrate*, à moins que de connoître toutes les expériences & les observations applicables à l'Art.

MAIS qui ne fait le peu de cas que les *Freind*, les *Boerhaave* & autres ornemens de notre Art, ont toujours fait de Medecins aussi étrangers en Physique que *Dufaut* dans l'Histoire, ou *Astruc* dans la pratique de la Medecine? Qui doute encore après tout ce que j'ai dit, quoique d'une manière ironique, que toute autorité ne doive ici ceder à la raison? Je conviens avec le Docteur *Marcot*, que la Medecine est à la verité une Physique particulière; mais elle depend visiblement de toutes les autres, auxquelles elle est si étroitement liée, qu'il n'est pas possible de l'en separer, sans l'arracher, pour ainsi dire, en lambaux inutiles. Si tous les Arts & toutes les sciences se touchent & se tiennent comme par la main, jamais un Medecin ne saura la Physique  
du

du corps de l'Homme , fans se mettre d'abord au fait des principales expériences de la Physique générale. Telles sont celles qui concernent l'Air , l'Eau , le Feu , la Terre , la lumière , les ressorts mécaniques & autres , que *Boerhaave* a fait entrer dans sa Chymie , pour les supposer connues dans ses Institutions , & que par conséquent *M<sup>r</sup>. Quesnay* a été en droit de fonder dans une nouvelle forme , dans son *Traité de l'Economie animale*.

IL n'est pas nécessaire de s'étendre d'avantage pour prouver la nécessité de la Physique , dont j'ai d'ailleurs assez parlé dans cet ouvrage même , en exposant le danger des systèmes. Souvent les choses , qui paroissent les plus inutiles , n'ont qu'un usage plus éloigné , qui se raproche peu à peu à l'aide de nouvelles expériences. Qui eut cru , par exemple , que l'Électricité eut été un Remède efficace pour faire marcher les Esprits arrêtés , ou engourdis ? Quoiqu'on soit forcé de retrancher beaucoup dans la pratique , des connoissances qu'on a acquises ; qui oseroit définir le point fixe de nos Etudes , où  
il

il faut s'arrêter; le *nec plus ultra* au delà du quel la science cesse d'avoir aucune utilité.

PARTONS de là pour juger la Géométrie &c. par rapport à la Médecine. Quoiqu'on en dise, ce n'est qu'une science lourde, sèche, & bornée. Si l'on ne s'y égare point, c'est qu'on est enclavé de manière qu'on n'y peut guères faire de faux pas. De là vient que tant d'esprits médiocres ont été conduits à la vérité comme par la main, & (par un coup surprenant du sort) de la vérité à la réputation & à la Fortune. Cependant cette science n'est vraie que dans la spéculation, du moins par rapport à toutes les sciences, qui ne lui sont pas intimement liées, comme la Médecine, dans laquelle tout le Monde fait, par l'Histoire des Médecins Géomètres, combien son application est rarement juste & souvent sujette aux plus grossières erreurs. Et dans cette spéculation même, quelles imaginations n'ont pas sérieusement adoptées les plus grands Géomètres? J'en ai ci-devant passé un très grand nombre en revue, & si je ne craignois d'être

P trop

trop long , j'en ajouterois encore bien d'autres. Il faut croire que les Astronomes ont leurs systêmes, comme les Medecins, & que tout mauvais Théoriciens qu'ils sont, lorsqu'ils veulent pousser trop loin leurs raisonnemens Géométriques, ils n'en sont pas moins bons Astronomes dans la pratique, comme *Sydenham* traitoit mieux qu'on n'avoit jamais fait avant lui bien des Maladies, sur lesquelles *Freind* & tous les connoisseurs conviennent qu'il raisonnoit fort mal.

CE seroit ici le lieu de dire pourquoi il y a si peu de bons Praticiens, sur-tout parmi les grands Théoriciens, mais c'est affaire remise pour un moment. L'article de la Géométrie n'est pas fini: j'y reviens, mais je serai court.

IL est évident que la Géométrie n'empêche pas les erreurs de l'Astronomie, de la Physique, & des autres sciences, qui ont un grand rapport avec elle, & semblent en être comme des dependances. Est-il donc surprenant qu'étant beaucoup plus difficile à appliquer à la Medecine, elle ne l'ait infectée tant de fois?

L A

LA Géométrie n'étant point par elle-même liée , ni conséquemment utile à la Médecine , faut-il donc qu'un Médecin la sache ? Oüi , répond-on ; sans elle on ne peut avoir l'esprit juste.

C'EST ce que je nie. *Locke* , déjà cité par d'autres (a) en pareille occasion , avoit l'esprit très juste ; il avoit une Géométrie naturelle , & non l'acquise , qui ne vaut pas l'autre. Celui qui est ainsi organisé n'a pas besoin du fil des Mathématiques , pour suivre celui d'un raisonnement ; & réciproquement , un Esprit faux ou tortu ne se redressera jamais par ce secours , comme le prouve l'exemple de tant de Géomètres , gens lourds , esprits bornés , dont la Géométrie a appesanti le génie , en l'attachant à la matière & à des signes sensibles , qui rendent l'ame incapable d'une certaine étendue , & sur-tout de s'élever à des spéculations abstraites.

CALCUL différentiel , calcul intégral , Géométrie sublime , Analyse , tout est venu jusqu'ici à l'appui de l'erreur , comme de la vérité ; & plus souvent

(a) Voltaire *Lett. Philosoph.*

vent de l'une que de l'autre. Tout est venu déguiser la dernière à des yeux prevenus ou peu éclairés, mais jamais aucune science ne se trouva si mal de l'alliance de la Géométrie que la Médecine. De là vient, que, comme il y a plus d'Esprits justes parmi ceux qui l'ont exercée sur des sciences plus difficiles, moins steriles & plus étendues, il me paroît qu'il n'y eut pas plus de vrais Medecins Géomètres (a) que de Géomètres Medecins. *Boelli, Bellini, Pitcarn, Sauvages, Bouillet, Astruc* qui se pique de Géométrie &c. en conscience sont - ce là des Medecins?

QUOIQUE les Mathématiques n'influent pas plus sur l'esprit, que la Musique sur la voix, quoiqu'elles n'aient fait que de mauvais Medecins & aient introduit une foule d'erreurs en Médecine, elles ont cependant leur utilité pour ceux qui en ont besoin; elles accoutument l'esprit à l'évidence, & le font rejeter tout ce qui ne porte pas cet-

(a) A' moins qu'on ne veuille excepter *Boerhaave*, qui se méloit de Géométrie, mais n'étoit pas profond Géomètre.

cette empreinte. C'est ainsi que l'Histoire peut fournir des Règles de prudence à ceux, qui ne sont pas nés prudents & circonspects; & comme il y a plus de Medecins imprudens & étourdis, que de Medecins qui trouvent obscurs ce qui est clair, & clair ce qui est obscur, il s'ensuit que l'Histoire est en général plus utile à un Medecin que la Géométrie.

LA Métaphysique lui est totalement inutile. Ce n'est qu'un tissu de raisonnemens creux, de rêveries, qu'on devroit rayer du nombre des sciences. Qu'elle serve aux Philosophes, comme les armes puérides de ces jeunes Gens, qui fréquentent les sales d'armes; qu'elle leur donne éternellement le plaisir de la dispute & de l'escrime; à la bonne heure, j'y consens: mais en Medecine, où l'on ne doit s'arrêter qu'aux expériences & aux observations, son Règne doit être entièrement détruit; puisqu'enfin il est démontré, par le peu de succès des Medecins-Philosophes, que jamais on ne connoîtra les ressorts, à la faveur desquels l'Ame, cette volonté ou faculté

de vouloir du cerveau, agit sur le corps & le Corps sur elle.

COMBIEN d'autres tristes reflexions on ne peut s'empêcher de faire sur le peu d'utilité des sciences, & même de celles qui sont essentielles à la Medecine; il ne faut que beaucoup d'application & peu de talens, pour devenir Anatomiste, comme Géomètre; & il est aussi rare de voir l'un que l'autre, si jamais on l'a vû, bon Medecin. Il en est ainsi du Chymiste, du Botaniste, du Chirurgien &c. le premier, entant qu'Artiste, n'est qu'une espèce d'Apotiquaire distingué; le second, n'a comme dit *Chirac*, que la science de la figure & les couleurs des plantes; le troisième enfin, entant qu'il opère, n'est également qu'un Artiste, ou un Ouvrier. Les Gens les plus grossiers peuvent exceller, comme l'expérience nous l'apprend dans toutes ces choses.

MAIS quand le Medecin réuniroit toutes ces connoissances au plus haut degré, il ne seroit pas encore vraiment Medecin; comme un Général d'Armée, qui saura parfaitement la Géométrie, les Fortifications, & tout ce qui a rapport

port à la Guerre, ne sera pas pour ce-  
 la grand Général, tandis qu'un autre,  
 qui sera fort peu savant dans cet Art,  
 en sera peut-être le premier dans la pra-  
 tique, comme *Sydenham* semble l'avoir  
 prouvé en Medecine. L'Astronomie,  
 la Botanique, la Chymie, la Chirur-  
 gie, la Pharmacie, l'Anatomie huma-  
 ne & comparée peuvent bien fournir  
 d'excellentes idées au Medecin sur la  
 méthode d'observer, comme les meil-  
 leurs traités de l'Art de la Guerre en  
 donnent au Général d'Armée. Je veux  
 encore que la Géométrie, plus com-  
 patible à la Medecine qu'on ne la sup-  
 pose, soit aussi utile & nécessaire,  
 qu'elle l'est peu selon moi. Je veux  
 que le Medecin en tire tout le parti  
 possible, ainsi que de l'Histoire, de  
 l'érudition, & enfin des belles Lettres :  
 Je veux en un mot que sa memoire  
 soit remplie d'une infinité de connois-  
 sances capables de former dix savans,  
 que son esprit soit éclairé, soutenu,  
 orné de son art & de tout ce qui lui  
 est étranger. A quoi bon tant d'étu-  
 des & de travaux ? Il est un Génie  
 de la Medecine & comme un odorat

d'*Abeilles*, c'est-à-dire une prudence naturelle, un coup d'oeil, vanté dans ceux qui l'ont eu le moins. Quiconque n'a pas reçu ces dons de la Nature, ne fera jamais Medecin. La même circonspection, la même prudence, la même sagacité à déterminer les plus grands degrés de probabilité, à saisir vîte un heureux moment qui va s'échaper, la même sience des rapports est nécessaire aux Medecins, aux Ministres, aux Généraux. Mais de si grands talens ne s'enseignent point dans les Ecoles. On y dicte les Principes & les Observations, sur lesquelles l'Art est fondé, mais leur application, l'usage qu'il faut faire de ses lumières, c'est ce dont on ne peut être instruit, parceque c'est la seule affaire du jugement & la nature n'en donne qu'à ses Elus.

J'AVOIS promis de faire voir la raison, pour laquelle les grands Praticiens sont si rares ; c'est qu'il y a beaucoup de savans & peu d'Hommes de génie. Ces idées, contraires à celles de bien des Gens, pourront revolter certains Lecteurs, & en inspirer de nouvelles à  
de

de plus beaux Génies. Mon but est d'apprendre à penser à ceux qui en sont capables. C'est en effet la seule véritable science & la plus difficile de toutes. En Philosophie elle nous enseigne à choisir parmi toutes les vérités celles qui nous sont utiles, en contribuant au repos & à la tranquillité de notre esprit, & à mener en conséquence une vie sage, heureuse, délivrée du fardeau des inquiétudes, ce qui doit être le seul point de vue d'un Homme raisonnable. En Médecine, elle nous fait distinguer le vrai du faux, le bon Médecin du mauvais, & nous empêche ainsi d'être Dupes d'un Impositeur, soit en évitant des remèdes qu'il nous conseille, soit en renonçant sagement aux sciences vaines & de pure curiosité ou ostentation, que tant de Pedans nous recommandent. O heureux donc cent fois ceux, à qui une application assidue à toutes les sciences apprend enfin celle de penser!



## C H A P. XIII.

*Choix d'un bon Medecin.*

**R** IEN de plus facile que d'être en état de choisir un bon Medecin, après tout ce qui a été dit ; car cet ouvrage est la juste balance où chacun peut, comme on l'a dit, peser le sien.

UN Medecin merite la confiance d'un Malade, si dès sa plus tendre jeunesse, vers 18. ou 20. ans, après de bonnes Humanités & un excellent cours de Philosophie expérimentale, sous un *Musschenbroek*, il s'est assiduëment appliqué à la Medecine ; si aiant toujours montré de l'esprit, & un bon esprit, capable de réfléchir, l'aiant toujours cultivé, orné par les belles Lettres, accoutumé à l'évidence par le secours des Elemens de Géométrie, il a d'abord étudié l'Anatomie, sous les yeux des plus grands Maîtres ; non dans les Livres, dont les Descriptions s'impriment mal dans le cerveau, mais dans

dans le cadavre & les Animaux vivans, qui font bien la meilleure Ecole Anatomique; & ceia assidûment, pendant un tems considerable. Il en est digne & percera necessairement la foule, s'il s'est meublé la tête de tous les Faits & observations, eparses dans les riches monumens des Anciens; s'il connoit toutes les expériences, que les Modernes ont faites en Chymie & dans toutes les autres parties de la Medecine. On doit l'estimer, & l'emploier, s'il connoit parfaitement, les signes caractéristiques, qui distinguent les maladies entre elles, & la manière de les guérir. Sans doute un tel Medecin a toutes les qualités requises par *Hippocrate* & la Raison; & il n'y a qu'un Insens , qui puisse avoir mauvaise opinion de qui a de l'esprit & des Lumières. J'ai cependant vu un Homme considerable dans l'Etat, & de beaucoup d'esprit, à la vu  duquel le Docteur . . . avoit sauvé la vie à son Chef d'Office; ce Medecin lui deplut par sa gaieté & des ouvrages, qui la respiroient; c'en fut assez pour le décrier & le perdre dans son esprit: J'aimerois mieux, dit-il, à la table

P 6

d'un

d'un riche & respectable Partisan , la veille du jour que j'y dînai , mourir , que de me servir d'un pareil Medecin. Tant il est vrai que les meilleurs Esprits sont sujets à des écarts.

MAIS revenons & donnons une certaine étendue aux qualités du Medecin , que nous n'avons fait qu'abreger.

IL ne suffit pas d'avoir du goût , des talens pour les beaux Arts , d'avoir long-tems frequenté les Beaux Esprits , ou d'être soi-même Bel-Esprit , il faut avoir exercé son raisonnement avec des Hommes d'un plus grand discernement , que ces M<sup>rs</sup>. n'en ont ordinairement ; Je veux dire avec de bons Philosophes , plutôt qu'avec des Géomètres , soit en conversation , soit par la lecture de leurs ouvrages. Il faut avoir puisé dans ces excellentes sources le Prefervatif des Hypothèses , ce goût sûr , inspiré par la sagesse , qui rend l'esprit avare de conjectures ; & le tient pour ainsi dire en Arrêt sur les dernières verités , connuës par observation. Un tel Génie solide , juste , penetrant , ne deshonorera point la raison par des explications hazardées , ne trait-

te-

tera point les Malades en consequence des opinions, imaginées par les *Chiracs*, les *Astrucs* & autres oisifs speculateurs; lui-même se donnera bien garde d'avoir une opinion, qui ne soit pas dictée par l'expérience, ou fondée sur la plus claire Théorie. Que reste-t-il à faire à un jeune Docteur de la trempe de celui-ci? Il aura besoin de suivre les meilleurs Praticiens dans les Hopitaux; ou chez leurs Malades; le mieux seroit qu'on lui confiât à lui-même un Hopital, & qu'il y presidât soigneusement un couple d'années; car ce peu de tems lui suffiroit, après lequel les Maladies seroient entre ses mains, comme les procès dans celles d'un bon Avocat.

ON doit être encore plus disposé en sa faveur, si l'on voit qu'il n'a menagé ni soins, ni peines, ni argent, pour voyager, s'instruire, & écouter les plus excellens Professeurs; s'il a donné quelques ouvrages, dans lesquels il a sù réunir les observation des Anciens aux Découvertes modernes, que les Connoisseurs estiment, pleins de génie pour la Medecine; & enfin s'il s'est montré Homme de jugement, com-

me le Medecin doit l'être , dans les cas embarrassans, qui en exigeoient le plus.

IL ne suffit pas de connoître toutes les drogues de *Geoffroy* , toutes les Plantes des Frères *Jussieux* , de les savoir distinguer par tous les Systèmes de *Tournefort* , de *Vaillant* , de *Linæus* , de *van Royen* &c. ; il ne suffit pas d'être Physicien , comme l'estimable & illustre Medecin *le Monier* , Chymiste comme *Gaubius* , *Cramer* , *Boerhaave* , *Homberg* & *Staabl* , Anatomiste comme *Duverney* , *Winslow* , *Hunauld* ou *Albinus* , au fait de la Chirurgie la plus profonde, comme *Boerhaave* & *Quesnay* ; de la Mechanique , comme *Borelli* , de la Géométrie la mieux appliquée à la Medecine ; celui qui pourroit rassembler toutes ces sciences , passeroit à juste titre pour un très Savant Medecin , mais non pour un excellent Praticien. Il faut joindre l'expérience à tant de Théorie , & avoir acquis au lit des Malades l'habitude de faire usage de ce qu'on fait. Cette habitude , qui n'est qu'une routine méprisabledans la plupart des Medecins , est un tissu d'ex-

d'expériences solides dans un Homme éclairé, qui a du Génie.

QUE vous serviroit de favoir que le corps humain est composé de solides & de fluides ; que les solides ou les vaisseaux qui contiennent les Liqueurs, sont trop forts ou trop foibles, trop lâches ou trop ferrés, sans ressort ou trop élastiques, roides, inflexibles ; qu'en conséquence de ses vices vasculieux, il s'en forme une infinité d'autres dans les humeurs, selon qu'elles croupissent, galopent, circulent trop vite ou trop foiblement ; que de là le sang est trop épais, trop compact, trop fluide, aqueux & comme dissous, jusqu'à colorer à peine l'eau ? A quoi bon favoir quelles sont les autres dégénérationes spontanées des liquides du corps humain, leur acidité, leur acéscence, leur alcalescence, leur acreur, & autres diverses acrimonies que le seul Medecin Chymiste peut distinguer ? Que vous serviroit de connoître cette foule innombrable de Maladies, qui dérivent si évidemment du système dérangé des vaisseaux & de leur fluide ; cette immensité de ramaux  
qui

qui partent d'une même branche, de branches qui viennent d'un même tronc, qu'il suffit d'arracher pour tout déraciner à la fois ?

COMME il faut qu'un Botaniste sache connoître les Plantes au premier coup d'oeil, ailleurs que dans son jardin, sans quoi toutes ses Herborisations seroient inutiles, il faut qu'un Medecin sache raisonner & distinguer toutes les Maladies ailleurs que dans les Livres de l'Art, c'est-à-dire, qu'il doit être en état de faire une sage & juste application de tous les Preceptes & de toutes les Observations des plus grands Maîtres, au lit des Malades, sans quoi il les visiteroit vainement, & il les tueroit même au lieu de leur rendre la santé & la vie. Or c'est ici le point essentiel, & la Base fondamentale de la Medecine & du Medecin. Quiconque ne se connoît point en Physionomie de Malade ou de Maladie, de Mourant

(a) Il faut se connoître en syncopes, en Lethargies &c. pour ne pas enterrer les gens avant leur mort, comme il est souvent arrivé, j'ajouterai aux Histoires, que *Brubier* a recueillies, celle d'un Soldat enterré militairement à  
Stras-

rant ou de Mort (a); quiconque ne peut prévoir dans un grand nombre de cas bien marqués les événemens sinistres ou favorables, en un mot qui n'a point de Génie, j'entend celui de l'Art (car on naît Medecin comme Poëte) est mal appelé à la Medecine. Jamais en effet, quelque profession que ce soit a-t-elle demandé une si heureuse organisation, un coup d'oeil si vif & si perçant. Il faut ici que l'esprit ait le tact aussi fin que les doigts. Mais l'intérêt de cette matière fait que j'y reviendrai.

Quoi parce qu'à un certain âge, où on n'a pas encore de pratique, ou du moins que fort peu, on n'a point encore soi-même fait assez d'expériences & d'observations, faudra-t-il pour cela rebuter un jeune Homme, qui a du genie & des talens, qui n'attendent que l'occasion de germer? Non certes; c'est aux Gens en place, à ceux qui

*Strasbourg* sur ses camarades, & qui pour resusciter durant la nuit, ne fit que lever la poignée de terre, qu'on lui avoit jettée sur le corps, & fut retrouver son lit, comme les Medecins de l'Hopital de *Strasbourg* me l'ont affirmé, il y a 3 ans.

qui tiennent les *Resnes*, à nos Ministres, d'emploier, de soutenir, d'encourager un tel sujet; le bien qu'on lui fera rejaillira sur la Patrie. Qu'on le protège lui & tous ses semblables, & la Médecine Française, sortant de l'opprobre & du mépris où elle est, pourra enfin s'illustrer. Plus on a de mérite, plus communément on est timide & modeste, moins on ose se montrer; c'est aux Praticiens consommés à tirer de l'obscurité qui n'est pas fait pour y rester, à ne pas laisser croupir le génie dans une terre ingrate: il y contracte la rouille faute d'exercice, comme un Metal exposé au grand air.

POURQUOI, jeunes Docteurs, êtes-vous si tristes & si desolés? Les plus ignorans, dites vous, les plus sots moissonnent dans le champ d'Esculape, & vous n'y trouvez pas à glaner, parce qu'on dit que vous n'avez pas d'expérience. Ce préjugé contre les Médecins vous est mortel. Ah! si vous êtes véritablement versés dans toutes les parties de votre art; si l'expérience est tout ce qui vous manque, je vous dirai à peu près ce que *Fontenelle*

*nelle* dit à sa Marquise dans la pluralité des Mondes : je vous tiens heureux par la facilité que vous avez de l'acquérir , puisqu'enfin vous avez celle de tous les siècles , riche d'un fond aussi inépuisable , au fait de toutes les observations des plus grands Medecins, qui vous ont précédé , avec le jugement que vous montrez , pouvez-vous tarder de percer la foule , & d'éclipser tous ceux qui vous dedaignent aujourd'hui ? L'expérience de 3000. ans ne vaut-elle donc pas celle , que peut avoir un Homme d'un esprit borné , qui n'a ni lû ni étudié ? Et quel pauvre bien que celui qu'un seul Homme , depourvu d'industrie , peut gagner vis-à-vis d'un aussi magnifique Héritage ? sur-tout lorsqu'on fait reflexion , qu'un seul instant decouvre au Genie ce que 20. ans de *Valetage* Hippocratique n'apprennent point à un Docteur à moitié imbécille. Tel est le danger des Prejugés , qu'on ne peut trop revenir à la charge contre eux.

LE caractère du bon Medecin une fois connu , rien de plus facile à discerner que celui du mauvais. Si l'on doit  
don-

donner sa confiance & son estime à un Medecin qui a des lumières, de l'esprit & du Zèle dans sa profession; par la raison contraire on méprisera un Medecin ignorant, sans génie, dissipé, qui fuit l'occasion de s'entretenir avec les Maîtres de l'Art, & ces Maîtres mêmes, dans le goût du Miribolan de *Molière*. On ne se servira point d'un Débauché, incapable d'allier l'étude au plaisir ou à la volupté des honnêtes Gens, d'un Homme qui est un Pilier de spectacles, qui ne manque point d'Operas, de Comédies, de Concerts, qui passant la nuit au Bal, s'est mis hors d'état de donner le lendemain l'attention nécessaire à ses Malades. On rejettera un Docteur, qui fait l'homme à bonnes fortunes, qui les poursuit & donne tout son tems aux intrigues d'amour, qui fait des vers, tranche du Bel-Esprit, qui n'est appliqué qu'à lire ou à faire des ouvrages de goût & d'agrément, (à moins qu'il n'en fasse pour se delasser d'autres plus serieux, liberté que prennent tous les Medecins étrangers, quand bon leur semble, sans en essuyer jamais de reproches).  
On

On refuſera ſon ſuffrage ſur-tout à ces Litterateurs curieux, qui, ſans goût pour leur profeſſion, ſont uniquement appliqués à toute autre choſe; enfin à ceux qui ſe moquent impudemment de la Medecine & n'y croient point.

UN Medecin qui ſe vante à tout l'Univers, eſt un ignorant preſomp-tueux; celui qui paſſe la moitié du jour dans ſon Lit eſt un eſprit indolent, qui ſe ſoucie peu d'être habile, à moins qu'il n'apprenne plus de choſes en dormant, qu'un autre en veillant, comme *Ferrèin* le diſoit à *Fizes*. Un Docteur qui aime plus la table ou l'argent du Malade que lui-même, eſt un mauvais *Citoïen*, à qui la principale partie du Medecin manque, l'humanité. Un Medecin qui montant chez un Malade eſt obligé de ſe faire ſoutenir dans l'eſcalier par les Filles de joye, qui l'y accompagnent, n'eſt qu'un Ivrogne qu'il faut renvoïer à la Taverne. S'il n'a ni eſprit ni Latinité, ni Litterature, c'eſt, comme je l'ai dit, la lie ou l'excrément de l'Art. S'il a commencé trop tard de ſ'appliquer ſerieuſement à la Medecine, il ne peut la ſavoir. Il faut donc  
s'in-

s'informer de ce fait , lorsqu'un Medecin vient s'établir à un certain age, comme 45. ou 50. ans, dans le fond d'une Province, qui pourroit être immolée à sa prétenduë expérience, & à cette gravité qui ne rit jamais, comme pour tenir le jugement d'autrui en respect. Il falloit que *Boerhaave* eut beaucoup de génie pour avoir embrassé avec tant de succès toutes les parties d'une profession si difficile, à laquelle il ne s'étoit pas dévoué d'abord.

QUE voulez-vous de plus ? Cette pierre de touche ne vous suffit-elle pas ? Appelez les connoisseurs. Liez votre Medecine avec eux ; consultez les d'abord pour savoir s'ils méritent de l'être. Combien de Docteurs n'ont que l'écorce de Medecin, & encore quelle écorce ! Qui mise & fonduë, pour ainsi dire, au creuset de la Reflexion, ou exposée à l'examen d'un Homme penetrant, s'évapore presque toute entière.

TELLE est en Medecine la juste distinction de la fausse & veritable monnoie. Ceux qui voudront un plus grand nombre de *Signes*, pour ne pas s'y méprendre, trouveront d'autres apho-

aphorismes dans le *Chirurgien de Rouen*, dans lesquels la *Forêt*, *Erosiatre* &c. sont peints au naturel en très peu de mots.



## C H A P. XIV.

*Caractère du grand Medecin  
Français.*

**A**h! paroissez! O vous, à qui le plus beau Génie a ouvert les vraies routes de la Philosophie & de la Medecine! Vous, qui avez reçu du plus grand des Rois la recompense la plus flateuse (a), pour avoir en quelque sorte sauvé la France, avec le Turanne de nos jours; rival de *Celse*, de *Freind* par le Stile, l'érudition, la beauté & la justesse de l'esprit; *Rival d'Hippocrate*, d'*Aretée*, de *Lommius* & de *Sydenham*, dans l'Art d'observer; *Rival* d'un Homme superieur à tous ceux-là, qui

(a) L'honneur d'être Medecin consultant du Roi avec 10000 £. de pension.

qui vous a reciproquement tant estimé vous & vos ouvrages, qu'il prétendoit que la Nature avoit réservé de vous reveler l'action du Diaphragme, comme à *Newton* les Loix de la lumière & des couleurs! C'est vous, illustre Ami, que j'entreprends de peindre ici; *Rival* du Grand *Boerhaave* dans la sience des Langues, de l'Anatomie, de la Chymie & de la Botanique, de la Physique expérimentale, des Mathématiques, de la belle Litterature, en un mot par cette variété de profondes Connoissances, qui embrassent tout avec une facilité qui étonne les plus savans Hommes. Paroissez, sortez de ces vastes Hopitaux (a), qui depuis plus de 20. ans ont été votre Ecole: quitter les Cadavres qui ont été vos Maîtres (Maîtres trop dedaignés par nos Confrères) pour être le nôtre à votre tour. Repondez, que tardez-vous de repondre à l'empressement d'un Monde, qui s'apprête à vous recevoir avec joye, des mains des savans, comme un bienfait du Ciel; Montrez-vous

(a) Politique des hopitaux.

vous enfin, & que le Public connoisse le grand Medecin dont je parle.

MAIS ce n'est point assez pour un Homme tel que vous, de servir l'état durant la vie: quel avantage auroient les Genies au-dessus des Esprits médiocres, si tout leur mérite perissoit avec eux? L'Art seroit privé de ses plus fermes Colonnes. L'Angleterre, la Hollande, la Grèce n'auroient produits aujourd'hui aucun sujet utile à l'Art. Vous même, cher Senac, sans vos Ecrits, ce grand sceau d'une réputation justement acquise, mourriez tout entier, comme *Molin*, si ce n'est peut-être que l'Histoire de *Loüis* & de son *Héros* ne pourroit guères se dispenser de vous faire partager leur immortalité: au lieu qu'en nous communiquant vos lumières, & nous laissant la continuation des Reformes, que de votre aveu *Boerhaave* a faites à la Medecine, Emule de votre Maître & du Protecteur de son Empire, vous jouerez dans l'Histoire de la Medecine un aussi grand Rôle, qu'eux dans celle de France.

QUAND verrai-je paroître avec la Paix favorable aux Beaux Arts, ces

Q Ou-

Ouvrages immortels sur les Maladies du coeur, & sur tout ce qu'il y a de plus certain dans l'Art? Satisfaites, en les publiant promptement l'impatience de tous les savans Medecins de l'Europe, & demontrez par là, qu'il est encore, malgré tout ce que j'ai dit, une Medecine & même de vrais Medecins.

PAROISSEZ encore une fois pour abatre toutes les têtes, chaque jour renaissantes, de l'Hydre trop bien reçu, qui infecte & ravage tous nos champs. Marchez, cet honneur vous est dû, puisqu'à force d'interroger la Nature, & de lire les ouvrages de nos Observateurs, vous avez su vous faire le plus riche fond de Recherches & de verités tant propres qu'étrangères; marchez à la tête de *Fernel* & de *Duret*, comme *Boerhaave* s'est placé entre *Hippocrate* & *Galien*, pour les éclairer.

MAIS ce qui ne nous interesse pas moins, dites nous, dites par quel Art, quelle conduite, ou quel bonheur (car il en faut par-tout) un Medecin a fait enfin une fortune irréprochable; dites comment sans intrigue, sans cabale, sans

sans placé éminente, honorée par la fa-  
 veur, comme elle qu'obtint *Chirac*,  
 obscurément caché dans votre Cabinet  
 & vos Hopitaux, vous avez si vite,  
 avec d'aussi grands obstacles que la  
 Modestie jointe au mérite, percé la  
 foule de vos Concurrans & de vos En-  
 nemis, & laissé tous les Medecins  
 François étonnés si loin derrière vous :  
 Dites comment on parvient, lorsqu'on  
 aime autant la verité, qu'on deteste le  
 mensonge, quand on ne porte au lit  
 des malades, que des sentimens trop  
 rares d'humanité, de candeur & de  
 bonne foi ; quand desinteressé, géné-  
 reux, charitable, on ne brûle que de  
 les soulager. En effet, Nouveau Te-  
 ray, vous avez detesté, dès votre ten-  
 dre jeunesse, les haines mutuelles des  
 Medecins & leurs Guerres intestines.  
 Sans jalousie, sans esprit de parti,  
 fâché de l'exciter, reconnoissant, di-  
 scret, impénétrable, d'un commerce  
 aussi sûr qu'aimable, considérant le sa-  
 voir & la probité par-tout où ils se trou-  
 vent ; aucun fiel n'empoisonna jamais  
 votre plume. Elle n'a point trempé  
 dans ces odieux & teméraires com-

plots d'une ambitieuse Faculté contre des Gens utiles à l'Etat, comme reciproquement elle n'a plus servi ceux-ci que la mienne même, contre nos communs Confrères. Second Linacre, Modèle vivant des Medecins, vous vous distinguez à son exemple par les plus grands succès dans l'art de guérir, & comme lui vous avez mérité non seulement la confiance des Grands & d'un Maître connoisseur en mérite, mais l'amitié, l'estime, la considération & le respect de tous les honnêtes Gens: desorte que par la même raison, que l'illustre *Freind* trouve dignes d'admiration ceux qui en font pénétrés pour le Medecin de *Henri VIII.*, je me croirois peu de jugement & peu digne de votre bienveillance, si je ne vous estimois sincèrement, autant que je fais peu de cas de la plupart des autres Medecins.

LES sentimens de mon coeur ne m'abusent point ici, leur pinceau seroit plus flateur; c'est mon esprit seul qui vous peint, & je ne veux que vous même, depouillé, s'il se peut, de l'excès de votre modestie, pour Garant de ma franchise. Mais tout le Monde  
fait

fait que quiconque a du mérite est sûr de trouver chez vous plus un Ami qu'un Protecteur ; & que vous soutenez de votre crédit celui que vous en trouvez digne. Mais malheur à ces Esprits hautains, Ignorans Despotiques ; qu'ils s'attendent à trembler , à ramper devant vous. Malheur sur-tout à ces coeurs faux & corrompus, qui auront la bassesse de vous donner des Eloges, démentis par de sourdes manoeuvres, défavoués par des sentimens encore plus bas.



## CONCLUSION.

**V**OILÀ le pour & le contre des Medecins & de leur Art ; jusqu'à quel point les uns sont utiles ou dangereux, Charlatans ou Honnêtes Gens, & l'autre certain & nécessaire ; voilà quel est le degré du mérite de chaque partie de la Medecine & de ceux qui y excèlent ; le cas qu'on doit faire de tout ce qui a raport à cette science,

suivant que ce raport est plus ou moins proche ou éloigné : ou selon que les études auxquelles on se dévouë , sont plus , ou moins compatibles à la nôtre ; Telle est la supériorité du Génie sur le savoir confus des Pédans ; du vrai savoir sur le bel esprit ; de la Probité sur le Manége & l'intrigue : Enfin j'ai exposé , ce me semble , tous les moyens de distinguer les Medecins entr'eux , pour qu'on ne soit point la dupe de ces docteurs , soit en les estimant trop , ou trop peu.

IL paroît qu'on réussit mieux par la voie la plus bätüe celle du *Machia-vélisme* , que par celle-ci , qui lui est directement opposée. Mais fripon dans l'une , on est Honnête-Homme dans l'autre , la seule digne de quiconque a les moindres sentimens d'humanité & d'Honneur. Non , je ne poursuivrai point un bien , qu'on ne peut atteindre que par les plus vils stratagèmes & les plus odieuses manoeuvres. Si la porte de la Fortune m'est fermée , en ne cherchant point à supplanter mes confrères , en disant toujours la vérité , celle même qui pourroit le plus nuire à

à ma prospérité, & m'enlever la crédulité & la Confiance de bien des Malades &c. J'aurai du moins la douce satisfaction d'avoir aussi ma Conscience fermée à ces remords, qui sont la première & la plus juste punition des crimes.

Ces sentimens font de tous les états, de tous les coeurs vertueux." La vraie  
 „ finesse, dit une célèbre sage-femme  
 „ à sa fille (a) est de n'être point fi-  
 „ ne . . . . quand vous aurez fait vo-  
 „ tre charge selon Dieu, moquez-vous  
 „ de tout ce qu'on pourra dire. Vo-  
 „ tre conscience est un fort rempart:  
 „ il faut faire toutes choses pour le  
 „ mieux, & en bien faisant ne rien  
 „ craindre . . . . quelques subtilités  
 „ que le Mensonge ait pu apporter  
 „ contre la vérité, elle est enfin tou-  
 „ jours demeurée victorieuse.

*Sic te Diva Potens Cypri, &c,  
 Sic Fratres Helenaë, Lucida Sydera,  
 Ventorumque regat Pater.*

(a) Louise Bourgeois, dite Bourfier, qui a écrit sur les accouchemens.

## AU RELIEUR.

**Q**uoique la reclame de la Feuille F, qui a pour Titre courant *Inutilité &c.* soit PAR-, il faut cependant immédiatement y faire succéder la Feuille \*A &c; \*K finissant le premier Tome de cet Ouvrage.











